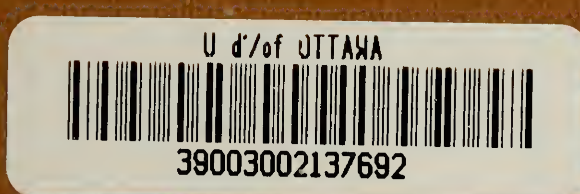
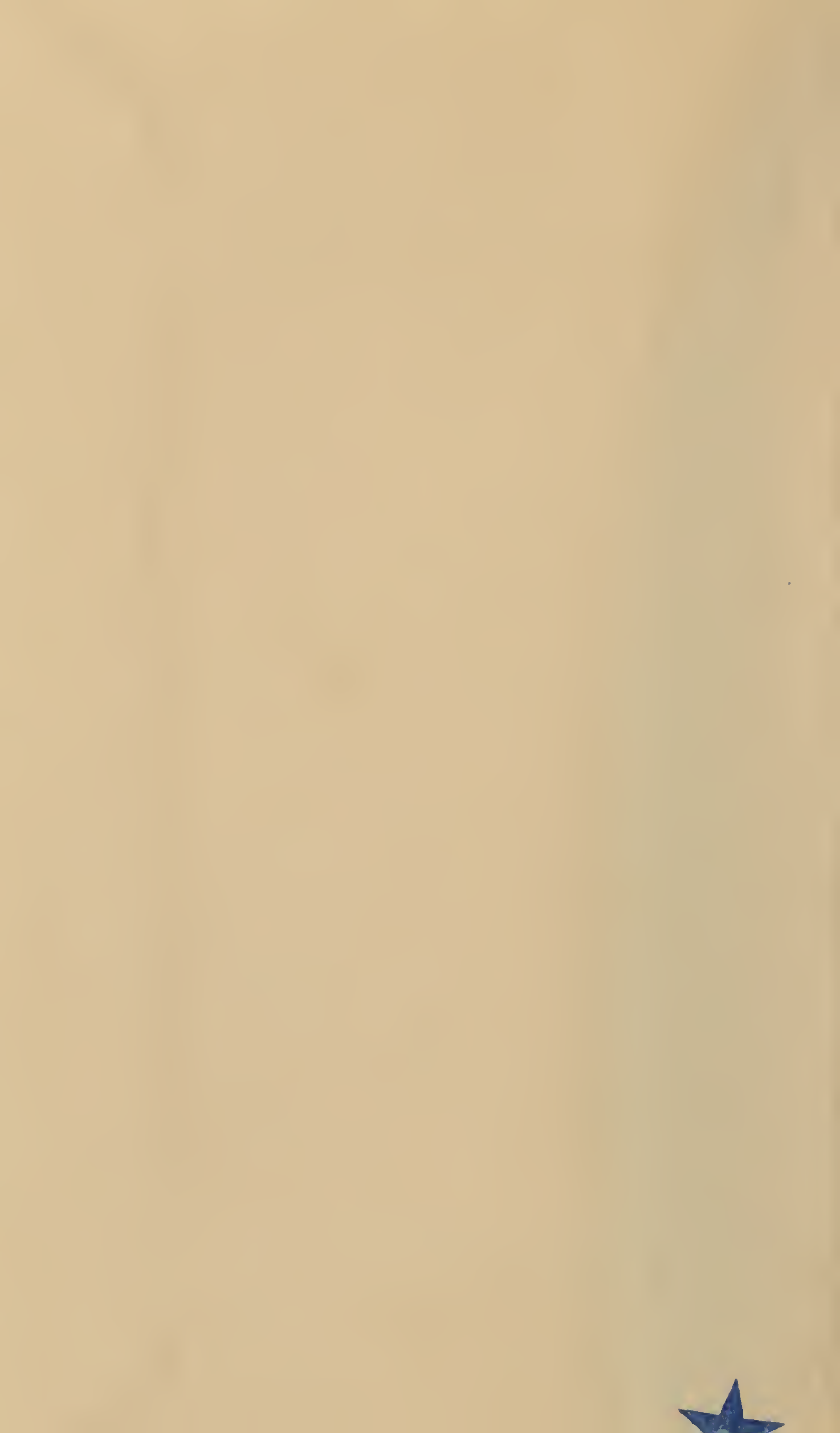

U d'/of OTTAWA
39003002137692



LES BOUDOIRS
DE VERRE

OUVRAGES DE M. CATULLE MENDÈS

POÉSIE

Le Roman d'une Nuit.	1 vol.
Philoméla.	1 vol.
Hespérus.	1 vol.
Contes épiques.	1 vol.
La Colère d'un Franc-Tireur.	1 vol.
Odelette guerrière.	1 vol.
Les Poésies de Catulle Mendès.	1 vol.

EN PRÉPARATION :

Les Trois Chansons.	1 vol.
L'Evangile de Lazare.	1 vol.

ROMAN

Histoires d'amour.	1 vol.
Les Folies Amoureuses.	1 vol.
La Demoiselle en or.	1 vol.
La Petite Impératrice..	1 vol.
Les Mères Ennemies.	1 vol.
Le Roi Vierge.	1 vol.
La Divine Aventure.	1 vol.
Les Monstres Parisiens.	1 vol.
Le Crime du vieux Blas.	1 vol.
L'Amour qui pleure et l'Amour qui rit. . . .	1 vol.
Pour lire au bain.	1 vol.

EN PRÉPARATION :

L'Homme tout nu..	1 vol.
Marozia.	1 vol.
Les Chercheurs d'oubli.	1 vol.

THÉATRE

La Part du Roi, comédie.	1 vol.
Les Frères d'armes, drame.	1 vol.
Justice, drame.	1 vol.
Le Capitaine Fracasse, opéra comique. . . .	1 vol.
Les Mères Ennemies, drame.	1 vol.

EN PRÉPARATION :

La Reine Fiammette, drame.	1 vol.

CRITIQUE

La Légende du Parnasse contemporain.	1 vol.

PARIS. — TYP. G. CHAMEROT, 19, RUE DES SAINTS-PÈRES. — 16179.

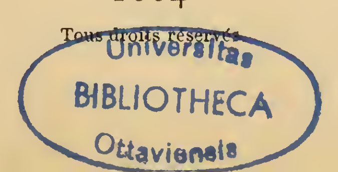
CATULLE MENDÈS

LES BOUDOIRS DE VERRE

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, rue Richelieu, 28 *bis*
1884



Il a été tiré à part dix exemplaires sur papier vergé de Hollande, numérotés à la presse.

Je songe, tout en mettant l'œil à la transparence fragile des Boudoirs de Verre :

« Le poète n'attentera pas à la pudeur sacrée des vierges ! Il rira avec les filles folles qui offrent à tout venant, — bouquetières de leurs lèvres, — la rose ou l'œillet du baiser ; il écoutera et répétera les jolis bavardages coupables de Jo et Lo avec leur amie Zo, il flirtera, dans le salon japonais, pendant que les maris sont au cercle, avec les mondaines curieuses de péché, chercheuses d'inconnu, avides d'im-

possible, qui posent des questions dont elles son elles-mêmes les vivantes réponses ; mais il fuira les belles vierges ! quand même il pourrait conquérir sur leurs bouches, avec le délice incomparable du premier aveu, la possibilité de tous les triomphes et de toutes les grandeurs ; parce qu'il n'est pas de joie, de victoire, de puissance, qui vaille d'être obtenue au prix d'une pudeur de moins. Une fois, Aboul-Kaçem-Mansoûr, comme il achevait de composer un ghazel sous les rosiers géants de Thous, vit apparaître un génie couronné d'or et de pierreries qui lui dit : « Si tu le veux, toutes les richesses de ce monde seront à toi, Ferduçi ! et tu règneras sur toutes les nations de la terre. — Je le veux ! — Va donc dans la clairière de la forêt voisine : c'est là que le roi Salomon se reposa, une après-midi d'été, et c'est là qu'il a passé son miraculeux anneau, — comme on met une bague à un doigt, — à la tige verte d'un lys dont la fleur était encore captive dans son étroite enveloppe. Va, prends l'anneau, afin que tous les sceptres, avec tous les trésors, appartiennent à toi

seul. » Aboul-Kaçem-Mansour alla dans la clairière, il vit la tige; il vit l'anneau, et en effet la tige était dans l'anneau, comme un doigt vert, très long, dans une bague. Mais le poète ne s'empara pas du prodigieux talisman en qui réside la réalisation de tous les rêves ; car, depuis le temps où le roi Salomon se reposa, une après-midi d'été, dans le bois, la fleur s'était épanouie, largement, hors de son étroite enveloppe, et Ferduçi n'aurait pas pu dégager l'anneau sans froisser un peu le beau lis virginal. »

JO ET LO

— Comment, petite Jo, dit Lo, tu portes des chaussettes ?

Jo et Lo — diminutifs badins de deux noms inconnus, peut-être Joséphine et Lodoïska, — sont incontestablement des personnes mariées, non moins mariées que Cornélie fille de Métellus Scipion et femme de Pompée. Mais il est probable qu'elles ont sur les devoirs conjugaux des idées qui n'étaient point

celles de l'auguste Romaine! L'arithmétique la plus complaisante établirait difficilement que les appointements du mari de Jo, et ceux du mari de Lo, suffisent à payer les robes de Jo, trois mille francs l'une dans l'autre, et la victoria de Lo, douze cents francs par mois. Il y a beau temps qu'elles ont dû jeter, les mignonnes, la robe de noce aux orties ; et ces défroquées du mariage mènent, selon toute apparence, une vie de Pulcinellinas.

— Mais oui, petite Lo, dit Jo, je porte des chaussettes. C'est une mode d'été qui est tout à fait jolie. Je ne veux point médire des bas de couleur, pimpants, amusants, fous, — bien que cette gaieté-là, vois-tu, qui divertit l'œil, empêche peut-être d'accorder à la jambe elle-même toute l'attention qu'elle mérite, — ni des bas de soie blanche qui donnent à la rondeur de la chair la sveltesse lisse d'un mollet de statue. Mais la chaussette, quadrillée de rose et de noir, ou écrue, très peu haute, est adorable. Elle a, par son

inattendu, je ne sais quoi de crâne et d'endiablé. Le bas est gai, ou élégant, la chaussette est coquine. Et lorsqu'on monte en voiture, avec un petit saut léger, et que le vent fait le diable dans la jupe, ce ne doit pas être un spectacle sans attrait qu'une fine lueur de peau rose qui apparaît et s'évanouit dans le fouillis des dentelles.

— Oui, dit Lo. J'accorde que la chaussette peut avoir, dans cette occasion, son agrément, et son utilité. Mais songe à une chose, petite Jo ! Ce n'est pas toujours le vent qui joue avec les jupes, et il y a des circonstances où nous ne saurions défendre à des amis très intimes d'imiter sa familiarité.

— Eh bien ? dit Jo.

— Eh bien dit Lo, t'imagines-tu la surprise, et peut-être l'épouvante d'un amoureux à genoux qui, au lieu des bas accoutumés, charmants, si féminins, verrait brusquement de garçonnières chaussettes ? Il y aurait là, petite Jo, de quoi faire fuir les gens.

— En effet, dit Jo, inquiète.

Mais, ayant réfléchi :

— On peut parer à cet inconvénient !

— Et de quelle façon ? dit Lo.

— Écoute bien, dit Jo. Ce qu'il y a de trop garçonnier, à ton gré, de trop viril dans la mode nouvelle, rien n'empêche de le compenser par le renoncement à un vêtement bien plus masculin encore ; et les jours où on met les chaussettes, ces jours-là, petite Lo, on ne met pas de pantalons !

A QUATRE MAINS

C'était l'heure des toilettes intimes, la femme de chambre était sortie après un : « Je vous sonnerai, Louisette. » Entre la psyché penchée et la longue table voilée d'une mousseline qui se colore, comme une chemise sur la peau, du rose soyeux de la doublure, la comtesse Amédine retira son peignoir, lentement ; car le corsage ne voulait pas glisser, manches qui regrettent les bras, s'arrêtait

étroitement au-dessus des coudes, faisait se rapprocher de la tête les fines épaules haussées, pareilles à des ailerons d'oiseau trop serré dans la main. Il tomba enfin, puis le corset de faille et de peluche ouvert d'un seul coup dans un arrachement d'agrafes, puis la batiste suprême, toute fripée de plissures défaites ; maintenant, hors du gonflement bouillonné des jupes, la jeune femme, inclinée vers les flacons de jade, laiteux et bleus, et dorés de ses armes, qui encombrent la toilette, était aussi nue dans la petite chambre close que l'Hamadryade qui frissonne un pied au courant de la source ou que le marbre des statues dans les boulingrins princiers ; plus nue en vérité, car elle avait gardé ses bas de soie très sombre, bien tirés, luisants, montant au-dessus du genou, qui donnaient à son corps d'albâtre rose des jambes de jaspe noir. Ce qui paraîtrait inattendu et parfaitement invraisemblable ce serait qu'à ce moment-là la porte ne se fût pas ouverte ! Elle

s'ouvrit, comme il convenait, et la comtesse sursauta dans un joli cri de pudeur. A vrai dire, celui qui entrait n'était pas sans avoir quelque droit à ces intrusions soudaines ; ce n'était point la première fois, — amant ou mari, — qu'il lui était donné d'admirer la comtesse Amédine aussi dévoilée que les Vénus du parc ou la Nymphe du bois. N'importe ! une telle surprise était tout à fait impertinente. Il aurait dû frapper, ou avertir par une petite toux, demander : « Êtes-vous là ? » donner le temps de trouver un vêtement, peignoir, jupe, ou chemise : une chemise même transparente, c'est toujours quelque chose. Non, brusquement, comme dans un moulin, et la meunière n'avait pas la ressource de se fourrer dans un sac. « Ah ! monsieur, monsieur ! vous n'y pensez pas ? Voulez-vous bien sortir ! » Et, rose partout, dans un effarement qui ne sait où donner de la tête, elle allait, venait, courait presque dans la chambre étroite, aurait

voulu s'enfoncer dans la muraille capitonnée de soie mauve à boutons d'or. Elle était si sincèrement éperdue, qu'elle ne songeait même pas à ramasser pour s'en faire un voile l'une des étoffes tombées ; il y a de ces minutes où, à force d'épouvante, on ne s'avise pas des choses les plus simples ; et à présent, refugiée dans un coin du cabinet de toilette, près de la psyché, — non pas derrière, — c'était avec ses seules mains, toutes petites, qu'elle essayait de défendre tant de précieux mystères, révélés, hélas ! Ah ! comme elle était affairée, la pudeur des petites mains. Un sein caché, c'était l'autre offert aux yeux. Elles montaient, descendaient, voulaient être partout, n'étaient nulle part ; et il y avait, sur tout le corps parcouru de frissons, comme un éparpillement inquiet de colombes qui battent des ailes. Lui, pendant ce temps, — amant ou mari, — regardait avec un sourire toujours plus tendre la chère vision nue ; on aurait dit même qu'il prenait plaisir aux fuites, aux

retours, à toute l'instabilité frémissante des doigts écarquillés ou unis. Pourtant il se sentit pris de quelque pitié sans doute pour la pudeur de son amie, car il dit enfin, charitablement : « Ce ne serait pas assez de deux petits paniers pour contenir toutes les fleurs d'une prairie, ni de deux petits boisseaux pour couvrir toutes les étoiles ; et vos mains auront beau faire, vous ne parviendrez point à cacher tant de charmes, si vous ne permettez que j'y aide, des miennes ! »

LES DEUX PERRUCHES

Jo et Lo, ces petites bourgeoises endiablées qui ont fait de leur vertu quelque chose de fripé et de fou comme la chemise d'une nuit d'amour, ont chacune une perruche ; et ces deux perruches, ailes d'émeraude frissonnante et becs de corail rose, sont les plus jolis oiseaux du monde. Très amusants aussi, avec leurs bavardages. Car tout ce que dit Jo, la perruche de Jo le répète, et, de tout ce

que dit Lo, il n'est rien que ne répète la perruche de Lo. L'une jacasse : « Ludovic ! Georges ! Gaspard ! Gontran ! C'est très distingué, des moustaches noires, à peine relevées en croc, mais vivent les moustaches blondes, plus douces dans le baiser. Ah ! monsieur, vous voilà enfin ! Savez-vous qu'on ne vous attendait plus ? D'où pouvez-vous venir, à pareille heure ? de chez cette sournoise de Lo, peut-être, qui est capable de tout ? Voulez-vous bien finir ! Vous m'aimez, bon, ce n'est pas une excuse. Otez vos mains, vous dis-je. Ah ! fi ! vous devriez avoir honte. Attendez donc, au moins, que je pousse le verrou ! » Et cent autres paroles mêlées qu'interrompent parfois des soupirs. Quant à l'autre perruche, elle gazouille : « On s'est joliment amusé, hier, au pavillon d'Armenonville ! Du champagne, c'est fade j'aime mieux le porto, qui grise. Bonjour, Félicien. Tiens, Philippe ! Ah ! Gontran ! Gaspard ! Georges ! — Les deux oiseaux

disent parfois les mêmes noms, à cause de la pauvreté du calendrier, ou pour quelque autre raison ! — Vous venez trop matin, aussi. Hein ! si je n'avais pas été seule ? Heureusement, la vertu même, c'est moi. Allons, on vous pardonne. Pas du tout ! pas du tout ! il n'y a rien pour vous sous la dentelle de ma chemise. Monsieur, je vais sonner ! Voyons, tenez-vous tranquille. Savez-vous bien, Albert, que vous êtes le plus insupportable des hommes ? » C'est ainsi qu'elles bavardent, les jolies perruches, qui ont beaucoup de mémoire. Mais elles sont surtout bizarres et divertissantes quand le caprice de leurs maîtresses les a mises toutes deux sur le même perchoir ; car, alors, l'aile contre l'aile et le bec dans le bec, elles ne disent rien, sinon, en soupirant, l'une : « Ah ! petite Jo », l'autre : « Ah ! petite Lo », dans un bruit de baiser, parfaitement imité !

LA CABINE HANTÉE

— Eh ! monsieur, dit madame de Cléguerec avec un mouvement pour s'éloigner de la table, croyez-vous que cette sotte histoire intéressera beaucoup nos amis ? Justement on me fait signe que le café est servi sous la tonnelle du jardin. Je vous assure que le vent de la mer en remuant les fleurs et les branches fait un bruit cent fois plus joli à entendre que tous vos contes de dessert.

Quoique monsieur de Cléguerec soit, à l'ordinaire, le meilleur et le plus obéissant des maris, il ne céda point cette fois à la volonté de sa femme ; il tenait particulièrement, l'excellent homme, à faire écouter son histoire !

— L'aventure est fort extraordinaire, dit-il, et vous verrez qu'elle étonnera tout le monde, comme elle m'a étonné moi-même.

Puis, s'adressant à ses convives :

— D'abord, il faut vous expliquer...

Il allait poursuivre, lorsque le vicomte d'Argelès, maladroitement, renversa du coude le verre de sa voisine, qui s'éparpilla sur la nappe en petites transparences lumineuses ; mais monsieur de Cléguerec ne se laissa pas distraire par cet incident sans importance.

— Il faut vous expliquer, reprit-il, que, tous les jours, de quatre à cinq heures, je fais ma sieste dans une chambre assez fraîche au troisième étage du châlet ; pendant ce

temps, le vicomte d'Argelès, qui est notre hôte depuis un mois, s'en va sur la falaise cueillir de petites fleurs et des herbes dont il est fort curieux, et Madame de Cléguerec prend son bain dans la mer qui, à marée montante, pousse son écume jusqu'au sable de notre jardin. De cette façon, chacun suit sa fantaisie, et tout le monde est content. Mais, hier, je ne sais ce que j'avais, il me fut tout à fait impossible de m'endormir. Je me mis à la fenêtre. Une très chaude journée ! pas un souffle d'air sous le ciel sans nuage ; on voyait, au large, pendre les voiles inutiles des barques qui ne bougeaient point. En me penchant, j'essayai d'apercevoir Madame de Cléguerec, dans les vagues, près du bord. Personne. Je réfléchis qu'elle n'avait pas encore eu le temps de se déshabiller ; elle devait être dans la cabine, au bout du jardin, tout près de l'eau. Vous l'avez peut-être remarquée, cette espèce de guérite ? quelques planches peintes en gris, sur quatre pieds enfoncés

dans le sable. Ce qui me prouvait que Madame de Cléguerec achevait de s'apprêter pour le bain, c'était que la cabine remuait un peu, quelquefois. Je regardais ce mouvement, pour me distraire. Mais je ne tardai pas à être fort surpris. L'agitation, d'abord à peine sensible, et intermittente, devenait très vive et continue. Madame de Cléguerec, impatientée de ne pas trouver quelque objet de toilette, secouait-elle les planches, en cherchant ? Je ne pus pas m'arrêter longtemps à cette supposition, car, à présent, la cabine, comme battue par une rafale, penchait à gauche, penchait à droite, faisait la révérence, vite se rebroussait, à tel point que, deux par deux, tour à tour, ses quatre pieds se tenaient en l'air, loin du sable. Et je vous ai dit qu'il n'y avait pas un souffle d'air ! Extraordinaire, n'est-ce pas ? Mais je n'étais pas au bout de mon étonnement : soudain, après une secousse plus violente que toutes les autres, la petite maisonnette

de bois perdit l'équilibre et tomba, dans un écrasement de feuilles, sur un buisson de seringats ! Vous devinez que je descendis le plus vite possible de mon troisième étage pour courir au secours de Madame de Cléguerec qui avait pu être blessée dans la chute. Eh bien ! — comble de la stupéfaction, — la cabine était vide ! et je vis, à quelques pas, ma femme, très tranquille, assise en costume de bain sur le sable, à côté du vicomte d'Argelès, non moins tranquille qu'elle et lui offrant une touffe de petites fleurs qu'il venait de cueillir sur la falaise !

Après ce beau récit, monsieur de Cléguerec, sûr de son effet, regarda les convives d'un air triomphant. Mais il eut le chagrin de constater que son histoire n'avait produit qu'un effet assez médiocre ; même on s'empressa de parler d'autre chose.

— Eh bien, c'est égal, moi, dit le bon mari

en s'appuyant au bras de monsieur d'Argelès pour descendre au jardin, je trouverai toujours très extraordinaire que la cabine se soit renversée, — puisqu'il n'y avait pas de vent !

L'ORDONNANCE

Dans le boudoir rose et mauve où très peu de jour pénètre à travers les rideaux, la vicomtesse de Belvélise, si mignonne, un peu pâle, avec un air de se mourir, était couchée, toute en dentelles, sur la chaise longue où ses pieds nus, aux talons roses, sortent à demi des babouches de perles ; et le médecin à la mode, jeune, joli, des façons d'étranger, les mains longues, lui tâtait le pouls sous les malines de la manche.

— C'est grave, n'est-ce pas, docteur ? dit-elle avec un joli frisson qui imite bien la fièvre.

— Assez grave, dit-il.

— Une maladie de langueur, j'en suis sûre ?

— Précisément.

— Et quelle est la cause du mal ?

— Je crois, madame, qu'il y a deux causes.

— Deux ? Vous m'effrayez. Lesquelles ? dites vite.

Il parut hésiter, avec un sourire cependant.

— Eh bien, monsieur, ces causes ?

— Vos vingt ans, madame, répondit-il enfin, tout bas, et les soixante ans de votre mari.

— Oh ! docteur !

Elle était devenue très rose. L'air de ne plus être malade du tout. L'élégant docteur reprit :

— Avez-vous remarqué, madame, comme les fleurs de votre balcon languissent et s'étiolent, toutes pâles et souffreteuses, lorsque depuis longtemps elles n'ont pas reçu la tiède caresse des ondées ? Les femmes ressemblent aux fleurs, et les médecins, sur ce point, sont d'accord avec les poètes.

— Oh ! docteur ! docteur ! répéta la vicomtesse, toujours plus rougissante.

Puis, après un silence :

— Et... le remède ? demanda-t-elle.

— Les roses refleurissent, madame, dès qu'il vient à tomber quelques gouttes de pluie.

Cette fois la malade eut les joues plus rouges qu'une pivoine ! et, dans son embarras, elle se tourna vers la muraille, le visage sous ses cheveux défaits.

Le médecin pensa sans doute qu'il ne serait pas de bon goût de prolonger la visite ; après un salut il se dirigea vers la porte.

— Docteur ? murmura-t-elle.

Il s'arrêta.

— Vous êtes bien sûr qu'il n'y a pas d'autre remède ?

— Très sûr.

Elle soupira. Il allait sortir.

— Eh bien, alors, dit-elle d'une voix encore plus faible, pourquoi vous en allez-vous ?

LA VOITURE VERSÉE

Jo et Lo se repentent amèrement d'avoir, accepté l'invitation de leur vieille parente! On ne s'amuse pas le moins du monde dans ce château tout noir avec des sapins autour. « Vous trouverez ici, avait écrit la vieille, quelques-uns de mes neveux, des jeunes gens déjà, qui font leurs études au séminaire de Toulouse, et viennent passer chez moi les vacances. » « Eh! eh! » avait pensé Jo. « Tiens! tiens! » avait pensé Lo. Car ce sont de terribles petites personnes, volontiers en-

clines à la recherche de l'inconnu et du nouveau, fort gourmandes de primeurs. C'est Jo qui a dit un jour, approuvée par Lo : « Ève a joliment bien fait de croquer la pomme, si elle était verte ! » Mais les neuf neveux, — ils sont neuf ! — ne sont pas de ces pommes qui se laissent croquer. Roides dans leurs longues redingotes, le nez toujours dans un livre sous leurs chapeaux à haute forme, ils se suivent méthodiquement, trois par trois, dans les allées ; des corbeaux debout sous leurs queues ! Jo a demandé un jour au moins morose d'entre eux : « Savez-vous, mon cousin, ce que font les oiseaux qui chantent dans les arbres ? — Ils louent le Seigneur, ma cousine ! » Lo a failli le gifler. Les dîners surtout sont lugubres, dans la vieille salle aux murs nus, au plafond traversé de poutres. Entre le *Benedicite* et les *Grâces*, pas une parole, sinon : « Monsieur le curé a fort bien prêché ce matin », ou : « j'ai failli arriver en retard à la messe de

sept heures, « et la vieille parente, grande, maigre, en bonnet de crêpe noir, donnant aux mornes convives, avec de longs gestes lents, l'exemple de se verser à boire, de prendre la fourchette, de la porter à la bouche, a l'air d'un chef d'orchestre macabre dirigeant un chœur de spectres muets. Boire du champagne ! dire des bêtises ! mettre les coudes sur la nappe, et la gorge aussi ! Jo et Lo ont envie de faire toutes les folies. Oh ! casser les verres ! Oh ! si elles pouvaient casser les verres ! pour entendre un grand bruit qui éclate de rire. Par moment il leur prend d'irrésistibles besoins de sauter à cloche-pied en relevant la jupe, de chanter, en dansant, des refrains d'opérettes. « Oui, oui, monsieur le curé prêche bien, mais c'est Judic qu'il faut entendre ! » Ah ! elles en diraient, si elles osaient. Hélas ! le regard circulaire de la vieille dame comprime ces velléités de révolte : Lo et Jo, — toutes les fourmis de l'impatience aux jambes, — passent le temps,

2.

le nez dans leur assiette, à déchiffrer les rébus pieux peints sur la faïence. Jo, cependant, a tenté un coup d'audace ! Un jour elle est venue à table, des fleurs folles dans les cheveux et le corsage de dentelle, sans manches, ouvert jusqu'à montrer toute la gorge. Il faudrait bien, sapristi, que les yeux s'allumassent à cette chaude neige dorée ! Vaine témérité. Les neuf neveux ont caché leurs têtes dans leurs mains, et la tante a eu un geste terrible : Jo, vaincue, est allée mettre une robe de drap marron qui lui monte jusqu'aux oreilles. Lo, alors, s'est avisée d'un autre moyen. Tout à coup, au dessert, elle s'est écriée en se renversant sur le dossier de sa chaise : « Ah ! je me trouve mal ! dégrafez-moi, vite, dégrafez-moi ! » Elle a été dégrafée, en effet, mais par sa parente elle-même, et sous une serviette dont la digne dévote avait eu le soin de cacher, tout d'abord, le corsage haletant. Si bien que Jo et Lo sont les plus malheureuses personnes du

monde. Deux linottes dans une cage de hiboux ! Elles n'y tiennent plus. Pendant leurs promenades dans la vieille victoria, — leur seule distraction, Jo conduit elle-même, — elles forment des projets extravagants. Elles finiront par mettre le feu au château, puisqu'il est impossible de le mettre aux gens ! Ne pas même pouvoir montrer un tout petit peu de chair blanche, quand, au contraire, on a l'habitude... C'est trop fort ! Hier, en revenant de la forêt, elles sont entrées dans le parc au grand galop de la jument, et, devant le perron, où tous les neveux étaient debout, les attendant, — ma foi, tant pis ! elles ont accroché la borne, exprès, au risque de se rompre le cou, — car, enfin, cela ne pouvait pas durer ainsi, — et la voiture a versé, et là, sous les yeux écarquillés des neuf séminaristes, elles ont profité de la chute, Lo, jusqu'au-dessus des genoux, et Jo, jusqu'à la hanche !

LA LEÇON DE SŒUR PERLE

La petite pensionnaire et la jeune novice, — mademoiselle Rose a quinze ans et sœur Perle en a seize, le mois de mars et le mois d'avril, — se promenaient au crépuscule dans l'allée de platanes, le long du mur trop haut qui défie, hélas ! l'escalade.

— Sœur Perle, dit mademoiselle Rose, sœur Perle, vous qui savez tant de choses, savez-vous ce que c'est que d'être violée ?

— Parfaitement, dit la novice, gravement.

— Est-ce que vous l'avez été, déjà ?

— Non. Les viols sont des événements assez rares et dont il est permis à peu de jeunes personnes de parler par expérience.

— Mais, enfin, vous savez ce que c'est ?

— Parfaitement, vous dis-je.

— Oh ! alors, expliquez-le-moi ! s'écria en frappant des mains la petite pensionnaire.

Sœur Perle se recueillit. Puis, elle parla en ces termes, lentement, comme quelqu'un qui enseigne :

— Imaginez que c'est la nuit, et que vous êtes couchée, au couvent, dans votre chambre, la tête vers le mur où pendent, au-dessous du crucifix, deux ramilles de buis en croix. Vous avez dit vos prières, vous avez recommandé à la sainte Vierge l'innocence de votre sommeil, et ce ne sera pas votre faute si le souvenir de quelque beau jeune homme, entrevu chez un oncle, aux vacances dernières, passe dans vos rêves avec une

moustache qui se retrousse et la cigarette aux lèvres. Tout à coup, — la voix de sœur Perle s'anima peu à peu, — tout à coup vous entendez un bruit terrible !

— J'ai peur ! dit mademoiselle Rose.

— Des fusillades ! Des fracas d'armes ! Des clameurs féroces et des plaintes dans des écroulements de murs ou des renversements d'arbres !

— Je frissonne !

— Ce sont les soldats de l'armée ennemie qui donnent l'assaut au couvent et qui s'en emparent.

— Sainte Rose !

— Pendant que, hors du lit, en chemise, vous implorez à genoux la protection divine...

— Oh ! comme je l'implore !

— ... votre porte, sous des coups de sabre et sous des poussées de genoux furieux...

— Miséricorde !

— ... cède, crie, vole en éclats, et vous voyez apparaître, terrible et beau...

— Beau ?

— Presque toujours... couvert de sang, avec des épaulettes qui brillent...

— En uniforme ?

— ... En uniforme ! un jeune officier...

— Un officier ?

— ... qui se précipite sur vous, vous prend dans ses bras, vous emporte...

— Aïe ! aïe ! aïe !

— Et, sans pitié pour votre faiblesse, malgré vos petits cris d'oiseau que l'on serre trop fort...

Sœur Perle, à ce moment, jugea convenable de baisser la voix, et ce fut à l'oreille de la pensionnaire qu'elle raconta, doucement, doucement, les derniers détails de l'épouvantable scène ; si bien que mademoiselle Rose, dans de petits sursauts, sur l'épaule de son amie, murmurait : « Ah ! mon Dieu ! Comment ? Vraiment ? et en uniforme ! et joli ! un officier ! Ah ! sœur Perle, c'est affreux ! »

Elles se turent. Elles continuaient leur pro-

menade, dans l'allée de platanes, le long du mur trop haut.

Cependant, après de longues réflexions :

— Si j'ai bien compris, dit la pensionnaire, être violée, c'est comme si on vous faisait manger des bonbons, par force ?

— C'est cela, à peu près, répondit la novice.

Il y eut un nouveau silence. Mademoiselle Rose songeait, avec des frissons, avec des sourires aussi. « Ah ! certainement, c'est très affreux », soupira-t-elle enfin. Puis, rouge jusqu'aux oreilles : « C'est égal, c'est bien bon, les pralines et les fondants... »

SENTIMENT DES CONVENANCES

Au moins n'allez pas vous autoriser de la présence de Valentin, à minuit, dans la chambre de madame de Valensole, veuve depuis trois mois à peine, pour en conclure que cette adorable personne n'a aucun souci de ses devoirs et pousse au delà des bornes permises le mépris de toutes les réserves! Loin de là. Madame de Valensole, — en dépit de son joli nez un peu rose, qui se retrousse, et

qui même à l'église, sous le long voile de crêpe, bat des narines avec un air de chercher, çà ou là, quelque odeur, — sait ce qu'elle doit à elle-même et au monde ; même elle est renommée pour sa stricte observance des règles de conduite adoptées par les gens de bonne compagnie. Cependant, dans la chambre de soie en fleurs, où tout est clos, sauf l'alcôve, ils s'adorent, ce soir-là. A genoux devant elle, il lui parle avec la tendresse passionnée des premiers rendez-vous, invente des mots qui charment et qui troublent, des serments qui rassurent. Elle le laisse dire, attendrie. Il ne s'en tient pas aux vaines paroles ! Lentement, comme sans y prendre garde, d'une main qui a l'air de penser à autre chose, il fait sortir des boutonnières, un à un, les boutons, défait des nœuds, aide aux chutes des étoffes, tire adroitement le lacet du corset, dégrafe la jarretière dont la boucle d'or, où s'allume un saphir, imite un œil bleu qui rit. Clémente, elle le laisse faire. Tant qu'enfin,

dans l'enveloppement diaphane d'une chemise en gaze noire, elle ressemble, plus jolie, à ces formes symboliques où s'incarne dans les peintures l'heure des récentes ténèbres ; et c'est de la neige et des roses, vêtues de nuit. O parfaites délices du plus doux des triomphes ! Alanguie, abandonnée, et qui ne sait plus dire non, il la presse entre ses bras, la presse toujours plus, l'emporte. Les rideaux de l'alcôve veuve se souviennent, avec des frémissements ! Pourtant, même après qu'il a tout obtenu, il désire quelque chose encore. Il maudit ce dernier voile de gaze, qui met de l'ombre sur les blancheurs ; il le déchirera ou l'arrachera ! Mais alors Madame de Valensole pousse un cri, se dresse, s'enfuit, se réfugie, épouvantée, dans un coin de la chambre. « Oh ! murmure-t-elle, suppliante, en serrant des bras et des mains sur sa peau la transparente chemise noire ; oh ! Valentin, ne me demandez pas cela ! — Et pourquoi donc, maintenant ? dit-il avec un sourire.

— De grâce ! comprenez ! les convenances ! Il y a bien peu de temps que j'ai perdu mon mari, et je ne peux pas quitter le deuil encore ! »

LE PROCÈS DES ROSES

Dans le jardin des aliénés, où vole parmi le soleil la neige ailée des papillons, le jeune fou se promène. Il est pâle, avec l'air doux. Et tant de tristesse dans ses yeux vagues ! Il s'arrête devant un églantier, cueille une églantine ; il s'arrête entre deux rosiers, cueille, à l'un, une rose-thé, cueille, à l'autre, une rose moussue.

Sur un banc de bois, au détour de l'allée, il place les trois fleurs cueillies.

Il dit à l'églantine :

— Églantine, répondez ! Vous êtes accusée d'avoir, au temps où vous étiez jeune fille, abandonné sans miséricorde, pour epouser un vieillard, qui était riche, un pauvre et triste enfant, qui vous adorait. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Il attend la réponse. Il reprend :

— La cause est entendue. Je vous condamne.

Il dit à la rose-thé :

— Rose-thé, répondez ! Vous êtes accusée d'avoir, au temps où vous étiez jeune femme et mondaine, désespéré, torturé par le manège infâme des sourires menteurs et des consentements rétractés, un misérable jeune homme dont le cœur, hélas ! battait pour vous seule, ardemment. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Il attend la réponse. Il reprend :

— La cause est entendue. Je vous condamne.

Il dit à la rose moussue :

— Rose moussue, réponds ! Tu es accusée d'avoir, au temps où tu étais une belle fille vendeuse de baisers et de rires, affolé par tes perverses caresses, et ruiné et avili un malheureux homme qui demandait à ton sein où l'on s'endort, à ta bouche où l'on se grise, l'oubli des désespoirs anciens. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

Il attend la réponse. Il reprend :

— La cause est entendue. Je te condamne.

Ces jugements rendus, il tire de sa poche un joli instrument, compliqué, fait de bois des îles et d'acier qui luit ; c'est une très petite guillotine qu'il a fabriquée, en rêvant, dans ses loisirs.

Tour à tour, sur la mignonne bascule, il met l'églantine, la rose-thé, la rose moussue ; l'une après l'autre, sous le couteau qui glisse et qui tranche, les fleurs, séparées de

leurs tiges, tombent dans le sable de l'allée.

Il les ramasse et les regarde longtemps.

Il va vers le fond ombreux du jardin, là où ne passe personne, creuse du doigt dans la terre une petite fosse, y met toutes ensemble les trois suppliciées, les recouvre de sable et de feuilles d'acacia.

Puis, il s'agenouille et pleure jusqu'au soir sur la tombe des roses coupables.

CONCILIABULE

Jo et Lo, et leur amie Zo, parlent entre elles, très sérieusement, avec la mine réfléchie que pourraient avoir trois petits ouistitis, sénateurs de la république des singes, qui, assis sur leurs queues et les pattes sous le menton, agiteraient les plus graves questions, pour le bien de l'État.

Et, en effet, la question est grave!

Il s'agit de décider quel serait pour une

jeune femme le plus sage parti à prendre, si un inconnu, d'ailleurs bien fait de sa personne, entrait tout à coup dans le cabinet de toilette, au moment où elle a laissé tomber le dernier des plus intimes voiles.

— Moi, dit Jo, qui se pique parfois d'une pudeur farouche, je n'hésiterais pas le moins du monde ! Je m'envelopperais, le plus vite possible, d'un peignoir, d'un jupon, d'un tapis, d'un rideau, n'importe, puis, fièrement, d'un geste digne, — pareille à une impératrice offensée, — je montrerais la porte à l'impudent intrus !

— Moi, dit Lo, qui, pour rien au monde, ne voudrait paraître moins terriblement vertueuse que son amie, je n'hésiterais pas davantage ! Ce que tu viens de dire, je le ferais. Seulement, avant que l'inconnu s'éloignât, je lui jetterais à la tête ma boîte de veloutine ou mon lavabo de bohême, pour lui apprendre à respecter le plus doux et le plus sacré des mystères.

Zo n'avait pas encore parlé.

— Et toi ? dit Jo.

— Et toi ? dit Lo.

— Moi, dit Zo, j'hésiterais, au contraire certainement, j'hésiterais !

— Et puis ?

— Et puis ?

— Et puis, je m'en tiendrais là. Car enfin, pendant l'hésitation, il se passerait évidemment des choses qui m'éviteraient la peine de prendre un parti quelconque !

L'AMOUR CHIFFONNIER

Un peu avant le jour, dans les rues de Cythère, sous de merveilleux haillons de lin pourpre et de soies miroitantes, qui s'effiloquent en franges de pierreries, le jeune dieu Amour, une hotte de rayons tressés à l'épaule, et tenant entre ses lèvres de fleur un brûle-gueule fait d'un seul diamant noir, fouille d'un crochet d'or l'intervalle des pavés soudain changés en énormes escarboucles,

les tas d'ordures qui deviennent, dès qu'il y touche, des bûchers de parfums ; et, dans sa lanterne, il y a l'étoile du matin. Ce que ramasse le divin chiffonnier, ce sont les cœurs, flétris ou saignants, qui ne battent plus, dont les filles de Cythère se débarrassent en les jetant par la fenêtre, quand ils ont cessé d'être bons à quelque chose, avec les bouquets de la veille et les rubans fanés. Une à une, il pique du crochet les tristes reliques inertes et les met dans la hotte où elles tombent et se heurtent, sans une plainte, hélas ! Cependant, Cypris traverse les nuées roses de l'aube, dans le char où s'attelle une palpitation de colombes ; elle se penche vers Cythère, reconnaît son fils, et dit : « A quoi t'occupes-tu, enfant ? Ces cœurs, ne le vois-tu point, ces cœurs qui servirent à l'amusement cruel des fils aux beaux yeux, ont enfin perdu, à force de torturantes délices et de délicieuses tortures, la puissance de rien éprouver désormais. Va, va, laisse-les, tu

ne saurais qu'en faire. — C'est ce qui vous trompe, réplique le chiffonnier Amour ; car, sitôt que ma hotte est pleine, je les porte dans le boudoir d'une Parisienne que je sais, et il suffit qu'elle parle ou qu'elle sourie, ou seulement qu'elle montre sous le volant du peignoir le bout de son petit pied nu, pour qu'ils tressaillent, et revivent, et soient prêts à mourir dans de nouvelles délices et dans de nouvelles tortures ! »

SURE D'ELLE-MÊME

L'adorable maîtresse dit :

— Si je mourais, que ferais-tu, cher homme ?

— Je te suivrais dans la mort, dit-il.

— Non ! non ! tu me survivrais, jure-le ! et jure-moi aussi que tu ne serais pas fidèle à ma mémoire.

Elle ajouta :

— Je voudrais que, moi morte, ton cœur

s'ouvrît à tous les autres amours. Il y a tant de pures jeunes filles, les yeux si bleus, l'âme si blanche! tu t'agenouillerais devant ces vierges, n'est-ce pas, avec la ferveur d'un pèlerin extasié? Il y a tant de belles courtisanes, superbes et triomphantes, impérialement effrontées, qui offrent dans l'or de leurs cheveux l'impudeur magnifique de leur gorge! tu les désirerais, n'est-ce pas, et tu les posséderais, dans une folie de luxure et d'ivresse? Et les délicates mondaines qui, dans leurs boudoirs bien machinés, sont habiles aux manèges des flirtations, tu les adorerais aussi, — oh! fais-m'en le serment! — et, torturé sans fin de leurs consentements qui ne donnent jamais tout, tu te tordrais à leurs pieds de délice et de rage?

— Hélas! demanda-t-il, pourquoi donc voudrais-tu que, toi morte, j'aimasse ainsi toutes les belles personnes?

— Ce serait, dit l'adorable maîtresse consciente de sa forme parfaite et de son charme

non pareil, ce serait pour être certaine d'être tous les jours plus désespérément regrettée !

JO CONFÉRENCIÈRE

Jo considéra avec une condescendance à peine dépourvue de mépris cette jeune provinciale, jolie, assez bien faite, — trop de gorge, cependant, — qui, pour avoir eu cinq ou six amants et pour s'entendre au choix d'un chapeau ou d'une robe tout aussi bien que la plus experte Parisienne, s'imagine qu'elle est une vraie amoureuse et une Parisienne en effet, qu'il ne lui reste plus rien à

apprendre, qu'elle peut, en un mot, se comparer sans désavantage — oh ! la pauvre petite ! — à Madame de Portalègre ou à Madame de Ruremonde, à ces incomparables mondaines, les Précieuses de l'amour, subtiles, minutieuses, toujours maîtresses d'elles-mêmes, n'abandonnant rien au hasard, n'ignorant rien de ce qu'il est défendu de connaître, ayant mérité enfin, à cause de leur érudition parfaite dans les choses du péché, d'être appelées, non des Bas Bleus, mais des Bas Roses !

— Enfant ! dit Jo, avec un haussement d'épaules.

Puis, la regardant bien en face, non sans l'air sévère et pédant d'un examinateur qui gourmande un médiocre élève :

— Tu sais t'habiller, je l'accorde ! Mais sais-tu te déshabiller ? Or, je te le dis, tout est là.

Elle continua :

— Je ne nie pas l'importance des corsages

qui collent trop, des jupes étroites qui s'enflent en rondeurs lisses et se creusent où il sied en petits plis libertins ; je reconnais la nécessité, sur les chapeaux, des fleurs en touffes, par qui l'on a tout le printemps dans les cheveux, et j'approuve les étranges parfums, — inventions admirables de la chimie moderne, — qui nous mettent dans les frisons de la nuque toutes les odeurs de l'alcôve. A qui veut se rendre digne d'être aimée, la science de la toilette dans ses plus menus détails est, certainement indispensable. Mais elle est si facile à acquérir, cette science, que ce n'est pas la peine d'en parler. Prends dans un village des Vosges n'importe quelle belle fille, gardeuse de vaches ou gauleuse d'oies, hâlée, les cheveux bruns en broussaille, un jupon de bure reprisé, chaussée de bouse ou de crotte sèche, sentant le poulailler ou l'étable, et donne-lui cinquante mille francs de rente : au bout de six mois, tu la retrouveras, à une première des Bouffes ou aux courses d'Au-

teuil, aussi délicatement vêtue, aussi perversement odorante que Lo et Zo, et que moi-même! Les petites cocottes — photographies de grandes dames avec des retouches de Grévin, — qui étonnent et qui affolent par le charme endiablé des froufrous de soie cassée, des chignons roux et de tous les maquillages, on les voyait, il y a un an encore, les mains rouges, en bonnet, un panier au bras, faire le marché d'une famille d'employé au marché des Batignolles. Mais l'art de la toilette n'est pas seulement aisé, — ce qui diminue sa valeur, puisqu'il n'est d'intéressant que ce qui est presque impossible, — il a en outre cette médiocrité d'être absolument vain, chimérique, non avenu, en ce qui concerne l'amour, s'il n'est complété par son contraire, par l'art d'ôter après avoir mis ! Se vêtir, c'est-à-dire s'armer, rien de plus simple ; il n'est pas besoin d'être un héros pour endosser une cuirasse. Mais se dévêtir, c'est-à-dire rendre les armes, — notre victoire, à nous, —

voilà la difficulté terrible. Eh ! la première venue peut entrer dans une robe ; le diable, c'est d'en sortir ! J'entends d'en sortir de telle façon que la convoitise de l'amant devienne la joie sans perdre aucune des illusions du désir.

« Petite, apprends ceci :

» Quel que soit l'homme qui, tombé à tes pieds dans le demi-jour du boudoir, te supplie de ne lui rien refuser ; qu'il soit jeune ou vieux, riche ou pauvre, financier ou artiste, gentleman ou bohème ; cet homme, immédiatement, te prendra en dédain ou en mépris, regrettera joliment de ne pas être à la Bourse ou à l'atelier, au cercle ou au Bois, si, au moment suprême, — celui où les bras nus se dégagent des manches, — tu déconcertes, par la plus légère maladresse, le rêve qu'il a conçu. Oui, le rêve ! Tous les Parisiens modernes, — même les sots ! même les blasés, les blasés surtout ! — sont des poètes, le plus souvent sans le savoir, n'importe, des poètes,

qui, à propos de toute femme, vierge, fille, mondaine, cabotine, se forment un idéal, sublime, crapuleux, élégant, bon enfant, mais un idéal enfin! et tu es perdue, — je veux dire que tu ne seras pas aimée, non, pas même une heure, — à moins qu'à l'instant décisif du premier abandon tu ne sois ou ne réussisses à paraître l'espèce d'amoureuse que ton amant voulait trouver en toi.

» Or, de toutes les déconvenues que peut redouter un homme doué de quelque délicatesse, — je suppose, petite, que vous êtes incapable de vous résoudre à des choix médiocres, — il n'en est pas de plus cruelle, de plus désillusionnante, que celle d'un bouton qui sort de la boutonnière trop tôt ou trop tard, d'un jupon qui a glissé maladroitement, d'un corset qui ne se dégrafe pas à propos. Le ridicule d'un pantalon de flanelle rouge, l'entêtement d'un nœud qui aurait dû être une rosette, — il fallait songer à tout! — la bouffonnerie d'une tournure qui tombe sur le

tapis et sautille avec des cordons qui pendent, peuvent annuler la plus ardente passion. Évite la possibilité du sourire ! Quelques-unes s'imaginent que, dans l'exaspération de la convoitise, l'amant perd la faculté d'observer les menus détails de leur défaite. Très grave erreur ! C'est à ce moment-là, justement, où tous les sens s'affinent, que rien ne lui échappe, qu'il distingue même l'imperceptible. Et les résultats de la moindre faute, je le répète, sont étrangement redoutables. Jamais M. de Fronsac n'a voulu revoir la marquise de Montsouris, parce qu'elle avait, disait-il, retiré ses bas comme une chambrière !

» Pour éviter les mille périls du lent dévêtement, il y a des femmes qui prennent le parti de brusquer les choses. Elles imitent cette princesse Saratoff qui, un soir, à Saint-Pétersbourg, entrant dans la chambre d'un comédien, laissa glisser sans une parole son peignoir de satin noir, l'unique voile qu'elle

eût ! et tomba sur le lit, toute nue. Je ne dis pas que cette méthode, qui supprime les délais et les indécisions, soit sans offrir de sérieux avantages ; Zo et Lo m'ont affirmé que plus d'une fois elles s'en sont fort bien trouvées. Cependant je la blâme ; elle ne triomphe pas des difficultés, elle saute par-dessus ; elle est comme un aveu de l'impuissance de les vaincre une à une. Trancher le nœud gordien, la belle malice ! il fallait le dénouer. La soudaineté de l'abandon, chez la femme, la brutalité, chez l'homme, c'est le fait de gens mal sûrs d'eux-mêmes, incapables d'agrémenter le peu à peu de l'amour. Garde-toi de toute brusquerie, petite ! Cette bravoure-là, au fond, c'est de la poltronnerie. Résigne-toi à la lenteur, malgré les inconvénients possibles. Ils sont nombreux et redoutables, je le sais bien ! Raison de plus pour ne pas s'y dérober.

» Tâche d'être si attentive aux plus petites choses, — avec un air de perdre la tête ce-

pendant, — qu'aucune dissonance ne gâte le premier duo d'amour. Il va sans dire — je suppose le cas ou tu es allée à un rendez-vous — que tu as le droit de quitter, avant toute attaque, comme par mégarde, avec un air de confiance distraite, ton manteau, ton chapeau, tes gants aussi ; il y a bien assez d'autres sujets d'embarras, et c'est toujours autant de fait. Mais, après cela, la situation devient très délicate. Tu peux t'asseoir, oui, tu peux t'asseoir. Mais pas sur une chaise longue ! la préméditation, trop visible, aurait quelque chose de choquant. Sur un fauteuil, assez bas. Il est impossible d'en rien conclure, et les effets cependant sont à peu près les mêmes. Je ne te conseille pas de permettre, tout d'abord, l'agenouillement. Il t'exposerait, trop tôt, à cette brutalité dont je parlais tout à l'heure. Non, à côté l'un de l'autre, lui, sur un tabouret, presque à tes pieds ; cela concilie tout, les premières tentatives près du cou, et la possibilité,

plus tard, — dame, il le faut bien, — des témérités définitives. Ah ! ces commencements ! Résister et céder à la fois, c'est le comble de l'art. Ta main qui s'effarouche doit défendre le bouton de la robe d'une façon si adroitement maladroite qu'il s'échappe précisément dans l'effort pour le retenir, et si, par ton mouvement de recul, tandis que l'amant tient le bord du corsage, sautent quatre boutons de plus, c'est un grand pas de fait. Ce que je dis ici des boutons de la robe peut s'appliquer, en général, à tous les autres boutons, à toutes les boucles, à tous les nœuds des cordonnets de soie. Jusqu'à la dernière minute, il convient que rien ne se fasse qui n'ait l'air de se faire malgré toi. Naturellement, s'il est doué de quelque usage du monde, ton amant ne manque pas de faciliter ton hypocrite manège, — qui l'amuse et dont il te sait gré, — en feignant de le croire sincère et de prendre tout à fait au sérieux ta mignonne résistance. Le corset — on en est bientôt là — donne lieu à une

lutte plus sérieuse ! Tu dois l'avoir dégrafé toi-même, d'une main rapide, sans être vue ; mais, quoiqu'il ne tienne plus à rien, il faut qu'il ait l'air de tenir, et qu'il ne te soit pas arraché sans un combat quelque peu prolongé. Un joli mouvement, c'est de le saisir, dès qu'il est hors des étoffes, comme pour le remettre ; mais on ne le remet pas, on se borne à en faire un éventail de satin rose et de peluche, pour cacher son visage qui doit, à ce moment, être couvert d'une très vive rougeur. Ce procédé m'a toujours réussi, et il a plu à diverses personnes avec qui je l'ai expérimenté ; il offre l'avantage de fournir un prétexte tout à fait vraisemblable à l'immobilité des mains... Mais à quoi bon t'en dire plus ? les meilleures leçons ne sauraient suppléer à l'expérience personnelle. Ah ! que de fois il te faudra, petite, t'asseoir chez de beaux jeunes hommes, dans un fauteuil bas, avec un joli tremblement de fauvette prise au piège, avant d'en arriver à cet art parfait

du dévêtement, qui fait servir toute la pudeur à tout l'abandon, et qui, fût-ce à l'instant suprême des bras qu'on ne repousse plus, ne permet pas un pli de mauvais goût à la chute glissante des soies et des batistes ! »

LE SOUFFLET PARDONNÉ

Eh bien oui ! une séparation ! une séparation judiciaire ! Elle a vu Me Les Brouzils, elle est très résolue. Certes, elle se sent le cœur gros, la petite épouse. Ce mari détestable à tant d'égards, ce sera dur de ne plus le voir, de ne plus le voir jamais, car, enfin, il faut bien reconnaître qu'il n'est point dépourvu d'une certaine grâce crâne avec sa

moustache courte qui se rebiffe en pointes, et que ses yeux, très vifs, extraordinairement vifs, ont je ne sais quoi de troublant que n'ont pas les autres yeux. Ah! les jolies heures qu'ils ont eues! Comme il avait une façon hardie, — très impertinente, à vrai dire, — de la prendre et de l'emporter, tout à coup, dans des retroussements où les bottines battent l'air! Finissez donc, monsieur! il n'en finissait pas. C'était très amusant. Mais n'importe! Le crime dont il s'est rendu coupable est de ceux qu'on ne peut pardonner. Trois fois, dans la même semaine, il lui a défendu d'aller au bal! Vous pensez bien qu'une femme comme elle ne saurait tolérer une pareille tyrannie; et la séparation s'impose, en attendant le divorce. Le difficile, c'était de faire naître un incident qui permît d'engager le procès avec quelque chance de réussite. Trois bals manqués, les juges auraient pu ne voir là qu'un grief insuffisant. Par bonheur, elle avait vu jouer je ne sais quelle comédie

où une femme, dans l'espérance d'obtenir la séparation judiciaire, — le même cas, tout à fait, — veut se faire donner un soufflet par son mari. Rien de plus ingénieux. « Sévice grave », le texte de loi est formel. Elle n'a pas hésité un instant ! et toutes les mesures sont prises. Pendant que, dans sa chambre, elle taquine, querelle, exaspère son mari, — elle aura le soufflet, elle l'aura ! — deux voisines, qui serviront de témoins, se tiennent apostées derrière la porte, attentives au moindre bruit, prêtes à entrer, le moment venu, pour constater l'outrage. D'abord, elles peuvent espérer qu'elles n'attendront pas longtemps. La discussion est chaude ! Madame a déjà renversé des chaises, cassé deux ou trois porcelaines, et, par instants, la grosse voix de Monsieur jure avec une colère pleine de promesses. Un peu de patience, et, très certainement, un bon soufflet, bien appliqué, sur les deux joues peut-être... Pas encore. Dans la chambre, les bruits se sont

calmés. Que se passe-t-il donc ? Ah ! sans doute, après les taquineries acerbes, et les défis, Madame essaye de la bouderie. Excellent moyen ! Rien de plus irritant qu'une femme assise, qui tourne le dos, sans une parole, et a l'air de penser à autre chose tandis que vous grincez les dents. Le silence continue. « Tout va bien ! » se disent les voisines. Hors de lui enfin, le mari va se précipiter, la main levée, et elles entendront.. Elles entendent ! Oui, un soufflet, violent, bien sonore ! Et les voilà dans la chambre, les bras en l'air, criant : « Ah ! Monsieur, c'est indigne ! » Mais elles n'ajoutent pas un mot, demeurent stupéfaites, car le mari et la femme, là, devant elles, sont couchés dans le lit de batiste et de soie ; et il y a, sous le drap secoué, les petits rires de Madame. Que veut dire ceci ? Elles se retirent, en s'excusant ; il faut leur pardonner, elles avaient bien cru entendre... « Un soufflet ? dit la petite épouse en levant sa tête ébouriffée où luisent toutes

ses dents heureuses; eh ! oui, oui, j'ai reçu un soufflet, seulement, — elle pouffe de rire — ce n'est pas sur la joue ! »

LE CHER PARFUM

A cause du mouchoir que je lui avais volé, — batiste diaphane, un peu fripée, du point d'Angleterre autour, — je demeurais extasié comme un homme qui se mettrait toute la face dans une touffe exquise de floraisons inconnues. Oh! quel était ce parfum, plus doux que les plus doux parfums, et jamais respiré? Il grisait, avec des langueurs; il brûlait, avec des fraîcheurs; il donnait, dans un bercement

de rêve, l'idée d'une rose de neige, tiède, qui aurait une haleine de vierge. Certes, ce n'était pas l'odeur du musc, de ce musc brutal et banal, cher aux baisers de carrefour, qui est aux précieuses essences ce que le vin au litre est au Château-Yquem ; ce n'était pas l'odeur de la verveine, ni celle de l'héliotrope, ni celle du benjoin ; je ne reconnaissais pas davantage l'un de ces parfums intenses, complexes, réveils de l'odorat blasé, où excelle la chimie coupable des parfumeurs ! Peut-être celle que j'adore avait-elle coutume de répandre entre ses linges intimes, dans l'armoire en bois de santal, des fleurs des bois, avec des fleurs des prés, toutes fraîches cueillies ? Non, les muguets, l'églantine, la violette qui clôt l'œil, la frêle étoile du fraisier, qui s'ouvre, n'ont pas ces délicats et troublants aromes. Et, baisant à toute heure le mouchoir dérobé, je cherchais en vain à deviner la cause du délice persistant dont il embaumait l'air. Mais, enfin, grâce à l'in-

dulgence de celle qui veut bien que je l'aime, j'ai pu découvrir le mystère ; et je comprends bien maintenant pourquoi ce parfum était plus doux que les plus doux parfums ; car elle ne se sert ni des fleurs naturelles, des prés ou des bois, ni des essences à la mode, ni du benjoin, ni de l'héliotrope, ni de la verveine, ni du musc banal et brutal : mais elle fait faire ses mouchoirs avec la batiste diaphane, un peu fripée, qu'elle a portée, tout un soir de valse, entre son corset rose et sa divine chair !

L'AMOUR DE LA GLOIRE

— Prenez ma fille ! s'écria la mère éperdue.

Il faut se hâter de dire, à l'honneur de madame Champagnac, qu'en s'exprimant de la sorte elle n'avait aucune intention répréhensible. Quoique mère d'actrice, c'était, grâce à Dieu, une femme digne de considération, à cheval sur les principes, et bonne cavalière. Jamais personne n'avait forligné dans la fa-

mille des Champagnac ! Elle avait voulu que sa fille reçût ces trois noms : Marie, Diane, Jeanne, et l'avait conservée digne de ce triple patronage ingénu. En disant : « Prenez ma fille ! » au très célèbre auteur dramatique qui l'écoutait d'un air distrait, elle prétendait donner à entendre, simplement : « Faites-lui jouer le principal rôle dans votre prochaine pièce. » Une très honnête femme, vraiment ; des cheveux gris qui, même blancs, n'auraient rien eu de déplacé.

— Hélas ! madame, dit le célèbre auteur, en renversant sa tête sur le dossier du fauteuil, je ne demanderais pas mieux. Mademoiselle Jeanne a du talent, énormément de talent. Une nature, avec de l'acquis déjà. Son premier prix, très mérité. Mais, voyez-vous, — comment m'exprimerai-je ? il y a des choses qu'il est difficile d'expliquer à une mère ! — votre fille manque... d'expérience, dans certaines choses. Elle a, — je vous en fais mon compliment, — une candeur

évidente, qui me nuirait beaucoup ; en tant qu'homme, j'éprouve du respect, en tant qu'auteur, de la défiance. Car le rôle dont vous parlez est un rôle redoutable! Pour le bien jouer, pour le comprendre seulement, il faudrait une personne à qui toutes les passions seraient familières. Que dis-je, les passions ! j'ai employé un euphémisme. Tous les raffinements de l'amour moderne, toutes les subtilités des recherches coupables, tout ce qui est exquis et défendu, voilà ce que mon interprète devrait connaître, par la pratique. Mais, voyons, voyons ne vous désolez pas, que diable, ma chère madame Champagnac ! Ma pièce ne sera pas jouée avant cinq ou six mois. Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Il se pourrait que mademoiselle Jeanne, d'ici là...

— Monsieur ! s'écria l'honnête mère d'actrice, avec le geste ample et hautain d'une femme qui aurait pu, tout comme une autre, jouer la tragédie dans les tournées de madame Agar.

Et elle fit une sortie qui avait grand air.

Mais que peuvent les plus vertueuses résolutions contre le désir grandissant, toujours plus exaspéré, de voir triompher au théâtre l'enfant que l'on a destinée à la gloire des Rachel et des Sarah Bernhardt et d'être la mère enviée de la triomphatrice ? Tout en se reprochant sa faiblesse en un langage de monologue tragique, la mère se relâcha peu à peu de sa surveillance ; mademoiselle Jeanne put sortir seule, avec des chapeaux qui n'étaient plus des chapeaux de pensionnaire ; put aller, trois fois par semaine, sans être accompagnée, chez sa tante du Vésinet. Même, madame Champagnac — elle avait à la fois toutes les espérances et tous les remords ! — toléra les visites de M. Georges, le très jeune premier rôle du théâtre où devait être représenté le drame de l'auteur célèbre ; visites d'abord rares, puis fréquentes, puis quotidiennes, puis nocturnes, hélas ! Luttes formidables entre l'amour de la gloire et le sen-

timent de l'honneur, madame Champagnac vous a connues ! Si bien qu'un jour, — trois mois avaient passé — la mère de Jeanne retourna chez le dramaturge en renom et lui tombant dans les bras, lui mouillant de larmes l'épaule de l'habit : « ah ! mon bon monsieur, dit-elle, vous pouvez lui confier le rôle ! »

Mais, pendant les répétitions, tous les désespoirs furent oubliés. Plus de combats ! elle ne songeait qu'à la victoire. Le sacrifice était fait, l'amertume s'en effaçait dans la douceur du triomphe prochain. Madame Champagnac permettait à sa fille de tutoyer monsieur Georges, au théâtre, devánt tout le monde ! Hélas ! les plus sûres espérances nous déçoivent. Le jour de la première, mademoiselle Jeanne n'obtint qu'un succès parfaitement médiocre. Jolie, certes, et déjà femme, évidemment, avec sa poitrine qui avait mûri, mais froide, maladroite, presque niaise, n'ayant rien de ce qu'il fallait pour

jouer ce rôle de Parisienne subtile, excessive, endiablée ! Dès le troisième acte, madame Champagnac, rouge de fureur, essoufflée, suante, allait et venait d'une coulisse à l'autre, bousculant les machinistes, injuriant le régisseur, prête à mordre le pompier ; puis, tout à coup, avisant monsieur Georges qui attendait derrière une porte le moment de son entrée : « ah ! ça mais, s'écria-t-elle en lui flanquant un soufflet, vous êtes donc une fichue bête, vous ? »

LA PAÏSANDE ET L'ASNE

Par la nicquenocque de sainct Guodegrin qui fut martyrisé de pommes cuictes, cuydez que les épices de maître Alcofribas Nasier (entendez Rabelays, calloïer des Isles Hyères), bien servies en un drageoir pretieusement adorné, estoyent chouses moult substantificques et souefves ; et pour ce, petit fillot fillotant, lecteur, mon œil du ventre, je te veulx conter en viel languaige le beau conte du

père guardian qui mesna son asne boyre dedans le ru de la Devinière, et vray bis, sy ne t'en esbaudis comme carpe qui basle, je te donne ho le vilain à cent mille pannerées de beaux diables, corps et asme, trippes et boÿaux !

Adoncques s'en vinrent au ru le moyne trayant, l'asne brayant, ou, si l'aimez mieux, le baudet trayant, le beau père brayant, pour ce qu'on vit mainctes foys asnes charriottes trayre et moynes à Dieu brayre.

Ores, en cettuy lieu, soubs la fresche saulaye, se baignoit une jeune païsande, proprette, fluette, mollette, grassette, et souefve de tout poinct comme ortolan beurré. De brief, estoÿt le parangon de toutes les femelles d'iceluy pays tourangeau. Et voyre aimoit à dire, rire, frire, tire lire lire, notamment avecques les beaux moynes, cordeliers, chaux ou deschaux, lesquels sont personnaiges de nature plus enclins à lutines mastiner qu'à matines lutriner.

En l'eaue doncques descendit l'asne, et le père guardian devalla jouxte la fille mal guardée. Pensez que ce fut pour boyre ! Et sans doubte il avoyt grand'souef, veu que ils demourèrent soubs la soulaye, la païsande et le frocard, le temps, par sainct Rigomé, de dire quatre bonnes messes.

Sy que, yssant d'emmi les feuilles, virent l'asne, tant avoyt husmé d'eaue, devenu rond et gros comme ung muid de cidre picard.

— Par ma foy, dict la fille, ie ay bu aussi, et ne n'ai poinct enflé comme ceste laide beste !

Mays, entendant ce, se print l'asne à respondre en brayant, ou à brayre en respondant : « Dea, mignotte, tu m'en diras nouvelles à la neuviesme lune ! »

L'IMPERTINENTE

Il est midi. Zo a sonné. Rosette, la femme de chambre, entre vivement, va et vient, avec le petit bruit d'un rat qui furette, ramasse les jupes, les jette sur le sopha, écarte les rideaux, et se tourne vers sa maîtresse pour lui demander s'il faut apporter le chocolat. Mais, au lieu de parler, elle pousse un cri d'étonnement, et, la bouche grand ouverte, lève les bras au plafond. Qu'est-ce qui la sur-

prend de la sorte ? Est-ce de voir sur l'un des oreillers, à côté de Zo qui bâille de toute sa petite bouche et se frotte les yeux dans ses frisons défaits, un jeune homme encore endormi de ce sommeil profond et doux qui suit les laborieuses nuitées ? Hypothèse invraisemblable. Rosette est une camériste qui sait son monde, subtile et futée, experte en toutes choses, n'entrant jamais dans le boudoir sans avoir regardé par le trou de la serrure, assez longtemps quelquefois, et s'entendant mieux qu'aucune autre à répondre : « Impossible de voir Madame, elle s'habille, » lorsque Madame, précisément, est en train de faire tout le contraire. Une perle ! et, pour tout dire, Jo l'a cédée à Lo qui l'a donnée à Zo. On pense bien qu'une telle personne n'est pas pour s'étonner d'une moustache blonde ou brune qui ronfle un peu dans les dentelles de l'oreiller. Cependant Rosette ne cesse pas de donner les signes de la plus parfaite stupéfaction ! Si bien que Zo, tout à fait

réveillée, s'impatiente déjà. « Eh bien, mademoiselle, que vous prend-il ? Avez-vous fini de me regarder avec ces yeux effarés ? Je n'ai pas l'habitude de dormir seule, je pense, et vous avez déjà vu hier et avant-hier ce jeune homme qui est là. — Eh ! justement, madame, dit enfin Rosette dans un fou rire, ce qui m'étonne, c'est que soit le même ! »

LA FLEUR INATTENDUE

Comme ils étaient accoudés au balcon, par la belle soirée tiède, la bouche près de la bouche, les cheveux mêlés aux cheveux, il arriva que quelque chose de léger se posa sur la lèvre de la petite amoureuse ; ce qui fut cause d'un grand émoi. « Oh ! une vilaine bête ! » Mais l'amoureux, d'un souffle précurseur d'un baiser, fit tomber la chose légère, et ils reconnurent que c'était une graine ap-

portée par le vent. Alors elle battit des mains, la mignonne. « Il faut la semer tout de suite ! là, dans cette caisse. Quelle graine est-ce, devine ? Moi, je me connais très bien aux menus détails de la botanique, et mon jardin, au couvent, était beaucoup plus joli que celui des autres demoiselles. C'est une graine d'héliotrope, monsieur ! et nous aurons, entre les vignes folles et les volubilis, de petites grappes parfumées, aux pointes violettes, et des feuilles de velours vert ! » A partir de ce jour, elle ne cessa pas de songer à la graine semée ; c'étaient mille soins, avec des inquiétudes. Il faut arroser le terreau trois fois par jour pour que le germe se développe à l'aise, mais l'arroser d'une pluie très légère, avec ménagement. La question de l'engrais est une grosse question. Quant à ce soleil, il était beaucoup trop ardent, ou trop tiède, et ne valait rien du tout. Tant qu'enfin, après beaucoup de sollicitudes et d'appréhensions, l'époque arriva où devait

apparaître une fine pointe de verdure. Elle apparut à peine, devint plus visible, et ce furent des cris de joie, et vingt fois par jour la petite amoureuse allait s'agenouiller devant la caisse verte, pour regarder pousser l'héliotrope. Mais, bientôt, elle devint rêveuse, un peu maussade. Est-ce qu'elle se serait trompée ? Serait-elle obligée d'avouer qu'elle se connaissait beaucoup moins qu'elle n'avait dit aux choses du jardinage ? Le certain, c'était que la plante naissante ne ressemblait guère à celle qui était attendue. Ce qui s'élevait maintenant, c'était un frêle et grêle arbuste, aux ramilles déliées, épineuses çà et là, aux feuilles dentelées, éparses ; et, un beau matin, à l'une des menues branches, une fleur de rosier, toute rouge, s'épanouit. « Ah ! dit la jardinière, en tapant du pied, ce n'était pas une graine d'héliotrope, et je suis une grande ignorante. » Mais l'amant, avec un sourire : « Non, chère âme, tu ne t'es pas trompée. Seulement, tu t'en souviens, la graine appor-

tée par le vent s'est posée un instant sur tes lèvres, et c'est le souvenir de ta bouche qui fleurit en rose rouge ! »

—

LE GRAND VOYAGE

C'était convenu, ils feraient un voyage de noces, un très long voyage. « Moi d'abord, avait dit la fiancée, si je me marie, c'est pour courir le monde. » Ils commenceraient par l'Italie ; l'Italie est de rigueur ; après la pâle fleur d'oranger, à Paris, les oranges d'or, à Naples. Mais il ne leur suffirait pas de voir flamboyer le Vésuve ; et Gênes, Rome, Venise, c'est trop près ; à peine parti, on est

arrivé ; la banlieue de la France. Ils quitteraient l'Europe, se jetteraient dans la grande aventure pittoresque des pays inconnus. A défaut de chemins de fer, des mules, ou de cahotantes carrioles ; des bateaux à voiles ou des barques à rames, après le paquebot ba nal. Pourquoi pas Alexandrie et le Caire ? Pourquoi pas toute l'Égypte ? Il serait doux de s'endormir bercés dans le hamac de la cange, sur le grand Nil silencieux ; des forêts pétrifiées hérissent le sable d'or du désert ; Memnon chante sous le soleil qui se lève ; et l'éternelle énigme des Pyramides défie le Sphynx rêveur, qui interroge à son tour. Si le soleil les incommodait, eh bien, ils iraient vers le Nord, traversant les continents ave une furie de vitesse inconnue à Sarah Bernhardt elle-même. Ils entendraient, le soir, les vagues retentissantes se briser aux roches des fiords, et la chute des sapins sous la cognée des bûcherons de Norwège, qui sifflent des airs anciens. Plus loin, plus loin encore

dans la solitude, dans l'hiver ! Rien ne les découragerait, ni le sommeil qui a froid dans les huttes laponnes, ni le lait de renne bu dans une écuelle de cuir puant, ni la chair de phoque, mangée à même, où les dents grincent, ni la descente éperdue des traîneaux, sur les pentes neigeuses, dans le pâle brouillard du soleil de minuit ! Et ce fantasque itinéraire n'avait, pour eux, rien de chimérique. Ce qu'ils projetaient, ils l'accompliraient en effet. Ils étaient vraiment dévorés, elle et lui, de l'amour des cieux nouveaux, des terres lointaines. Pour un peu, le fiancé aurait mis une mappemonde dans la corbeille de mariage! Le soir des noces, il y eut sur les quatre fiacres, qui attendaient devant la porte, tant de bâtons ferrés, de caisses pleines de conserves, et de tentes roulées, pareilles à d'énormes parapluies gris, et de pics à rompre la glace, et de grappins et de crocs et de cordes, que les commères du voisinage, ne pouvant croire qu'un tel attirail fût indispen-

sable pour le voyage de deux nouveaux mariés, se disaient entre elles, après avoir pris l'avis de l'herboriste : « Ce sont sans doute des explorateurs pleins de hardiesse qui vont fonder une ville dans quelque continent nouvellement découvert ou creuser une mer dans les glaces du pôle ! » Ils partirent enfin, et restèrent absents pendant plus de trois mois. D'ailleurs, pas une lettre, aucune dépêche. C'est que les services de la poste et du télégraphe se font assez mal le long du Nil et dans la solitude du pays des Lapons. Et, quand ils revinrent, lui, un peu pâle, elle, avec des yeux las, ils avaient bien cet air de désordre et de nonchalance abandonnée qui fait reconnaître les voyageurs brisés enfin par la continuité de la fatigue et du péril. « Eh ! comme vous voilà faits, et d'où venez-vous, mes enfants ? » s'écria la mère de la jeune femme. Celle-ci rougit un peu. « Nous venons, dit-elle, d'un pays inconnu, où ne passe personne, mais où le ros-

signol chante dans un grand arbre à côté de la fenêtre. — C'est en Italie, ce pays ? — Non, maman, non, pas en Italie. — En Égypte ? — Non plus. — En Norwège ? — Je ne crois pas. — Où donc ? » La voyageuse, alors, devint tout à fait rose. « Ce doit être en France, et pas très loin de Paris, dit-elle en baissant les yeux, puisque nous nous sommes arrêtés, je pense, à la première station. »

L'ADROITE INJURE

— Monsieur ! dit-elle à ce peintre hardi, pour qui me prenez-vous ? et d'où vous est venue cette audace d'espérer que jamais je poserais toute nue, devant un homme, dans un atelier ? Suis-je un modèle ? Suis-je une de ces personnes sans pudeur et sans respect de soi-même, dont le cabinet de toilette ne ferme pas à clé, et qui, sur le bord de la mer, à Dieppe ou à Étretat, attendent, pour bais-

ser leur jupe retroussée par la rafale, qu'un autre coup de vent l'empêche de retomber ? Je suis une honnête femme, étant mariée, et même je souffle la bougie, chaque soir, dans la chambre conjugale. J'ai pu, dans l'intérêt de l'art, vous permettre de reproduire sur la toile mon visage et mes bras que l'on dit semblables à ceux des divines statues ; peut-être aurais-je consenti à vous montrer de mes épaules ce que les corsages décolletés en laissent voir au bal. Mais quitter toute sa robe et toute sa chemise, ah ! monsieur, quelle horreur ! Le rouge me monte au visage rien qu'à la pensée d'une extrémité aussi formidable, et je m'étonne avec colère qu'une proposition pareille ait pu être faite à une femme telle que moi !

Sous ces nobles paroles, le peintre hardi baissa la tête avec l'air du plus humble repentir. Mais, très entêté de sa nature, il était en outre fort passionnément épris de l'austère mondaine si jalouse de ses beautés se-

crètes ; il ne désespéra pas d'en venir à ses fins.

La jeune femme partie, il se mit à déshabiller à coups de pinceau le portrait inachevé encore. Pendant plusieurs jours il travailla avec acharnement. Au lieu du corsage de satin sombre, la chair blanche et rosée se bombait sur la toile ; les belles jambes fermes, sur des pieds dont le pouce s'écarte, se dégagèrent peu à peu des étoffes évanouies. Tant qu'enfin elle apparut telle qu'il la rêvait, — entière, presque vivante, toute de neige chaude avec deux œillets éclos et un lys d'or, au cœur rose, — dans la gloire de sa nudité.

— Madame, dit-il avec une émotion hypocrite le jour où elle daigna revenir dans l'atelier, vous avez pu me refuser le spectacle de votre intime splendeur, mais, hélas ! je n'ai pu, moi, m'empêcher de la deviner.

Et, d'un geste brusque, il écarta la lustrine verte qui cachait le tableau.

Elle eut un recul d'épouvante et se cacha la

tête dans ses mains. Sans doute elle allait, justement offensée, éclater en discours furieux contre l'impudent qui avait osé l'imaginer et la peindre toute nue. Mais non, entre ses doigts écarquillés, elle se voyait si belle, et si ressemblante, ma foi, qu'elle oublia de se fâcher, et qu'un sourire, où mourait le reproche, peu à peu lui entr'ouvrit les lèvres.

Lui, ne disait rien, attendant, l'homme habile. Qu'attendait-il? ce qui arriva.

Tandis qu'elle regardait la resplendissante image avec une complaisance de plus en plus visible, elle pâlit tout à coup et s'écria, un tremblement de colère dans la voix :

— Êtes-vous fou, monsieur? Que veut dire ceci? Ces deux taches couleur de lie, l'une sur la hanche gauche, l'autre sur le sein droit, par quelle extravagante fantaisie avez-vous pu croire que je les avais, moi? Ah! certes, c'est une injure, dont je me vengerai terriblement!

En même temps elle frappait du pied, toute secouée de dépit ; pour un peu elle eût déchiré des dents et des ongles l'outrageante portraiture.

— Hélas ! madame, dit l'hypocrite, je suis de ces artistes qui recherchent avant tout la vérité dans l'art ; et votre visage m'offrait des indices, — oui, ces deux petits signes exquis, l'un au bord de votre œil, l'autre au coin de votre bouche — qui n'ont pas dû me tromper, si la loi les analogies n'est pas une chimère. Il est certain...

— Que vous êtes un sot ! répondit-elle.

Et, de ses mains frémissantes, elle dégrafa, dénoua, arracha corsage, jupe, corset, pantalon et chemise, fut aussi nue en un instant que les nymphes sans pudeur qui se dressent après le bain sur l'or chauffé des sables.

Le peintre s'approcha, regarda, parut très étonné.

— J'avoue que je me suis trompé, dit-il.

Puis, le front courbé, il s'agenouilla, demandant pardon.

Et, comme l'état où elle s'était mise n'était point de ceux qui facilitent les résistances elle ne sut point l'empêcher de baiser, en signe de repentance, les blancheurs sans tache qu'il avait calomniées.

COMMENCEMENT DES CHOSES

Huit ans, les joues si roses, avec les boucles d'or d'une petite fille anglaise, Mademoiselle Lucie, qu'une domestique accompagne, revient du parc Monceau, sa poupée entre les bras.

— Bonsoir, maman !

— Bonsoir, bébé.

Quelle mère ? une fort agréable personne, maquillée comme une figure de cire, qui tient

son mobilier de M. de Marciac, sa voiture de M. de Puyroche, ses toilettes du vicomte d'Argelès, et Bébé — d'elle ne sait qui. Mais l'oubli du père n'implique pas l'indifférence pour l'enfant. On est une folle fille, on est une sage mère. Même, on rêve pour une autre soi-même, toutes les honnêtetés que l'on n'a pas. Mauvais exemple et bon conseil.

— Mon dieu, Bébé, qu'est-il arrivé à ta poupée ? Je ne lui connaissais pas cette robe de faille rose, cette toque de jais blanc, et je ne lui avais jamais vu ces diamants aux oreilles.

— Bon ! dit Mademoiselle Lucie, avec un petit haussement d'épaules, des loques, du clinquant, du strass.

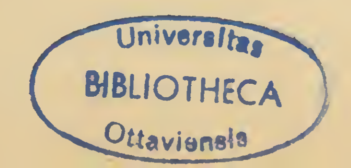
— Mais encore, qui lui a donné tout cela ?

— Eh ! maman, c'est le polichinelle de M· Paul.

La mère ouvrait de grands yeux étonnés.

— Au fait, c'est vrai, tu ne sais pas, il faut

que je t'explique. Figure-toi que, depuis bien longtemps, le polichinelle de monsieur Paul rôdait autour de Lili ; il avait des intentions, poursûr ! et ce n'était pas difficile à voir. Aux Tuileries, au parc Monceau, aux Champs-Élysées, autour de Guignol, près de la marchande de gaufres, dans la voiture des chèvres, partout, il nous guettait, nous suivait. Nous, nous avions l'air de ne pas remarquer tous ces manèges-là. C'est comme cela qu'il faut faire, n'est-ce pas, maman ? Enfin, la semaine dernière, monsieur Paul, un petit garçon très bien, s'est décidé à parler. Il m'a déclaré que son pantin était tout à fait amoureux de ma poupée et ne reculerait devant aucun sacrifice pour parvenir à lui plaire. Je le laissais dire. Il était bon de savoir ce qu'il entendait par des sacrifices. Il entra dans des détails. Il offrait un ménage, très complet, acheté passage Delorme, une voiture attelée de deux moutons, et la toilette, naturellement. En outre, une somme, le premier de



chaque mois. C'était des propositions convenables, dis, petite mère ? Et le polichinelle, très bien mis, avait l'air d'un gentleman. J'ai pensé qu'il ne fallait pas laisser échapper l'occasion, et voilà pourquoi ma poupée a quelques nippes, en attendant mieux. Pour une petite qui commence, c'est gentil d'avoir une voiture.

La mère pouffait de rire.

— Tiens, continua Bébé, on dirait que ça t'étonne, tout ça ? Tu n'as donc aucune idée de ce qui se passe ? Mais, maman, de ces arrangements-là, il s'en fait tous les jours. C'est une habitude. On ne s'en cache pas. Toutes les poupées de mes amies sont fort bien entretenues. Tiens, la poupée de Jeanne est avec le clown de monsieur Maxime, celle de Renée avec le bébé chinois de monsieur Adrien, et celle de Régine avec le général circassien de monsieur Philibert ! Elle a eu de la chance, celle-là ; il faut dire aussi qu'elle est admirablement faite, et qu'elle a un chic !

— En voilà assez ! dit la mère en essayant de reprendre son sérieux. Votre poupée me fera le plaisir, mademoiselle, de rompre toutes relations avec le polichinelle de monsieur Paul.

— C'est déjà fait, maman ! Lili lui a signifié son congé, aujourd'hui même. Elle avait, je crois, quelque amitié pour lui. Mais elle a compris qu'elle ne devait pas s'en tenir à une liaison qui ne l'aurait conduite à rien de sérieux. Il tenait ses promesses, je ne dis pas, mais si pauvrement ! Une vraie pitié ! Est-ce qu'elle pouvait supporter, — tandis que la poupée de Régine étrenne chaque dimanche une robe nouvelle, — de porter, elle, une méchante toilette de quatre sous, toujours la même ? Ah ! si elle pouvait s'arranger avec le général circassien !

ZO PRUDENTE

La discussion devenait vive, et cela n'avait rien d'étonnant, car l'objet du désaccord était de la plus haute importance : il s'agissait de savoir si la petite Zo était blonde en effet, ou si, brune de nature, elle devait aux raffinements de la chimie moderne l'or crespelé de son ardente chevelure.

— Brune ! soutenait Lo.

— Blonde ! soutenait Jo.

Et, chacune persistant dans son dire, Lo ajouta : « comme l'aile des corbeaux », tandis que Jo, de qui la littérature se hausse jusqu'à la chanson de Fortunio, — à cause de la musique, ! — s'écriait : « Comme les blés ! »

Enfin il y eut une gageure, dont les conditions jurées de part et d'autre, — oh ! les graves serments ! — furent que la perdante, pendant toute une semaine, n'essayerait pas de détourner du devoir, — non, pas même d'un regard qui rit de côté sous les cils, ni d'un petit pied qui ne sait ce qu'il fait sous la table, — aucun des amants de la gagnante. Mais comment arriver à une certitude parfaite ? Ce n'était plus le moment des demi-preuves, des vagues probabilités ; la gravité des circonstances exigeait que la vérité fût établie indiscutablement. Jo éclata de rire. « Tu as une idée ? » dit Lo. « Excellente, ma chère ! » Et, quand elles se furent parlé à voix basse, Lo convint, dans un éclat de rire

aussi, que c'était fort bien imaginé. Il est certain que l'épreuve proposée serait tout à fait convaincante et qu'après cela il n'y aurait plus rien à dire.

Le lendemain, Jo et Lo, grâce à la complicité de Rosette, se tenaient l'œil au guet derrière la porte, entrebâillée à peine, du cabinet de toilette où Zo sans défiance ne se gênait pas plus devant son miroir que si c'eût été vous ou moi. Elles entendirent le glissement de l'éponge sur les rondeurs lisses de l'épaule et du bras, virent rouler sur la gorge, comme des perles, des gouttes d'eau, et l'une, à la pointe du sein, s'arrêter et luire, rosée d'une petite rose, qui ne tombe qu'à regret. Elles ne cessaient pas de regarder ! Tant qu'enfin il leur fut donné d'admirer tout entière, — à l'instant où on laisse tomber à ses pieds avec la batiste de la chemise en rond les chers souvenirs des nuitées, — cette exquise statuette en biscuit rose et vivant qu'on appelle madame Zo.

— J'ai gagné ! dit Jo. Elle est blonde, tu vois, adorablement blonde.

Eh bien, Lo, entêtée, ne consentit pas à s'avouer vaincue.

— Je maintiens qu'elle est brune. Seulement...

— Seulement ?

— Seulement, dit Lo, elle a pensé à tout !

JULIETTE AUX ENFERS

La vision que j'ai eue, je la dirai pour donner à réfléchir aux petites amoureuses sans conviction qui s'imaginent que l'on peut faire deux choses à la fois,

Et qui, souvent, dans l'alcôve, au moment du délice suprême, étudièrent d'un œil à peine mourant hélas ! des jeux de lumière et d'ombre sur la soie des rideaux,

Ou même, — bien plus qu'aux soupirs pâmés de l'amant en extase, — furent attentives au bruit tictaquant du balancier de la pendule.

Une nuit, sur les pas du poète Catullus, — et c'était bien le guide qui convenait au Dante frivole que j'étais, — j'avais pénétré dans le cercle infernal

Où sont éternellement châtiés les hommes et les femmes coupables d'avoir transgressé les lois de l'équitable tyran Amour.

Et je vis de terribles supplices ! Et il y avait de belles flirteuses qui se tordaient sans vêtements sur d'énormes grils en forme de chaises longues,

Dont chaque barreau rouge, où grésillait la chair, était l'un des désirs qu'elles avaient allumés.

Et il y avait de criminelles maîtresses qui, pour avoir trompé une ou deux fois leurs amants avec leurs époux, étaient contraintes à faire le bonheur de ceux-ci

Jusqu'à la fin des siècles qui ne finissent pas. Et je vis aussi, toujours assoiffées, condamnées à ne manger que des apparences de fruits, à ne boire que dans des coupes vides,

Lysistrata, de Milet, qui aima d'un vain amour Rhodope aux yeux verts, de Corinthe, et Gabrielle, d'Asnières, qui dînait tous les soirs à la table d'hôte de la rue des Martyrs, avec Rosa, de Bougival.

Et, plus loin, sous des lustres de glace, d'où tombaient des flocons, les implacables mondaines qui ne connurent jamais les langueurs attendries valsaient un cotillon éternel,

Ayant aux pieds des souliers de satin blanc, qui n'étaient pas des souliers de satin blanc, mais qui étaient d'adroites chaussures faites d'une neige mille fois plus froide

Que la neige des icebergs polaires ! Plein de douleur à cause de ces horribles spectacles, j'allais dire à mon guide ; « Oh ! de grâce ! sortons de ce lieu de désolation et d'angoisse »,

Lorsque je reconnus une jeune personne, Ombre maintenant, qui avait porté sur terre le nom de Juliette et que j'avais rencontrée, un matin de juin, près de l'étang de Ville-d'Avray. Et son supplice était le plus cruel de tous les supplices.

D'abord des démons pareils à de beaux jeunes hommes la conduisaient toute nue devant une armoire à glace, et elle souriait de se voir si blanche sous l'or déroulé des cheveux,

Avec deux lueurs roses à l'orient de ses seins pareils à deux énormes perles ! Puis d'autres démons, qui avaient emprunté la figure des plus illustres couturiers et des plus fameuses modistes de Paris,

L'habillaient d'étoffes délicates, taillées selon la mode de demain, la coiffaient d'un chapeau joli et léger comme une touffe de fleurs ailées ; et Juliette, se mirant dans l'armoire à glace,

Souriait à l'image de sa toilette. Mais, alors, surgissaient de toutes parts des Harpies qui ressemblaient à des couturières de Carpentras et à des modistes de Draguignan, et ces monstres,

Arrachant, foulant aux pieds les délicates étoffes et le léger chapeau, enveloppaient Juliette, comme d'un sac, d'une robe de jaconas jaune, à fleurs,

Lui mettaient sur les épaules un cachemire de Lyon, à fond blanc, à grandes palmes, lui posaient sur les cheveux une coiffe-turban où s'érigeait une plume verte et où était adaptée une perruque grise

Qui pendait en longues anglaises. Et Juliette, forcée de se mirer dans le cruel miroir, regardait, avec des yeux agrandis par un affolement d'épouvante, cette lamentable

Provinciale, un cabas au bras, à qui elle ressemblait, hélas ! A la vue d'un tel supplice je ne pus retenir mes larmes et je m'écriai : « O Catulle, ô mon maître,

Par quel crime cette pauvre âme a-t-elle mérité un châtiment aussi barbare ? » Et mon guide : « Interroge-la, » dit-il.

Alors moi : « O pauvre âme, ta faute fut sans doute étrangement exécrable. Viens plus près, parle-moi. Celui qui t'adorait, l'as-tu trompé

Dans sa propre maison, dans le cher lit sacré par vos premiers baisers ? Peut-être tu as profité de son sommeil heureux pour lui plonger un couteau dans le cœur, ou de sa faim confiante pour

Mêler quelque drogue fatale à la sauce des écrevisses à la bordelaise? » Mais Juliette, blême d'horreur, l'œil toujours fixé sur l'image vengeresse : « Non, dit-elle,

Non, je ne l'ai pas trompé, je ne l'ai pas frappé au cœur, je n'ai pas mis d'aqua-tofana dans la sauce, et cependant je mérite mon incomparable supplice, car, un soir,

Un soir de tendresses et de délires, dans notre cher lit, sous la lueur mystérieuse de la lampe qui va s'éteindre,

Tandis que Valentin m'enlaçait éperdûment de l'ineffable caresse à qui rien ne survit, moi, je regardais frétiller et courir une petite mouche, et je l'ai attrapée, cette mouche,

D'un vif mouvement de la main, sur la dentelle de l'oreiller. »

ZO PERSPICACE

Il y a tout un jour que Zo n'a vu ni Jo ni Lo. Elle sonne à tour de bras. Elles se font quelquefois de ces petites visites, dans la matinée, amicales.

— Bonjour, Rosette. Jo est là ?

— Non, Madame est sortie.

— Déjà !

— Avant dix heures.

Zo a un petit rire. Pour que Jo, qui adore

les grasses matinées sur l'oreiller fripé où l'on cause a deux, se soit levée de si grand matin, il faut qu'elle ait eu à remplir quelque tendre devoir. Car Jo est une personne pleine de suite dans les idées, qui ne se distrait d'un amour que pour un autre amour. Mais chez qui est-elle allée ? Chez le vicomte d'Argelès, dont elle vantait, l'autre semaine, à la petite Lo, la moustache blonde qui se retrousse à peine et les yeux d'un bleu sombre ? peut-être ; ses caprices, parfois, ne durent pas moins de huit jours. Chez M. de Marciac ? ce n'est pas invraisemblable : « Tiens, lui a-t-elle dit avant-hier, où donc avez-vous mis cette jolie aigue-marine avec un Eros gravé, qui était sur la cheminée de votre fumoir ? — Sous mon oreiller, madame. — Eh ! pourquoi donc, monsieur ? — Pour que vous l'y veniez prendre ! » Il est permis de croire aussi qu'elle avait un rendez-vous — d'affaire, avant le Palais, — chez Me Les Brouzils, jeune avocat fort à la mode, qui ne plaide que les sépa-

rations, toujours contre les maris ; et rien n'empêche de supposer qu'elle a accepté de déjeuner avec M. de Puyroche qui a réuni une collection complète des eaux-fortes de Rops, tout à fait jolie à regarder au dessert.

Zo, curieuse, imagine un moyen de tirer la chose au clair. Dis-moi comment tu t'habilles, je te dirai où tu vas.

— Quelle robe avait ta maîtresse, Rosette ?

— La robe de drap gris fer.

— Avec un corsage à gilet et le petit col droit comme un collet d'uniforme ?

— Oui, madame.

— Tiens ! tiens ! Et quel chapeau ?

— La toque hongroise, un peu sur l'oreille, en feutre.

— Sans fleurs ni plumes ?

— Rien qu'une ganse noire avec une boucle d'acier.

— A merveille ! Des gants ?

— Non, pas de gants.

— Et peu de bagues ?

— Aucune.

— De mieux en mieux ! Quelles bottines ?

— En chevreau, à bout de cuir.

— Qui se lacent ?

— Non, madame, à élastiques.

— Parfait ! dit Zo avec un sourire qui devine.

Cependant les indices ne doivent pas lui paraître tout à fait suffisants, car elle interroge encore Rosette à mi-voix, presque à l'oreille.

— Beaucoup de poudre de riz sans doute ?

— Très peu et très essuyée. Seulement les yeux faits, plus qu'à l'ordinaire, ce qui donne à Madame un petit air méchant, tout drôle.

— Mais de la poudre blonde ?

— Non, madame.

— Comment ? pas même...

— Nulle part !

— Des parfums pourtant ?

— Pas de parfums du tout. L'hylang-hy-

lang, dans le flacon, n'a pas diminué d'une ligne. En revanche, Madame a mis dans ses poches, dans son corsage, où elle a pu, — je n'ai pas compris pourquoi, — tous les petits objets en cuir de Russie qui étaient dans les tiroirs.

— En cuir de Russie !

— Puis elle a traversé le salon, très vite. Mais, quoiqu'elle eût l'air pressé, elle est restée dans l'antichambre, debout, un grand quart d'heure, à fumer trois cigarettes de feresli.

— Trois cigarettes ! coup sur coup ? par grosses bouffées ?

— Oui, madame.

Alors Zo s'écrie en tapant des mains :

— Ah ! la folle ! Ce n'est pas chez M. de Puyroche qu'elle est allée, ni chez Me Les Brouzils, ni chez M. de Marciac, ni chez le vicomte d'Argelès.

— Eh ! chez qui donc, madame ?

— Cela ne te regarde pas, Rosette.

Puis, dans un fou rire, elle descend l'escalier, rapide, sautillante, avec les menues façons d'une souris qui dégringole, et monte dans son coupé en criant au cocher ; « Chez madame Lo, très vite ! »

LECTURES DU SOIR

Ils lisent au lit, se tournant le dos, le mari et la femme, lui à la clarté de la lampe sur la table de nuit, elle à la lueur des bougies roses dans le bras de cristal de Venise qui s'applique au mur capitonné. Que lit-il ? la « Revue de l'Angleterre coloniale ; » Monsieur est un homme de commerce, très sérieux. Que lit-elle ? « Pour se damner, » de Jeanne Thilda ; Madame est une mondaine,

très frivole. Ah ! l'exquis petit livre, si joli et si coupable. Tous les sourires qui trompent, avec tous les baisers qui mentent. Tous les conseils d'aimer, pas longtemps. Un livre bon à mettre parmi les bijoux, dans le coffret en bois de santal que l'on apporte à la marquise de Portalègre, ou à Lila Biscuit, comme la corbeille de noces des caprices d'un soir. Chaque historiette éveille un souvenir ou fait naître un espoir, — souvenir de baiser, espoir d'enlacement ; chaque phrase, où un peu de tendresse sincère soupire sous le caquetage parisien, est comme une rose des bois trempée dans de l'opopanax. Le moyen de ne pas perdre la tête, en lisant ces mignonnes folies ! Être l'une de celles à qui l'on parle d'amour dans cet adorable volume, quelle femme ne le rêverait ? « Ah ! monsieur, je ne veux pas, laissez-moi ! » Non, c'est l'une des pages, qui a passé les bornes, l'impertinente ! Et cependant dans le lit où le mari et la femme sont chastement couchés, celle-ci ne

s'inquiète pas du tout de Jeanne Thilda ni de son livre. Elle fait semblant de lire, n'a pas lu une ligne. Elle a vingt ans, son mari tourne le dos. Elle a, sous le drap, de petits mouvements de pied, qui se fâchent. Comme l'air, dans la chambre, est tiède, si doux ! Elle bâille un peu, en élevant un bras d'où glissent des malines, un bras qui sort d'une aile. Elle se retourne à demi, jette un regard de côté : il lit toujours ! Elle s'approche, à peine, avec des glissements de soie. Décidément, oui, il fait très chaud. Elle écarte le bord de la chemise d'où la gorge sort un peu avec un gonflement qui aspire. Elle s'approche encore. Elle fait un léger bruit, du bout de l'ongle, sur la batiste de l'oreiller. Elle avance une jambe, elle a presque peur de rencontrer une autre jambe, une peur qui voudrait bien. « Ah ! mon ami, pardon, je vous ai touché, je crois ? — Mais non, mais non. » Il se remet à lire. Elle a écarté la chemise tout à fait. « C'est donc bien inté-

ressant, cette revue? — Pas trop. — Voulez-vous que je vous prête mon livre? » Et elle lui offre le volume de Jeanne Thilda, si coupable et si joli, conseiller de caresses. « Ce serait vous priver, ma chère. » Elle est tout près, maintenant. « Oh ! moi, dit-elle, très câline, je n'en ai pas besoin ! »

LA CHARITÉ RECOMPENSÉE

Sur ce grand chemin d'Espagne, où les belles filles et les beaux garçons, bras dessus bras dessous, revenaient de la corrida, le jeune mendiant, bien drapé dans sa cape en loques, demandait l'aumône en disant qu'il n'avait pas mangé depuis deux jours ; et malgré la santé ferme de la chair de son buste, si hâlée qu'elle semblait d'or aux déchirures des haillons, on devinait qu'il ne mentait pas,

rien qu'à considérer son air lamentable et ses joues creusées par le jeûne. Cependant, les gens ne s'inquiétaient guère de lui, occupés de chansons et d'amour. Le laisserait-on mourir de faim, le beau mendiant, sur la route ?

Seules, trois filles s'arrêtèrent, vingt ans, grasses, rieuses, et le prirent en pitié.

La première lui donna un réal.

— Merci ! dit-il.

La seconde lui donna une piécette.

— Dieu vous le rende ! dit-il.

La troisième, — la plus pauvre et la plus jolie, — n'avait ni piécettes ni réaux : elle lui donna un baiser sur la bouche. L'affamé ne prononça pas une parole ; mais avisant un marchand de fleurs qui passait, il paya de tout l'argent mendié un gros bouquet de roses, et l'offrit à la jolie fille.

SOUS LA MOUSTACHE

Quatorze ans, bientôt jolie, avec sa grêle sveltesse de jeune rosier qui va se couvrir de roses, mademoiselle Hélène était déjà une petite fille passablement curieuse! Aux dernières vacances, jouant à la poupée dans le salon où son grand cousin, — dix-sept ans, tout à fait un homme, — traduisait à coups de dictionnaire les satires de Perse, elle remarqua que l'écolier ne pouvait rester une

minute sans mettre au bord de sa lèvre, sous la moustache naissante, très lentement, très doucement, la barbe de sa plume d'oie. Même, il la faisait aller et venir, ici et là, un peu plus bas, un peu plus haut, comme dans une intention de chatouillement. Quel plaisir pouvait-il prendre à cela? Pure manie sans doute de lycéen absorbé par la recherche du sens qui se dérobe. Mais mademoiselle Hélène ne l'entendait pas ainsi. A se chatouiller la lèvre avec la barbe de sa plume, le grand cousin devait trouver quelque satisfaction particulière. Elle n'hésita pas à tenter l'expérience sur elle-même. Elle vola une plume, s'enferma dans sa chambre, et, devant la glace, elle commença de promener la fine caresse glissante entre la lèvre à peine rouge et le petit nez qui se retrousse. Rien, ou presque rien. A peine un frémissement, plutôt désagréable. Elle continua, s'acharna. Toujours rien. Elle allait en conclure que le grand cousin était un imbécile, lorsqu'elle

s'avisa de penser que, si elle n'éprouvait aucun plaisir, c'était parce qu'elle n'avait pas de moustaches! Les moustaches, naissantes, devaient être indispensables à la perfection de ce jeu. Hélas, elle n'en avait pas, et, tapant du pied, avec un dépit très drôle, elle pensait qu'il lui faudrait toujours ignorer l'agrément que l'on trouve à promener la barbe d'une plume sous le rebroussement des jeunes poils follets. Elle s'assit dans un grand fauteuil, toujours colère, un peu rêveuse. A quoi donc pensait-elle, maintenant, avec un commencement de sourire, et cet air indécis qui a l'air de dire : eh ! eh ! Autour d'elle, la chambre que baignait la douceur du crépuscule, était mystérieuse et discrète. La solitude, aucun bruit, à peine un cri d'oiseau par instants à travers la mousseline des rideaux baissés. Une langueur de soir, propice aux abandons du rêve. Quand la cloche du jardin sonna l'heure du dîner, Mlle Hélène se leva très vite, courut à son miroir, se re-

garda, lissa ses cheveux embrouillés. A table, elle montra des façons étranges, qui pensent à autre chose, étonnées et ravies. Et, depuis, dans le salon où elle joue à la poupée, chaque fois que le grand cousin se passe la plume sous la moustache, la fait aller et venir, ici et là, un peu plus bas, un peu plus haut, elle a, en se détournant à demi, une vague rougeur, et, quelquefois, un petit rire, qui a l'air d'être tout à fait au courant des choses.

L'ÉPROUVETTE

— Quant à ce qui est de moi, dit Jo, il y a des jours où je suis tout à fait embarrassée, où je ne sais comment m'y prendre pour démêler mes véritables sentiments. Parmi tant d'affaires, lorsque tant de jeunes hommes nous sollicitent de n'être pas cruelles, le moyen de discerner avec certitude celui qui nous plaît en effet et pour lequel nous pouvons, sans crainte d'une désillusion immédiate, nous départir de notre réserve

habituelle? En pareil cas, l'erreur, quoique toujours réparable, a quelque chose de fâcheux. Avoir choisi Paul ou Léon, et reconnaître, la chose faite, que c'était Gaston ou Ludovic que l'on préférait, tout le monde conviendra que cela est pénible. Ah ! que de baisers perdus! On est comme un gourmand qui s'apercevrait, après dîner, qu'il a précisément mangé du plat qu'il ne saurait souffrir; tu penses s'il regretterait ses coups de dents. J'ai eu de ces mésaventures, — qui n'en a pas eu ? — et je suis devenue circonspecte. Malgré cela, il m'arrive de retomber dans mes méprises. L'autre jour encore, je me croyais certaine... Eh bien, pas le moins du monde, je m'étais trompée, du tout au tout. C'est que je suis très ingénue, au fond. Pour un petit battement de cœur, je crois à une grande passion. Un amoureux se jette à mes pieds tandis qu'un omnibus roule avec fracas dans la rue; je ne peux pas m'empêcher de tressaillir, en m'imaginant que c'est à cause de

l'amoureux ! Hélas ! non, c'est à cause de l'omnibus ; et, par malheur, quand je m'explique les choses, il y a une heure ou deux que la voiture a passé. Il est véritablement regrettable que l'on n'ait pas trouvé un moyen de se rendre compte, nettement, avant toute imprudence, des inclinations tendres que l'on croit éprouver ; cela nous épargnerait beaucoup de petits quiproquos qui ne sont pas pour plaire à des personnes vraiment soucieuses de leur dignité.

— Je pense comme toi, et j'ai trouvé le moyen.

— Tu l'as trouvé ! dit Jo.

— Je l'ai trouvé, dit Lo.

— Ah ! mignonne, indique-le-moi !

— Avec plaisir, mignonne. Chaque fois qu'il m'a semblé être vaguement troublée à la vue de quelque jeune homme, je ne manque jamais de penser à lui, très longtemps, très longtemps, le soir, avant de m'endormir. Je le vois en idée tel qu'il m'est apparu. Je m'i-

magine qu'il s'agenouille devant moi, qu'il me prend les mains, qu'il me dit, les yeux mouillés, toutes les tendres paroles. Et je laisse aller ma rêverie, encore. Je sens, sur mes lèvres, la caresse fine de sa moustache. Il était déjà si près, il se rapproche encore. Il soulève la dentelle de ma manche, son souffle rebrousse le duvet d'or de mon bras. Peu à peu, très délicatement, avec l'air de toucher un oiseau qui pourrait s'envoler, il se hasarde aux suprêmes audaces, sa bouche est presque sur ma bouche, et alors...

— Alors? dit Jo.

— Alors, dit Lo, sans me divertir de mon rêve,— ceci est un point très important! — je prends l'une de mes bagues, celle, un peu lourde, en vieil or, où s'allume un rubis, et, d'un geste léger, qui ne touche pas à la peau, je la mets, comme à un petit doigt, entre la batiste écartée, au bouton de rose-thé, dont se fleurit mon sein gauche, mon sein gauche, tu entends bien!

— J'entends, mais je ne comprends pas.

— Tu es très ingénue en effet ! De deux choses l'une arrive : la bague lourde glisse, ou bien elle reste suspendue ; si elle tombe, je ferai sagement d'éconduire le nouveau prétendant, mais, si elle ne tombe pas, c'est que je puis, sans m'exposer à de cruelles déceptions, me permettre une douce défaillance.

Jo réfléchit pendant un grand moment.

— Oui, murmura-t-elle, le moyen est joli.

Mais elle ajouta, avec un soupir :

— Seulement, il ne vaudrait rien pour moi ; car, si je rêvais comme tu l'as dit, la bague, — on se connaît, n'est-ce pas ? — la bague, même très lourde, ne tomberait jamais !

LA BONNE MALADIE

C'était donc cela, le mariage ? Après quelques mois de tendresse, l'abandon, la solitude. Toute seule au coin du feu, l'hiver, toute seule à la fenêtre, l'été, la comtesse Amédine, maintenant, attendait avec des larmes l'ingrat qui rentrait si tard, quand il rentrait ! Les plaisirs de jadis, le cercle, les boudoirs de cocottes l'avaient repris, ne le lâchaient plus. Cruel ? non, mais oublieux. Et comme elle

n'était pas de celles qui apprennent, dans les vaines joies du monde, à ne plus regretter le charme des intimités perdues, elle souffrit tant, et si longtemps, qu'elle devint malade. Malade au point qu'à cette question : « Est-ce grave, docteur ? » le médecin répondit un jour : « Si grave qu'elle en mourra. » Alors, brusquement, le comte fut tout autre. L'amour éteint se ralluma, très ardent. Plus de cercles, plus de boudoirs. Toujours au logis, toujours près d'elle, avec des agenouillements qui demandent pardon, avec des larmes qui ont peur de se laisser voir. On avait conseillé les voyages dans les pays d'azur et de soleil. Il l'emporta. Ils eurent, à Naples, sur les bords de la mer bleue et dorée, la jolie maison calme avec des fleurs et des oiseaux tout autour. Oh ! comme elle était heureuse, à présent. Comme les mélancolies du mal toujours grandissant s'évanouissaient dans l'amour reconquis ! Pourvu que son mari fût là, sans cesse, qu'importait

le reste ? Elle bénissait la souffrance qui lui valait tant de joies. « Tu m'aimes, tout est bien ! » Elle songeait, rarement, comme à un cauchemar oublié, à ses tristesses, naguère, quand elle était bien portante. Lui, cependant, s'inquiétait affreusement. Pour prolonger cette vie qui lui était plus précieuse que sa vie, que n'eût-il pas tenté ? Il pensait à d'autres voyages, faisait venir au chevet de la comtesse les praticiens les plus illustres. Un jour, enfin, il eut une grande joie. « Amédine, dit-il, tu es sauvée ! — Moi ! dit-elle en pâlissant. — Sauvée ! la semaine prochaine, nous recevrons la visite d'un médecin de Londres qui guérit en peu de temps, tout le monde le proclame, la maladie précisément dont tu es atteinte, cher ange ! » Elle ne répondit pas. Mais elle fut triste pendant sept jours, bien triste. Et elle ne retrouva son pâle sourire de moribonde heureuse qu'à la fin de la semaine, quand elle fut bien sûre

que le médecin de Londres, — à qui elle avait écrit en secret, — ne viendrait pas la guérir de sa délicieuse agonie.

FIDÉLITÉ AU SERMENT

— Je veux un serment ! dit l'amoureux.

— Qu'à cela ne tienne ! dit l'amoureuse, et le serment sera tel qu'aucune femme au monde n'oserait y manquer. Car je ne jure point sur des têtes chères ni sur les cendres vénérables des ancêtres, mais je jure par l'azur ensoleillé de mes yeux, par la neige rose de mon visage, par la sanglante fleur de mes lèvres ; et puissé-je, dans le miroir

vengeur, voir mes regards éteints, et livide ma joue, et ma bouche fanée, si je ne tiens pas l'engagement solennel que je prends cette nuit, la tête sur ta poitrine, en parlant sous tes baisers !

A la place de l'amoureux, qui n'eût été tranquille? il le fut, et fut charmé aussi; peu longtemps, à la vérité ; dès le lendemain, elle le trompait effrontément pour le baryton d'un théâtre d'opérette.

— Ah ! parjure ! parjure ! dit-il avec des larmes.

— Mais pas le moins du monde ! En exigeant une promesse sacrée, il ne fallait pas négliger d'en préciser l'objet, et ce que je jurais, hier, la tête sur votre poitrine, en parlant sous votre baiser...

— C'était ? demanda-t-il.

— Eh ! monsieur, dit-elle, c'était d'en aimer un autre.

LA CARTE DE VISITE

La petite madame de Courtisols, — vous savez ses jolis airs d'innocence obstinée, et sa façon de s'écrier : « Mais, monsieur, que voulez-vous, enfin ? » quand on n'a plus rien à lui demander ! — la petite Hélène de Courtisols est allée à la foire de Saint-Cloud avec la comtesse de Ruremonde. Elles, ces deux mondaines, dans cette foule qui coudoie et qui braille ? oui, toutes seules, en water-

proof, des chapeaux de cinquante francs, l'air de demoiselles de magasin qui profitent du dimanche. Une escapade, une folie. Et comme elles se sont amusées ! Le lendemain, en déjeunant dans la salle à manger où deux valets de chambre offrent le chaufroix d'oiseaux de Corse dans de l'argent blasonné et versent un doigt de Château-Yquem dans les verres laiteux où le jour s'opalise, elles se souviennent en pouffant de rire des grésillements de fritures sous la tente, des cuisines et de l'attablement dans les cabarets de planches.

— C'est égal, ma petite belle, dit la comtesse de Ruremonde, vous avez poussé les choses un peu loin, et vous avez été trop miséricordieuse pour ce jeune homme inconnu assez bien fait de sa personne, j'en conviens...

— Quel jeune homme, ma chère ?

— Eh ! vous le savez bien.

— Mais non, pas du tout, je vous jure. Ah ! pourtant, oui, attendez, il me semble que je me rappelle à présent. Vingt-cinq ans

environ, n'est-ce pas ? blond, l'air pas commun ? Oui, oui, je me souviens. Il s'est approché de nous, dans la foule, au moment où nous venions de grimper sur un banc pour mieux voir la parade des lutteurs.

— Approché je le crois bien ! Il était derrière nous, et si près, pas de moi, que l'on eût dit en vérité qu'il vous tenait par la taille et qu'il vous parlait à l'oreille.

— Ah ! comtesse, pour l'amour du ciel, quelle pensée avez-vous là ? Peut-on imaginer des énormités semblables ! A l'oreille ! un inconnu ! Pas le moins du monde. Il ne m'a pas dit une seule parole. Vous pensez bien que je n'aurais pas souffert qu'il me parlât ! Pour ce qui est de m'avoir pris la taille, c'est la plus insigne fausseté. Eh ! comment l'eût-il fait, à moins d'être un géant, puisque j'étais debout sur le banc de pierre ?

— Oh ! vous savez, je n'insiste pas en ce qui concerne la taille, précisément. Je reconnais

qu'il était assez mal placé pour atteindre si haut. Mais il m'avait bien semblé que ses mains...

— Fi ! comtesse ! Un instant, je crois qu'il m'a touchée en effet, à peine ; mais c'était dans d'excellentes intentions. Comme il y avait tant de monde, il craignait sans doute que ma jupe ne fût froissée ; il a étendu les bras pour la garantir, — mais respectueusement, oh ! très respectueusement.

— Il a poussé le respect aussi loin que cela ?

— Aussi loin que possible ! Je crois même que j'ai remercié M. Gaston Rivelin.

— Comment ! dit Mme de Ruremonde, stupéfaite, vous avez appris son nom ?

Mais la petite Hélène de Courtisols ne montra pas le moindre trouble !

— Mon Dieu, oui, et de la façon la plus extraordinaire du monde. Je ne m'explique pas du tout ce qui a dû arriver. Figurez-vous qu'hier soir, en me déshabillant, j'ai trouvé la carte de visite de M. Rivelin...

— Dans votre poche ?

— Non, dit avec un sourire de petite fille l'imperturbable innocente, dans mon bas de soie noire, au-dessus de la jarretière !

PRÉLUDES EN MINEUR

Ce jeune homme de province eût été le plus ingrat des amants heureux s'il n'eût reconnu qu'il recevait chaque jour un accueil fort convenable, — chaque jour, à la même heure, depuis deux semaines, — dans le boudoir rose et mauve de la petite Zo. Ah! la jolie coupable! Toutes les complexités perverses des délires subtils, tous les emplois exquis de la double rose des lèvres, des doigts me-

nus et prompts comme des piétinements de mouche, elle les savait mieux que pas une, et surtout elle excellait dans l'art des exaspérations qui soupirent et du ralentissement suprême ! Délices données, et partagées. Car elle n'était point, dans le duel de l'amour, de ces personnes trop maîtresses d'elles-mêmes, qui, en attaquant toujours, n'oublient jamais de parer ; il lui plaisait d'être blessée. Avant même le premier baiser, elle avait déjà, tout de suite, au bord des paupières, de petites larmes douces qui étaient, dans ses yeux pâles, comme une rosée de bluets. Cependant le jeune homme de province ne montrait pas une satisfaction entière, et une fois, l'imprudent ! il s'avisa de dire : « Vous êtes, sans nul doute, la plus jolie et la plus tendre des amoureuses, mais il y une chose qui me choque et dont je suis chagrin. C'est? dit Zo. — C'est, dit--il, que je n'entre jamais dans votre boudoir, tous les jours, à la même heure, sans y trouver, assise trop près de votre chaise

longue, ou s'échappant dès que j'arrive, la petite Jo ou la petite Lo. Ces visites, avant la mienne, ne sont pas pour m'être agréables, et vous ferez bien, je pense, de ne plus les permettre. — Bon, pourquoi ? demanda Zo avec une moue où riait un peu de malice. Au surplus, puisque je n'ai d'autre souci que de vous complaire, je ne manquerai pas de dire à Lo : « Va-t'en, » et à Jo : « Ne reviens plus. » Elle tint parole. Désormais, en pénétrant dans le boudoir rose et mauve, le jeune homme de province ne vit plus la toque de Jo, tombée sur le tapis, ni la traîne de Lo s'enfuir entre les deux battants d'une porte vite refermée. Mais qu'est-ce donc qui était arrivé, et quel changement, hélas ! Tout ce qu'elle savait, Zo l'avait oublié, et ne montrait que rarement le désir de s'en souvenir. Ah ! l'honnête petite prude, à présent, avec des complaisances d'épouse résignée. Elle, prude, la petite Zo ! Elle consentait, puisqu'il fallait consentir, s'étonnait que l'on demandât, en

bâillant; la double églantine de ses lèvres ne savait plus de quoi il s'agit ! et, même après tous les baisers, jamais une rosée de petites larmes ne mouillait les bleuets de ses yeux. Par instants, avec une soudaineté de parti pris, elle essayait de rénover les délices de naguère : inutile tentative ! son effort languissait vite dans une nonchalance qui s'ennuie ; et l'amant éprouvait cette colère penaude qu'un oiseau des tropiques, accoutumé à se bercer dans de brûlants calices, éprouverait à se poser sur une fleur de neige. Ah ! tout à fait penaud, le jeune homme de province ! Si bien qu'un jour, en se grattant l'oreille, il dit à la petite Zo : « Tu sais, petite Zo, j'ai réfléchi, et, en somme, il n'y aurait pas grand mal si ton amie Jo et ton amie Lo venaient te voir quelquefois, avant ma visite, quelquefois, ou même tous les jours ! ».

IDYLLE

Ce fut votre faute, roses de la venelle, qui faites songer aux jeunes bouches écloses, mousses des bois qui donnez la pensée du sommeil à deux, sous la fraîcheur des branches, après les douces fatigues ; ce fut ta faute, printemps ! Avec l'irrésistible fureur d'un faune qui emporte une dryade, le beau gars, vingt ans, buste d'Hercule adolescent, et les muscles qui saillent, entraîna la pauvre

petite qui criait à peine, et ne résistait guère, ne savait ce qu'il voulait, simplette. Le pis c'est que l'aventure ne demeura pas ignorée. Il s'en vanta, le dimanche, après boire, avec les camarades, accoudé entre les brocs de vin. Oh! comme on la plaignit, tout le monde, dans le village, les femmes surtout, les vieilles en hochant la tête d'un air attendri, les jeunes avec des gestes d'effroi, et des rougeurs aussi : vous eussiez cru que la chose leur était arrivée à elles-mêmes ! Ce n'était pas seulement à cause de l'honneur perdu qu'on se sentait plein de pitié. On songeait à la peur qu'elle avait dû avoir, au mal qu'on lui avait fait. Oh ! quel monstre, ce beau garçon ! Elle était si frêle, si mignonne, pas plus de quinze ans, en vérité. Quand on racontait l'histoire, les filles les plus aguerries avaient un frisson dans le dos. C'était comme si un ogre avait dévoré le petit Poucet, comme si le loup avait mangé le petit Chaperon-Rouge. La chose fit tant de bruit qu'enfin elle arriva

aux oreilles de M. le curé ; et, plein de colère contre le malfaiteur, il voulut consoler l'ingénue victime. Il la fit venir. Elle entra. Elle était rouge de honte, pleurait un peu, s'essuyait les yeux, en détournant la tête, avec le coin de son tablier. « Approchez, mon enfant ; voyons, n'ayez pas de crainte, vous n'êtes pas coupable. C'est donc vrai que ce rustre vous a maltraitée? » Elle se taisait, comme ne comprenant pas, et poussait de grands soupirs. Le curé reprit : « Je vous demande, mon enfant, s'il est vrai que ce méchant homme vous ait fait subir les derniers outrages ? — Les derniers? oh ! monsieur le curé, j'espère bien que non, » dit-elle en baissant ses longs cils où une petite larme avait l'air de sourire

---

LE MARCHAND DE BONHEUR

« Voilà l'bonheur, messieurs ! voilà l'bonheur ! » C'est le dieu Amour qui passe dans la rue en criant sa marchandise. Mais les passants ne s'arrêtent pas, et les fenêtres restent closes. « Voilà l'bonheur, messieurs ! voilà l'bonheur ! Je sais, dans un atelier de modistes, une belle fille blonde, qui a le cœur sur les lèvres, et veut bien qu'on le baise. Elle est la jeunesse et le rire. Elle sera la

maîtresse folle qui met dans toute la chambre et dans toute la pensée une gaieté de baisers et de chansons. Mais, pour qu'elle aime, il faut qu'on l'aime. Allons, qui veut de ma belle fille blonde? » Un bourgeois, troublé dans la lecture de son journal, dit à sa femme qui époussette, en camisole, les meubles du salon : « Ces cris sont inconvenants, et la police devrait les interdire. » Le dieu Amour, dans la rue, continue à offrir sa marchandise. « Voilà l'bonheur, messieurs! voilà l'bonheur! Je sais, dans une petite ville de province une jeune personne en bandeaux plats qui rêve d'un fiancé, toute la nuit, et l'attend tout le jour, à la fenêtre. Elle est douce et pieuse, elle aime les fleurs et les oiseaux. Comme elle est la fille d'un capitaine en retraite, elle n'a jamais porté que des robes d'orléans noir, mais ses yeux sont purs comme de petites étoiles qui s'ouvrent à peine, très loin, et son visage est blanc comme si elle avait son âme sur la joue.

Bonne ménagère, avec cela, et faisant très bien les confitures. Prête à toutes les sublimes tendresses, et à tous les menus soins. Allant au marché en revenant du ciel. L'homme au cœur pur qui l'épousera prendra le thé, le soir, au coin du feu, avec son idéal. Allons, qui veut de ma jeune personne en bandeaux plats ? » Un sportman, qui achève de déjeuner dans le boudoir de la vieille Dora Merle, dit, en tâtant son estomac où grognonne la gastrite : « Ah ! bien, oui, s'enterrer en province ! » Et il baise des odeurs de musc et de féresli sur les lèvres maquillées de l'antique cocotte, tandis que le marchand Amour, à qui personne n'achète, continue à crier en vain par les rues : « Voilà l'bonheur, messieurs, voilà l'bonheur ! »

LES DEUX BOUQUETS

C'est aux derniers jours des villégiatures d'automne. M. de Roseboise, qui a quitté le château dès l'aube pour s'en aller en chasse, a laissé s'envoler sans leur tirer un coup de fusil toutes les compagnies de perdreaux ; il se promène d'un air inquiet sur le bord du petit étang. Des mousselines de brume, en écharpes qui ouvrent l'aile, traînent sur le silence glacé de l'eau où s'épanouissent entre

des palmes vertes de pâles nymphéas ; une libellule, çà et là, frémit. Mais M. de Roseboise, mari plein d'inquiétude, ne regarde ni l'étang fleuri, ni les vapeurs, ni les demoiselles qui tremblent. Il ne saurait se dissimuler que, depuis un temps, sa femme montre une humeur passablement acariâtre ; tenant à peine en place, querellant à tout propos, brisant volontiers, sans motif, les petites bergères de Saxe ou les bonbonniers des étagères, avec des yeux qui pétillent de dépit ou brusquement s'éteignent de larmes. Elle, hargneuse et toujours agacée comme une vieille fille, avec ses vingt-trois ans de blonde un peu grasse et sa santé rose et blanche ! Le pis est que M. de Roseboise — homme équitable, — ne se juge pas tout à fait innocent de la méchante humeur de sa femme ; il n'ignore point pour quelle raison, le matin, à déjeuner, dans son peignoir à peine croisé, — chemise de dentelles sur la chemise de batiste, — elle a, en le regardant, un petit retroussis de narines

tout à fait méprisant et qui a l'air de le prendre en pitié. Résultat fâcheux d'un long abus, en cabinet particulier, du homard à l'américaine, et des lèvres aussi rouges, plus pimentées encore ! En songeant à ces choses, au bord de l'étang, M. de Roseboise a la mine fort penaude. Il s'avoue à lui-même que si, tel qu'il est à présent, il se fût promené, en l'an 61 de notre ère, dans une rue de Pompéï, il n'eût pas obéi le moins du monde au signe d'entrer que faisait, au-dessus de la porte, le Cupidon libertin des petites mosaïques. Quel parti prendre? Pour qu'on lui pardonnât les veuvages du lit qui s'étonne et qui s'impatiente, il n'a négligé aucune excuse ; afin d'expliquer sa fidélité à fêter tous les saints du calendrier des vieillards, il est allé jusqu'à se faire recevoir d'un cercle catholique. Le devoir religieux prime le devoir marital ; il espérait que le jeûne de la journée autoriserait le jeûne de la nuit. Mais madame de Roseboise n'est pas une personne que l'on

peut abuser par de médiocres supercheries ; elle prétend que l'on pratique, de tout autre façon ; et, de jour en jour, le petit retroussis de narines s'est fait plus moqueur et plus impertinent. Pendant qu'il songe, avec amertume, aux suites possibles de ce dédain, M. de Roseboise remarque enfin les nymphéas qui s'épanouissent, entre les palmes vertes, sur le silence glacé de l'eau. Une lueur lui traverse l'esprit. O froide fleur languissante, ennemie des étreintes, endormeuse des baisers, toi que redoutent, à l'égal de la mort, les chaudes nymphes des bois qui se réjouissent dans les bras des Faunes, et que déchire avec fureur la danse nue des Ménades nocturnes, c'est toi qui le tireras d'affaire ! Il n'a pas l'espoir que madame de Roseboise consente à boire, en insipide tisane, l'ensommeillement que tu recèles, mais tes seuls arômes, longtemps évaporés dans la chambre bien close, suffiront à calmer les dangereux désirs. Au risque de se noyer, il entre dans l'étang, arrache

les tiges à pleines mains, revient en courant vers le château, offre triomphalement à sa femme le pâle bouquet tout humide où frissonne encore l'aile d'une libellule ! Et, depuis ce jour, il ne manque pas d'apporter tous les matins une touffe de nymphéas qu'il place lui-même, dans un vase du Japon, aussi près que possible de l'inquiétante alcôve. Résultats admirables. Une semaine s'écoule sans que madame de Roseboise ait cassé une seule bergère de Saxe, ni un seul bonbonnier ; elle ne querelle guère, il lui arrive de rester, toute une heure, étendue sur la même chaise longue ; plus de dépit dans ses yeux, ni de larmes ; et même sa jolie narine rose ignore maintenant le retroussis qui méprise et se moque. O nymphéas de l'eau glacée, exhalaisons apaisantes des belles fleurs de neige ! Il se réjouit, maintenant, le mari naguère inquiet ; c'est avec une reconnaissance attendrie qu'il va se promener au bord de l'étang ; ignorant que, chaque soir, depuis une

semaine, un voisin de campagne s'introduit dans la chambre en vain conjugale, et que la touffe de nymphéas, outrageusement jetée par la fenêtre, fait place dans le vase du Japon à un ardent bouquet de roses rouges, qui, toute la nuit, mêlent leurs chaudes odeurs, conseillères de délices, aux parfums des haleines mêlées.

LA CIGARETTE ROSE

— Apprenez, monsieur, dit la jeune femme en allumant une cigarette rose, que je ne suis point de ces personnes qui se rendent aisément, dans une folie de caprice ; il est indispensable de faire le siège de ma vertu selon toutes les règles de la stratégie amoureuse. Je ne tombe jamais ! je glisse. Au reste, je suis portée à admettre que le temps ne fait rien à l'affaire : un amant qui a quelque

promptitude dans le désir et dans l'exécution, — il y a de grands artistes qui sont des improvisateurs ! — peut faire tenir beaucoup de choses en peu d'instants ; les madrigaux, les premiers aveux, les agenouillements, les timides audaces, les désespoirs, les témérités suprêmes n'ont pas besoin d'être démesurément espacés ; pour ma part, il ne me serait pas impossible de me résigner en votre faveur aux dernières bontés, si, tenez, pendant que je fume cette cigarette et avant qu'elle soit éteinte, vous me faisiez, du commencement à la fin, en ayant soin de n'omettre aucun détail, la cour minutieuse et assidue sans laquelle une femme qui a souci de son honneur ne saurait se départir de sa réserve.

A peine avait-elle achevé, qu'il était déjà hors du boudoir ! Il reparut à l'instant, vêtu d'un habit de livrée emprunté au valet de l'antichambre, et une lettre à sa main. Elle refusa de recevoir la lettre. Il s'éloigna, re-

vint, porteur d'un autre billet. Cette fois, elle consentit à recevoir le papier. Il se retira très vite, se montra de nouveau, ayant repris ses vêtements, et tomba à genoux, avec des paroles de reconnaissance passionnée. Ainsi c'était vrai ! elle daignait avoir quelque pitié pour lui ? elle avait consenti à lire l'aveu d'un amour profond et éternel? Mais elle, avec une dignité froide, lui enjoignit de se relever et d'abréger sa visite. Il ne se le fit pas dire deux fois, et rentra, trois secondes après, les yeux tout rougis de larmes. C'était en vain que, pendant cinq longues semaines, il avait voulu oublier celle qui lui était plus précieuse que la vie. Vains efforts! Le jour, la nuit, partout, il était poursuivi par une inoubliable image. A ces paroles, elle parut s'attendrir. Sans doute elle était touchée de ce persévérant amour. Mais elle connaissait ses devoirs et n'y manquerait jamais. Elle le conjura de partir, de voyager, longtemps ; au loin, il oublierait. « Soit ! je

partirai ! » cria-t-il dans un sanglot. Une minute plus tard, — fatigué des longues routes, pâli par les souffrances, — il avait parcouru l'Espagne, l'Italie, la Sicile, il était même allé jusqu'en Asie-Mineure, sans pouvoir trouver l'oubli. Allait-elle le repousser encore, après une si longue et si douloureuse épreuve ? Oui, elle le repoussa. Fou de désespoir, il ouvrit la fenêtre, et, dès qu'il eut mis le pied sur le balcon, on entendit le cri terrible d'un homme qui se brise le crâne sur le pavé de la rue. Elle tressaillit à cet affreux gémissement ! C'en était fait de lui. Il mourait pour elle, à cause d'elle. Elle allait s'évanouir, lorsque — rentré dans l'appartement par une autre fenêtre — il reparut dans le boudoir ; deux domestiques le soutenaient ; sous le bandeau qui lui serrait la tête il devait avoir une blessure effrayante. A cette vue, elle n'essaya plus de maîtriser sa passion ! Elle le prit dans ses bras, congédia les valets, et désespérée de le voir blessé,

ravie de le voir vivant, elle le fit se coucher sur la chaise longue où il lui fut d'autant plus difficile d'opposer une résistance sérieuse aux entreprises de ce parfait amant, qu'elle avait l'une de ses mains occupée à tenir la fine enveloppe de papier rose où le féresli brûlait encore.

— Voilà qui est fort bien! dit-elle, après un silence; et vous avez fait les choses avec une hâte si admirable, que ma cigarette n'est qu'aux trois quarts fumée.

— Aussi, répondit-il, le jeu n'est-il pas fini.

Il gagna la porte, puis, dans un grand salut:

— Ne me reste-t-il pas, madame, à vous rendre grâce de mon bonheur, et à l'oublier?

LA BONNE NOTE

Zo se montre tout à fait sérieuse quand elle est chez sa tante de Fontenay-aux-Roses. L'air d'une petite bourgeoise, en vérité. Allant à la messe, les yeux baissés, et jouant au whist, le soir, sous l'abat-jour de la lampe. Même elle est sincère dans sa gravité digne. Elle ne songe pas du tout, la nuit, dans le lit solitaire, aux jolies folies des baisers et des rires ; et si vous lui parliez de la petite

Jo ou de la petite Lo, elle vous demanderait : « Quelle est cette personne ? » Zo se dit, avec conviction : « J'étais née pour la vie de famille. »

Un matin qu'elle dormait encore au second étage de la maison de sa tante, quelqu'un frappa à la porte, deux fois, légèrement.

— Qui est là ? dit-elle en élevant ses bras dans un lent bâillement qui regrette le sommeil.

C'était Évariste, le petit cousin, seize ans bientôt. Il entra, marchant sur la pointe des pieds, tout rouge de la voir au lit.

— Ma cousine, puisque maman est sortie, voulez-vous me faire réciter mes leçons et mettre des notes sur mon cahier du lycée ?

Elle consentit avec gravité. Elle se sentait digne de remplir ce devoir austère. Elle prit le livre et se disposa à écouter, le plus sérieusement du monde.

— Allons, dit-elle, le front vers la page

distinguant mal les lettres à cause de la pénombre de la chambre où les rideaux étaient encore fermés.

Mais Évariste ne songeait plus du tout à réciter ses leçons. Les yeux écarquillés, il dévorait du regard les jolis bras de sa cousine, les cheveux qui caressaient l'épaule, les gonflements troublants des draps ; et la tête lui tournait, dans la tiédeur molle de l'air, à cause de l'odeur jamais respirée qui montait de la chevelure, de la douce peau blanche, des étoffes glissées, de tout le lit, comme d'une corbeille de fleurs inconnues et délicieusement parfumées.

Zo leva la tête pour dire : « Eh bien, voyons, j'attends ! » Elle ne souffla mot. Elle regardait le petit homme, tout près d'elle. Oui, vraiment, un homme, et si joli, avec ses fraîches lèvres et ses yeux très doux, mais très allumés ! plus joli, à cause de son trouble et de son effarement heureux. Ah ! si elle n'avait pas été une aussi vertueuse personne !

A vrai dire, elle eût sagement fait de fourrer ses bras dans le lit et de ramener les draps jusqu'à son nez. Elle ne s'avisa point de cela, n'ayant pas l'habitude. Autour d'eux la chambre était mystérieuse et tendre. Il y avait des câlineries dans le silence, dans le désordre des couvertures pendantes, dans le çà et là des jupes, du corset, des bas tombés sur le tapis, où le livre tomba aussi, sans que Zo eût fait exprès de le laisser choir; et elle ne songeait pas du tout à le ramasser lorsque la pendule, — comme le temps passe vite! — sonna brutalement.

— Ah! mon Dieu, cousine! Neuf heures! Il faut que je me dépêche. Et vous n'avez pas encore mis les notes sur le cahier du lycée!

Elle prit la plume qu'il lui tendait, et, avec un joli rire dans tous ses cheveux défaits, elle écrivit, non sans raison: « Très bien. »

LA REINE CŒLIA

Cœlia est la reine d'un royaume chimérique, peut-être sur la lisière de la Forêt des Ardennes, peut-être sur la rive de l'île d'Avalon. Dans l'un des cent boudoirs de son palais, où des roses grimpantes fleurissent la soie des tentures, — pendant que les oiseaux du jardin viennent, par les fenêtres ouvertes, se quereller avec les oiseaux captifs derrière le treillis des cages d'or léger, —

elle parle à ses demoiselles d'honneur qui jouent aux tables ou font ruisseler des colliers de perles et de béryls dans les coffrets ouverts. « Il est vrai, dit la reine Cœlia, que ce jeune étudiant s'est laissé mourir de faim, l'an dernier, dans la capitale de mon royaume, mais l'on ne vous a pas raconté toute son histoire. Depuis longtemps il était triste, à cause d'un rêve qu'il avait, et souvent on le rencontrait, mélancolique, sous la fenêtre de l'oratoire où je joue du clavecin, le soir. Puis ses compagnons d'étude ne le virent plus. Personne ne savait dans quelle solitude, dans quel silence il cachait ses langueurs. Une fois, des gens qui entrèrent dans son logis le trouvèrent étendu, très pâle, un sourire aux lèvres pourtant, sur son lit en désordre. Il était mort, il n'était pas moins beau. Un médecin appelé reconnut que le pauvre enfant avait trépassé faute de nourriture. — Cela est d'autant plus étrange, dit l'une des demoiselles d'honneur, qu'il y avait sur le lit, sur la ta-

ble, sur le tapis, beaucoup de pièces d'or, à l'effigie de Sa Majesté, et dont une seule eût suffi à payer le plus riche festin. — En effet, dit Cœlia. Mais, ajouta-t-elle, tandis qu'une larme lui glissait de la paupière et lui descendait le long de la joue jusqu'à mouiller le sourire, le pauvre étudiant avait mieux aimé mourir que de se séparer d'aucune des belles pièces d'or... »

PUDEUR

Pendant que Valentin sommeille à demi, délicieusement las, le front dans l'oreiller de dentelles tout parfumé des baisers récents, la porte du cabinet de toilette, à peine refermée, s'entre-bâille un peu, si peu, et le plus joli des bras, nu, avec un duvet d'or et des fossettes au coude, s'allonge dans la chambre, et remue, inquiet.

— Valentin! Valentin! c'est une chose ter-

rible. J'ai oublié sur le fauteuil ma chemise de malines, et, en vérité, je me sens rose des pieds à la tête, rien qu'en songeant qu'il me faudrait traverser toute cette lumière, sans la défense de quelque voile. Vous n'ignorez pas que je suis, malgré les abandons dont votre amour m'a fait une loi cruelle, la personne la plus décente du monde, et que je rougis pour les moindres choses.

Mais Valentin, dans des intentions certainement répréhensibles, feint de ne pas entendre cette plainte touchante et de ne point voir l'inquiétude du bras nu.

— Valentin ! dormez-vous ? ou si c'est que vous ne savez pas où j'ai laissé la chemise de malines ? Elle est sur le fauteuil, vous dis-je. Donnez-la-moi bien vite. Car, enfin, vous ne sauriez exiger que je me montre dans un état peu convenable pour une femme qui a quelque sentiment des convenances.

Mais Valentin, qui fait le sourd, se borne à rire un peu dans les dentelles de l'oreiller.

— Oh ! Valentin ! vous êtes un homme absolument dénué de pudeur, et je ne vous pardonnerai jamais une telle vilenie. Je devine parfaitement votre pensée, monsieur ! Vous aimeriez à jouir de ma confusion. Il vous plairait, — fi ! monsieur, fi ! — de me voir mourir de honte, et, peut-être, vous avez formé le plan tout à fait machiavélique de me regarder dans la glace, avec l'air de dormir, tandis que, pleine d'épouvante, osant à peine poser les pieds sur le tapis, je m'avancerais pareille à une baigneuse dont on a volé les habits.

Tout porte à croire que tel était en effet le plan de Valentin, car il ne cessait pas de rire, et le lit, dans les secousses de cette gaieté coupable, avait l'air de rire avec lui.

— Mais je déjouerai vos desseins, monsieur ! Je ne vous donnerai point la satisfaction que vous espérez. C'est en vain que vous me refusez le voile que j'implorais, que je n'implore plus ! Je saurai, même sans che-

mise, rentrer dans la chambre avec convenance, et vous dérober le spectacle de mon embarras. Une femme comme moi trouve toujours quelque ressource dans le sentiment de ses devoirs.

Valentin ne riait plus, redoutant quelque adroite supercherie. Peut-être, en entrant, soufflerait-elle les bougies, très vite ? ou bien elle avait eu l'idée de se faire un pagne avec quelque lambeau d'étoffe ? Il est certain qu'elle avait imaginé un moyen remarquable de sauvegarder sa délicate pudeur : elle poussa vivement la porte, et apparut aussi nue que le marbre des statues ou la neige vivante des nymphes ! Mais une grosse houppe à poudre de riz, qu'elle tenait entre ses dents, lui cachait tout le visage, du menton rose aux petits frisons recroquevillés des cheveux.

———

L'EXPRESS

Où diable peut aller Zo, tous les soirs, toute seule, un peu après neuf heures? Quoi qu'elle fasse, elle s'interrompt, dès que neuf heures ont sonné, et s'échappe sans dire une parole. Jo et Lo sont singulièrement intriguées par cette disparition quotidienne, et, toutes chatouillées de curiosité, elles ont résolu d'interroger leur amie.

— Voyons, dis, petite Zo, nous ne te ca-

chons rien, nous, où vas-tu, tous les soirs ? As-tu quelque amourette inconnue, quelque bonheur secret qui n'est possible, ou qui n'est doux qu'à un moment précis ? Apprends-nous cela, chérie, et sois assurée que nous ne révélerons à personne le mystère de ton escapade.

— Où je vais, à neuf heures ? dit Zo toute pensive.

Puis elle ajouta :

— Je vais manquer le train.

— Hein ? dit Jo.

— Hein ? dit Lo.

— Je vais manquer le train, mignonnes ! Mais vous ne sauriez rien comprendre à cela, si je ne vous contais une histoire. Vous savez que je suis mariée ? Mon mari habite Rouen, et ce n'est point un méchant homme, bien qu'il s'avise quelquefois de m'écrire des lettres où il semble avoir des doutes sur ma fidélité. Eh bien, il y a six mois, je pris une résolution héroïque. Je quitterais Paris, je

rejoindrais mon mari, et je vivrais paisiblement, en province, comme une honnête bourgeoise ! Remarquez bien que ce n'était point là une résolution frivole. J'étais absolument décidée à la vie de famille, pour laquelle j'ai toujours eu une vocation marquée. Je fis mes malles, je montai en fiacre et j'arrivai à la gare à huit heures quarante, dix minutes avant le départ du train express. J'étais vraiment contente de moi. Mais, hélas ! il est bien difficile d'être une personne vertueuse !

— Je le crois bien ! s'écria Jo.

— A qui le dis-tu ? soupira Lo.

— Comme je tendais la main vers le guichet pour prendre mon billet, je commis l'imprudence de tourner la tête, et je vis, tout près de moi, un jeune homme, un très jeune homme...

— Aïe ! dit Jo.

— Pas de chance ! dit Lo.

— Un très jeune homme qui ressemblait, à s'y méprendre, à Ludovic. Vous savez, Lu-

dovic, qui avait de si jolies moustaches? C'est une chose extraordinaire, — mais c'est plus fort que moi, — je ne puis voir des moustaches un peu pareilles à celles de Ludovic, — et il y en a beaucoup! — sans éprouver, comment dirais-je, un je ne sais quoi qui me trouble, m'allanguit, me rend capable de soudaines imprudences. Ce que c'est que de nous, mes petites, et comme les plus solides vertus sont fragiles en effet! Le jeune homme, qui s'était sans doute aperçu de mon émotion, ne me quittait pas des yeux. Il s'approcha, d'un air tout à fait bien, et me parla, — la voix de Ludovic, aussi! Enfin, je ne sais comment cela se fit: il est certain que, ce jour-là, je manquai l'express de Rouen.

— Mais le lendemain?

— Le lendemain, je le manquai aussi! Et, le surlendemain, je ne partis pas davantage.

— Pour les mêmes raisons?

— Hélas! pour des raisons analogues. Que

voulez-vous ! Des moustaches comme en avait Ludovic ne sont pas les seules qui ont de quoi me troubler, et lorsque j'en vois qui ressemblent à celles de Gontran ou de Gaston...

— Rien de plus dangereux que les souvenirs !

— Après la troisième tentative de départ, je reconnus que le guignon s'en mêlait et qu'il serait toujours plus fort que moi. L'heure n'était pas encore venue, évidemment, où je devais connaître les douces joies du foyer ! Il fallait me résigner à rester une petite Parisienne frivole. Je me soumis, — avec douleur. Vous reconnaîtrez, je pense, que j'ai toujours parfaitement réussi à dérober ma tristesse ; et personne, à me voir sourire et faire quelques folies, — bien à contre-cœur, — n'a pu deviner que j'avais en moi la nostalgie de la province et de la vie régulière.

— Personne, en effet, dit Jo.

— Oh ! non, personne ! dit Lo.

— Cependant, puisque j'avais formé la résolution de partir, puisque je m'étais juré à moi-même de prendre l'express de Rouen, je ne pouvais pas me soustraire tout à fait à cette obligation ; et je fais mon devoir avec régularité, sans défaillance. Seulement, — puisqu'il serait tout à fait vain de lutter contre le sort, — je m'arrange de façon à n'arriver à la gare qu'un peu après le départ du train : il y a six mois que je vais manquer le train tous les soirs ! De cette façon, tout en cédant à la destinée, je me sens la conscience tranquille, ce qui est une bien grande consolation.

DANS LES CENDRES

L'autre jour, en regardant s'allumer le premier feu d'automne, Valentin a vu le bout d'un papier rose entre les cendres de l'hiver dernier. Quelque lettre à demi déchirée, jetée dans un mouvement de dédain ou de colère, oubliée. Un papier rose, — une lettre de femme, assurément. La feuille prend la couleur des doigts. De qui donc cette lettre? Il

chercha dans sa mémoire. Il lui sembla qu'il se souvenait. Oui, — peut-être, — non. Il se pencha pour ramasser la frêle relique. A quoi bon ? Un souvenir douteux, qui permet le rêve, est plus doux qu'un souvenir précis, avec sa désillusion sans doute. Une des bûches flamba, en avant de la feuille. Oh ! la fine et mignonne écriture. Il la distinguait, assez vaguement, à travers un peu de fumée, mais il ne pouvait pas lire les mots. Un sourire de femme, puis un autre, puis d'autres passèrent dans sa pensée. Jane? elle n'écrivait guère, ayant des défiances de son orthographe. Félicienne? pas davantage ; une personne prudente et si attentive à ne se point compromettre que, lorsqu'elle va chez ses amants, elle n'emporte jamais son mouchoir, de peur de l'oublier ; mademoiselle Pas-de-Preuve. Amédine? hélas ! non ; celle-là, précieuse et exquise, n'avait jamais rien eu à lui écrire, la cruelle qu'il avait aimée avec une si longue et si vaine ferveur ! Qui donc, alors?

La main qui avait tracé ces fines pattes de mouche devait être adorablement délicate et légère, et quelle jolie main va sans un joli visage? Il avait sans doute aimé à la folie cette femme dont il ne se rappelait plus ni les traits ni le nom. Certainement, il l'avait aimée ! Et même, à présent, il se sentait plein de tendresse pour la disparue, pour l'effacée. Il n'y tint plus ! La curiosité, l'espoir aussi de retrouver peut-être le bonheur ancien, et oublié, l'emportèrent sur la crainte d'une déception. Il tendit la main vers la feuille rose. Mais la flamme le devança, et, en moins d'une seconde, le fin papier ne fut plus qu'un petit tremblotement noir, pareil à l'aile d'un ténébrion. C'était fini. Valentin ne saurait jamais qui lui avait écrit la lettre jetée dans la flamme de l'hiver dernier. Depuis ce temps, il ne peut pas regarder le feu de sa cheminée, ni les nouvelles cendres qui ont couvert les cendres de jadis, sans songer avec une douceur mélancolique à

celle dont il ne peut pas même évoquer l'image et qui fut peut-être son plus cher amour.

NOCES BOHEMIENNES

Les personnes les moins bégueules ne cachent pas que la conduite de Lila Biscuit leur semble tout à fait répréhensible. Eh! sans doute, il y aurait quelque exagération d'austérité à demander à une petite folle comme elle des fidélités très prolongées; étant si jolie, il serait fâcheux qu'elle fût économe d'elle-même, outre mesure. Mais il faut des bornes à tout, même à l'inconstance.

Lila Biscuit, véritablement, va trop loin. On tient pour avéré que, depuis deux ans, elle n'a jamais aimé le même homme plus d'un jour. Un jour, avec la nuit, naturellement ; n'importe, c'est peu ; et l'on concevra sans peine qu'Anatoline Meyer, des Bouffes, qui raffola d'un ténor d'opérette pendant six semaines au moins, ait cru devoir faire des remontrances à la petite Lila Biscuit. « Hélas ! oui, c'est vrai, ils ne durent pas longtemps, mes amours ! répondit l'enfant, en baissant le front, toute rose de honte. Mais ce n'est pas de ma faute. C'est la fatalité qui veut cela. — La fatalité ? dit Anatoline. — Mon Dieu oui. Une fois j'ai vu un ballet, qui est très joli. Au dénoûment, quand le bohémien épouse la bohémienne, on apporte une cruche de grès, on la laisse tomber, elle se casse, et les époux doivent rester ensemble autant d'années qu'il y a de morceaux de cruche sur les planches. Moi, j'ai trouvé cette idée ingénieuse, je me suis promis de

l'appliquer, — les morceaux, par exemple, ce ne seraient pas des années, non, des jours seulement, — et je fais comme je me suis promis. Chaque fois que je ne rentre pas seule, le soir, je passe, — avant, — dans mon cabinet de toilette, je prends une coupe à champagne, qui ne sert que pour cela, — dame, je n'ai pas de cruche en grès, — et, après avoir renouvelé mon serment d'obéir au destin, je la jette contre le parquet, cette coupe. Je te le jure, si elle éclatait en dix, en vingt, en cent morceaux, je ne manquerais pas d'adorer la même personne pendant dix, ou vingt, ou cent jours ! Mais jamais, jamais, entends-tu bien, elle n'a voulu se briser. Non, jamais ! Et comme il n'y a qu'un seul morceau par terre, je suis bien obligée de n'aimer qu'un seul jour. Oh ! cela me fait beaucoup de chagrin. Je sais que ce n'est pas joli de ma part. J'éprouve beaucoup de remords, parce que j'ai des sentiments honnêtes, au fond. Mais, que veux-

tu? il faut que je tienne mon serment, et tant que la coupe... — C'est extraordinaire, tout de même, s'écria Anatoline Meyer, qu'elle ne se brise pas! — C'est affreux, dit Lila, plus rougissante encore, et tu n'imagines pas combien je me désole. Mais ce n'est pas aussi extraordinaire que tu crois. — Tiens! pourquoi donc? — Je vais te dire, s'il n'y a jamais qu'un morceau, c'est que la coupe dont je me sers... tu comprends, une précaution..., cette maudite coupe... — Eh bien? — est en verre incassable! » dit la petite Biscuit en éclatant de rire.

LE FAUX MAILLOT

— Il n'y a de sages audaces, dit Madame de Portalègre, que les audaces excessives ! Entrez dans un hôtel garni, sous le voile, à la nuit tombante, — témérité médiocre et banale, — pour y rejoindre un amant venu comme vous en fiacre, la chose, si elle est divulguée, sera crue, parce qu'elle n'a rien d'absolument invraisemblable, et vous serez sans nul doute honnie et méprisée. Au con-

traire, une nuit de fête de charité, soupez, la face découverte, la poitrine aussi, avec tous les reporters et toutes les cabotines, — vous, une très haute mondaine, — donnez à baiser, sans choix, après le champagne, à tous vos voisins, à toutes vos voisines, vos épaules et vos bras, il y a gros à parier que votre bonne renommée n'en subira aucune atteinte ; car personne, en vérité, à cause même de l'étonnant excès de votre fantaisie, n'osera vous en croire capable, et c'est à peine si les plus perspicaces se diront à l'oreille : « Singulière ressemblance ! » Il est prudent de pousser l'imprudence jusqu'à ses dernières limites, — au delà même. Il faut décourager la médisance par l'énormité de la faute. Le juge d'instruction à idées étroites que l'on appelle la méchanceté publique, ne croit pas à l'extraordinaire, et vous obtiendrez une ordonnance de non-lieu avec ce haussement d'épaules : « Allons donc, est-ce que c'est possible ! » Moi qui vous parle, moi, marquise et

la première dame d'honneur de la plus auguste des reines, moi qui, les jours de dîners officiels, fais asseoir un prince héritier à ma droite et un ambassadeur à ma gauche, moi, que tous respectent, hormis ma femme de chambre, — mais je la paie très bien! — j'ai pu, à cause même de mon rang et de ma réputation intacte, montrer à cinq cents personnes, en pleine lumière, mes jambes entièrement nues, oui, toutes nues, pas une batiste, pas une malines, sans que le plus vague soupçon ait osé m'effleurer!

— Oh! madame, dit en rougissant la vicomtesse de Vignerolles, une échappée de couvent, tout récemment mariée.

— Oui, j'ai fait cela! C'était un soir, dans une fête au Palais. Un bal travesti. Tous les costumes, hardis, qui voilent à peine, se mêlaient dans la cohue splendide. Faunesses, Bacchantes, Salammbôs. Les seins, effrontément sortis des étoffes qui ne tiennent pas, allumaient aux lueurs des lustres l'orient rose

de leurs rondeurs pareilles à d'énormes perles. Beaucoup de gens, en ce temps-là, blâmaient les femmes pour la témérité du déshabillement; le costume de bal se hasardait jusqu'au costume de bain. Les maladroites! elles n'osaient pas assez. J'avais résolu de dépasser leur immodestie, — avec impunité. On m'annonça, j'entrai. Vêtue en Amazone, je portais la tunique flottante d'Antiope ou de Penthésilée, et mes belles jambes de marbre, veinées de bleu et de rose, avaient dédaigné le maillot. Mais on supposa que j'en avais un. Tout le monde le supposa! Qui donc aurait osé attribuer à la marquise de Portalègre l'impudeur tranquille d'une fille? Je baisai la main de la souveraine entre l'écartement lumineux des groupes, je figurai dans le quadrille royal, je valsai, je bus du champagne au buffet, étalant partout, à tous les regards, l'évidente nudité de ma peau; pas un œil n'osa s'en croire! « L'admirable maillot! » disait-on sur mon passage; un

danseur, dont le gant me frôla, repoussa tout de suite le soupçon absurbe, un instant conçu, et je vis clairement dans ses yeux qu'il pensait : « Je suis fou ! »

En entendant ces choses, la vicomtesse de Vignerolles se montrait fort décontenancée, étant tout ingénue.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! est-il possible dit-elle, que vous ayez eu une semblable audace ? Certainement, bien peu de femmes, fussent-elles assurées de l'impunité, se hasarderaient à suivre votre exemple.

— Bien peu, en effet. Pour se permettre, au lieu d'une enveloppe de soie rose, un maillot de peau vive et lisse, il faut un assez rare courage, et quelque chose encore.

— Quelque chose ! Quoi donc ?

— Eh ! dit la marquise en souriant, il faut être sûre que le maillot ne fera pas un pli !

L'AMANT ÉGOÏSTE

— Quitté ? dit Jo.

— Quitté, dit Lo.

— Et pourquoi donc, ma chère ?

— Ma chère, il me trompait.

— Bon ! que te faisait cela ! Eh ! mignonne, on ne saurait demander aux hommes plus de fidélité qu'on ne leur en garde ; et la trahison d'un amant a ceci d'agréable qu'elle est une autorisation de revanche.

— Tiens, tu as besoin d'autorisation, toi ?

Et ce furent de jolis rires fous, en se tenant les côtes, la bouche tout près de la bouche ! Lo reprit son sérieux.

— Je lui aurais pardonné de m'avoir trompée, d'autant plus qu'elle est fort jolie et fraîche comme une fleur mouillée, cette demoiselle de magasin qu'il a emmenée déjeuner au Pavillon Henri IV. Mais Ludovic a aggravé ses torts d'une façon qui m'a été singulièrement pénible.

— C'est différent, dit Jo.

— Le soir, quand il est revenu, on m'avait appris les choses, mais je n'étais pas en colère, oh ! pas du tout. Au contraire, de très belle humeur, et je lui ai dit : « Mes compliments, elle est charmante ». Tu ne la connais pas ? Essayeuse, chez Bordillat. Au fond, j'avais mon idée. Ce doit être curieux, l'amour de ces petites qui n'ont encore jeté par-dessus les moulins qu'une bride de leur bonnet. Des mines toutes drôles. Des airs

de chat qui avance la patte dans le sac aux prâlines, et la retire très vite. Gentil, n'est-ce pas ? Et puis, celle-ci, précisément, des yeux d'ange assez beaux, un peu bêtes. Je m'explique que les hommes aiment ces yeux-là ! ça les change. Ajoute qu'elle n'est pas mal faite du tout. Un ange pas maigre. Enfin, tout pour plaire. Aussi, j'étais contente. Tu comprends ? Sur l'oreiller, à voix basse, pour rire, sous les cheveux, dans le joli froufrou fripé des batistes ? Oh ! pas jalouse du tout. On ne peut pas toujours se parler de soi. Mais Ludovic s'est très mal conduit. De la discrétion, ma petite Jo, et des remords ! des : « Je t'adore ! je n'aime que toi ! » Pas autre chose. « Bien ! bien ! disais-je. Elle a de très beaux cheveux, c'est à elle, dis ? » L'air de ne pas entendre. Il répondait : « Tu es plus jolie que toutes. » Enfin, ça m'a impatientée, j'ai sauté du lit, et je l'ai mis à la porte, à trois heures du matin, en lui jetant à la tête mes mules de peluche bleue avec des talons

d'or. C'est vrai, moi, acheva Lo d'un air très convaincu, je ne comprends pas que l'on soit égoïste !

—

LE LYS D'OR

Un déjeuner fou, cliquetis de cristal et d'argenterie, de baisers et de rires, avec tout le grand parc solitaire pour cabinet particulier. Sur la pelouse où on a mis la nappe, dans la belle clarté qui réjouit l'espace et qui a, de branche en branche, dans la brise, des sautées d'oiseau d'or, les bouillons du peignoir bouffent comme de grosses fleurs ; et les cheveux défaits de la

jeune femme, éparpillés au vent, mettent du soleil dans le soleil. Que boivent-ils, ces amants? du champagne, dans la même coupe mousseline; que mangent-ils? un oiseau de Corse, les dents dans la même aile. Et ce sont mille propos à voix basse, qui ne savent ce qu'ils disent et savent bien ce qu'ils veulent, des secousses de gaîté qui se renversent sur l'herbe en bousculant les assiettes et en laissant tomber les verres, tandis que les oiseaux, amoureux aussi, font de la musique dans les arbres.

— Puisque je t'aime!

— Non. J'ai faim.

— Moi aussi. De tes lèvres.

— Tu es trop gourmand.

— Toi, trop gourmande.

— Finis. Tu te trompes! C'est aux fraises qu'il faut mordre.

— Eh! qui ne s'y tromperait!

— Tu vois ces deux oiseaux?

— Où donc ?

— Là, dans le sable de l'allée, qui se poursuivent.

— Oui. Après ?

— Qu'est-ce qu'ils font, dis-moi ?

— Parbleu ! ils nous donnent l'exemple.

— Vous êtes un libertin. Offrez-moi une pêche. Eh bien, quelle est cette extravagance ?

— La pêche, je la prends.

— Bon ! elle est dans le panier.

— Non pas ! dans ton corsage.

— Ah ! le vilain homme ! et ce n'est pas une raison non plus, parce que vous avez perdu votre fourchette, pour la chercher dans les dentelles de mon jupon.

Cependant le joli vin qui pétille rit dans les yeux de la jeune femme, et lui rit dans l'esprit. Elle s'avise d'une folie. A côté d'elle fleurit un grand lys, très ouvert, jaune d'or. Elle le cueille, verse un peu de champagne dans le calice, souffle sur la mousse où va et

vient sa langue rose, et vide, à petits coups, la belle coupe-fleur. Mais l'amant est devenu très grave, tandis qu'elle boit dans le lys ouvert plus blond que des cheveux de rousse.

— Eh ! à quoi pensez-vous ? dit-elle.

— Je songe, répond-il avec un soupir, que j'en voudrais bien faire autant.

LA BONNE VALSEUSE

Très vite, à voix basse, les deux têtes sous l'éventail, derrière la tenture tombée, tandis que, dans le salon voisin, la valse faisait tourner la neige calme des épaules et le halètement léger des seins qui se rosent un peu :

— N'allez pas au cercle, Gontran ! restez à ce bal puisque j'y suis.

— Impossible.

— Je vous en prie !

— Un rendez-vous d'affaire.

— Je vous en conjure !

— J'ai donné ma parole.

— Prenez garde ! Puisque vous ne craignez pas de me déplaire... je me vengerai.

— Bon ! de quelle façon ?

— En vous trompant, dit-elle.

Puis elle se retourna vers le salon, dans un froufrou de longue traîne d'où se répandent des guirlandes de roses, et, avisant M. de Marciac : « Votre bras, mon cher comte, et faites-moi valser. »

D'abord, la main appuyée à peine à l'épaule de l'élégant cavalier, elle ne s'abandonna qu'avec une grâce un peu raide, — presque résistante, eût-on dit, — au lent enveloppement du rythme ; ayant dans l'œil une pensée, fixe, qui obéissait mal à la mollesse de la danse, et rompant quelquefois la mesure ; l'air de quelqu'un qui songe, sur un air, à une autre chanson plus triste. Mais le

démon charmeur de la valse, peu à peu, triompha d'elle, lui mit sous les paupières une langueur mouillée, une langueur aussi dans son rire épanoui comme une rose lasse, et l'emporta enfin, délicieusement défaillante, dans son tourbillon d'oubli où l'âme et les sens se meurent extasiés. Quelquefois, par une crispation bientôt détendue, ses ongles s'allongeaient, comme des griffes de chatte qui bâille, sur l'épaule de l'habit noir; ses yeux se fermaient, pour se rouvrir très vagues, et, dans l'inclination trop tard rétractée de son buste, elle sentait ses lèvres trop proches d'un souffle qui lui relevait les cils et lui faisait courir une flamme, sur la peau, sous les cheveux! L'orchestre s'était tu depuis quelques instants déjà quand elle se laissa choir sur un fauteuil, en un délice d'évanouissement, la tête renversée, une larme à peine visible coulant très lentement jusqu'à la fossette du sourire pâmé.

Cependant Gontran était rentré, lui aussi, dans le bal.

— Eh quoi ? dit-elle en dissipant d'un coup d'éventail l'alanguissement de la valse, vous n'êtes pas allé au cercle ?

— Non, je vous obéis.

— Ah ! cette complaisance est un peu tardive peut-être. Ne vous avais-je pas promis de me venger ?

— En me trompant ! dit-il, une gaieté aux lèvres, étant sûr d'être aimé.

— Justement.

— Eh bien?

— Eh bien, monsieur, je crois que c'est fait, dit-elle avec un joli rire où toutes les dents luisaient dans le sang rose des gencives.

LE CASSEUR DE RUBIS

Je vis un jeune fou qui cassait des cailloux sur le chemin. Non par métier, mais par folie. Une à une il prenait les petites pierres, les frappait d'un marteau, et, très vivement, avec un air d'anxiété, il regardait les débris, les tournait, les retournait, regardant toujours, puis les jetait au loin, d'un geste découragé. « Que cherchez-vous donc dans ces cailloux ? demandai-je. — Le filon d'or, ré-

pondit-il, qu'ils devraient contenir. Mais je ne le trouve jamais, ah ! jamais ! » Je le pris en pitié. « C'est fort triste », lui dis-je. Il s'interrompit de sa besogne. « C'était bien plus triste dans le temps où, au lieu d'être un casseur de pierres sur la route, j'étais un casseur de rubis. J'allais de femme en femme, plein de tristesse et de colère. Je prenais leurs cœurs, cœurs de jeunes filles, ou d'épouses, ou de courtisanes. Tous ils étaient rouges, mais tous durs et glacés, pareils à des rubis cruels ; et c'était vainement qu'en les frappant du mien je les faisais s'ouvrir, ces cœurs : je n'y ai jamais trouvé le filon d'amour qu'ils auraient dû contenir, non, jamais, ah ! jamais. »

LA LEÇON DE CHANT

Il avait, comme Bartholo, la canne qui sonne sur le parquet dans les quintes de catarrhe et toutes les clefs du logis tintinnabulantes à la ceinture. Toussotant, crachotant, il se tenait auprès d'elle, sans cesse ; et croyez qu'elle s'ennuyait fort, dans la maison aux fenêtres closes, la pauvre petite femme qui n'avait pas vu deux fois en deux ans rire un jeune visage, et dont le divertis-

sement principal était de jouer au bezigue, les soirs, avec le vieil époux. Pour ce qui était de certaines joies permises dans l'état de mariage, il n'en était point question. Mais elle ne se plaignait pas, étant restée naïve, et toute simplette, comme aux jours du couvent. Petite femme ? non, petite fille. Elle passait des heures dans sa chambre, habillant, déshabillant des poupées. Peut-être il ne lui aurait point déplu que l'on jouât avec elle de cette façon-là ! Le mari n'avait garde. De sorte qu'elle avait beaucoup de l'air d'une fleurette chétive qui sera flétrie tout à l'heure. Elle eut une joie cependant : ce fut quand elle obtint la permission de prendre des leçons de musiqne. Le professeur était un jeune homme, avec des yeux doux. Les jours où il devait venir, elle se sentait, depuis le matin, heureuse, un peu troublée, et quand ils chantaient ensemble, au piano, un duo de Mendelssohn, toujours le même, où les papillons font la cour aux roses, elle s'é-

panouissait comme s'il lui entrait du printemps dans le cœur. Pas tout à fait contente cependant! à cause du mari, dans la chambre voisine, qui les écoutait, la porte entr'ouverte, et rompait la mélodie par des accès de toux dans des craquements de fauteuil secoué. Quant au vieil homme lui-même, il était parfaitement satisfait de son sort ; même il prenait plaisir aux leçons de chant, dodelinant de la tête aux jolis endroits du duo ; et rien ne l'avait encore troublé dans sa cruelle béatitude, quand il reconnut un jour, à de très visibles indices, qu'il ne tarderait pas à avoir un héritier, ou une héritière, de sa fortune et de son nom. Alors il cracha dans une quinte de toux, où il faillit rendre l'âme, un épouvantable juron ! car il savait mieux que personne qu'il n'était pour rien dans cet événement. « Le coupable ? le nom du coupable ? » Hélas ! sous le bâton levé, la pauvrette, avec des larmes, avoua tout, nomma le professeur de musique.

« Mais, petite misérable, comment cela s'est-il pu faire? Il n'est jamais venu qu'aux heures des leçons, et, pendant les leçons, je le sais bien, j'écoutais, vous ne cessiez pas de chanter ! — Oui, monsieur, répondit-elle avec de petits sanglots, oui, c'est bien vrai, nous chantions, mais, vous n'avez pas remarqué, dans le duo, quand le papillon s'est posé sur la rose, il y a... un point d'orgue ! »

ZO CHASSERESSE

La petite Zo dit :

— C'est tout ce qu'on peut imaginer de plus extraordinaire !

— Conte-nous cela, dit Lo.

— Vite ! vite ! dit Jo.

— Sachez que Valentin s'était imaginé de me conduire à la chasse, et je m'étais habillée en garçon pour que ce fût très amusant. Eh bien ! non, vous savez, un costume

d'homme, ça ne me va pas du tout. Pas assez de place. Des rondeurs ici et des rondeurs là, invraisemblables. On a l'air d'être bossue, par derrière, très bas, et, par devant, très haut. Tiens, parbleu. Valentin me regardait en riant. Il paraît que ça lui allait, que ça ne m'allât pas. Par exemple, ce qui est joli, c'est les petits frisons en tas qui se recroquevillent sous la casquette. Et nous voilà partis ! En descendant du train, je pris un air très crâne. Il n'aurait pas fallu me marcher sur le pied, non. En avant ! le fusil à l'épaule et la cigarette aux lèvres. Je me regardais marcher. Les plus grandes enjambées que je pouvais. C'est curieux, les femmes ont les genoux très rapprochés. Elles devraient pourtant en avoir perdu l'habitude. N'importe, un vrai garçon. Sacristi, les perdrix et les lièvres, pif ! paf ! n'avaient qu'à se tenir. Ah ! bien, oui. Si l'on croyait que Valentin est un homme sérieux, on se tromperait joliment. A peine étions-nous dans le

bois qu'il voulut absolument arranger le nœud de ma cravate. Moi, sans penser à mal, je me laissai faire. J'étais toute à l'idée de chasser, d'abord ! Lui, pas. Il mit un temps infini, après la cravate, à refermer ma chemise dont un bouton avait sauté. Ah ! chéries, le joli endroit, sous les arbres, avec du soleil et des oiseaux partout. C'était comme s'il avait plu, entre le remuement des feuilles, de la lumière d'or sur la mousse, une mousse aussi épaisse, aussi molle que le tapis d'une chambre à coucher ; et pas d'autres bruits que les amourettes des oisillons, qui donnent de mauvais exemples. « Voyons, voyons, Valentin, ne faites pas le fou. » Mais je disais cela par acquit de conscience. Vous savez qu'il est impossible de faire entendre raison à Valentin. Par exemple, on ne se figure pas comme c'est drôle de se déshabiller, si peu que ce soit, quand on est en homme. Toutes les habitudes changées ! Les petites résistances, sans

lesquelles la défaite n'a pas de prix, ne savent où se retenir. Pas moyen d'avoir ces jolies lenteurs pour une rosette qui est devenue un nœud, pour un corset dont l'agrafe s'accroche à la batiste. En somme, beaucoup trop vite. Les hommes, qui sont accoutumés à ces costumes-là, ne laissent le temps de rien. Ce serait une étude à faire! Ce jour-là, je n'eus pas le temps. Déjà mon gilet était pendu à une branche et, parmi la mousse profonde, Valentin me serrait contre son cœur, lorsque je sentis le vent qui soulève les feuilles me mettre une fraîcheur sous le retroussis de la toile. Ah! la jolie folie! et les douces choses qu'il me disait à l'oreille, Valentin! Vrai, je ne pensais plus du tout aux perdrix ni aux lièvres. Mignonnes, la chaise-longue est un préjugé. Enfin, c'est comme cela, je commençais à perdre la tête, — vous savez comme je la perds vite, — quand, tout à coup, aïe! aïe! il y eut une détonation de fusil, très loin heureusement,

et j'avais reçu, sous le retroussis de toile justement, les grains de plomb de quelque chasseur maladroit.

— Diantre ! dit Lo.

— Peste ! dit Jo.

— Plus de peur que de mal. Quelque chose comme des piqûres de petites épingles, très légères, et pas même une goutte de sang.

— C'est égal. Voilà qui a dû changer singulièrement le cours de tes idées, et malgré les douces choses que te disait Valentin...

Zo pouffa de rire.

— Pas le moins du monde ! s'écria-t-elle. Avoir du plomb dans la tête, comme on dit, c'est être bien raisonnable, bien calme, mais, ailleurs, eh bien ! mes mignonnes, c'est tout à fait le contraire !

LE TETON DE VENUS

La belle dame de Paris, qui est en villégiature chez l'un de ses fermiers, en Touraine, s'accoude à la petite fenêtre, en peignoir, dans la douceur du crépuscule, et regarde au loin au delà des bouquets d'arbres et de la rivière où fuient des courants roses, la grande plaine s'évanouir dans les brumes de l'horizon ; mais elle regarde aussi, là, dans l'allée de platanes, le fils du fermier qui va et vient,

lentement, et lève les yeux parfois. C'est un très beau jeune homme, avec de la force et de l'élégance aussi ; un paysan, mais un monsieur ; car il a fait ses études dans un collège de la ville. Elle le regarde, elle sourit. Il y a dans l'air une tiédeur qui alanguit et qui charme, et donne de tendres conseils.

— Monsieur Georges ? dit-elle.

Il s'approche très vite.

— Vous m'appelez, madame ?

— Oui, dit-elle. Voyez donc, ici, à ma droite, à côté de la fenêtre, dans les feuilles de l'espalier, cette grosse pêche mûre ; elle est vraiment très belle, et sent bon comme une fleur. Elle a une petite pointe rose, d'un côté.

— Alors, c'est une de ces pêches qu'on appelle « tetons de Vénus », dans notre pays.

— Oh ! le drôle de nom. Vous la voyez ?

— Non, madame.

— C'est qu'il fait un peu sombre et que vous êtes trop loin. Grimpez donc à l'espalier.

Obéissant, il s'accroche des doigts au

treillis, s'aide des pieds contre la muraille, fait un effort, et monte; sa tête est déjà à la hauteur de la fenêtre.

— Vous voyez la pêche? demande la belle dame.

— Non, dit-il.

— Grimpez encore un peu, dit-elle.

Il se hisse de nouveau; d'une main, il se tient au rebord de la croisée, il écarte de l'autre les ramilles et les feuilles.

— C'est étrange, je ne vois rien.

Mais, alors, elle se penche, et, l'attirant, d'un bras autour du cou, dans les bouillons du peignoir qui bâille :

— C'est que vous cherchez trop loin, dit-elle, et puis, ces fruits-là, c'est surtout avec les lèvres, monsieur Georges, qu'on les trouve!

LES JAMBES HONNÊTES

C'était dans le cabinet de ce directeur de théâtre qui a repris tant de féeries qu'enfin il ne trouve plus de féeries à reprendre, et qui, un jour, comme quelqu'un lui reprochait — oh ! le chimérique reproche ! — de ne pas monter des pièces en vers, répondit en tapant deux fois sur le maillot de sa plus grasse pensionnaire : « Dites donc, est-ce que ça ne rime pas, ces cuisses-là ? »

A peine introduite, Mme Bertillot — irréprochable entre les épouses bourgeoises ! poussant le sentiment de ses devoirs jusqu'à l'adoration d'un quinquagénaire ventru et chauve et jusqu'à la confiture de coings, orgueil des repas de famille, — s'écria d'une voix suppliante :

— Monsieur, le bonheur de ma vie est entre vos mains.

— Hein ? fit le directeur.

— Mon mari a un défaut, monsieur ! il parle en rêvant. Eh bien ! toute la nuit dernière, — ah ! pourquoi avais-je eu la curiosité de connaître l'opérette-féerie que l'on joue sur votre théâtre! — toute la nuit dernière, dans les agitations d'un sommeil coupable, il n'a cessé de penser à Mlle Constance Chaput, oui, à cette grosse fille qui remplit, au troisième tableau, le rôle de la Reine du Carnaval, et qui profite d'un costume de bal masqué pour ne cacher que son visage. Dans quels termes il s'adressait à elle ! Je sens que

je rougis rien qu'à m'en souvenir. Vous n'exigerez pas que je les répète, et il vous suffira de savoir que M. Bertillot, — dont les mœurs, monsieur, avaient été jusqu'à ce jour d'une austérité exemplaire, — est totalement affolé hélas ! par les jambes de cette demoiselle.

— Eh ! eh ! elle n'est point mal bâtie, en effet, la grosse Constance.

— Elle n'est pas la seule, dit l'épouse irréprochable en se détournant à demi, deux pivoines sous la voilette.

— Je n'en doute pas, madame, répondit le directeur, galamment. Mais, jusqu'à présent, je ne vois pas....

— Ce que vous pouvez pour moi ? Tout.

Et elle ajouta, avec un air de se jeter par la fenêtre :

— Laissez-moi jouer, ce soir, le rôle de Constance Chaput !

— Vous voulez, vous, madame ?...

— Je le veux ! et rien n'est moins impossi-

ble, puisque la Reine du Carnaval, qui n'a pas une parole à prononcer, se borne à se tenir debout sur une table en buvant du champagne, et puisque de tout l'acte elle ne quitte pas son masque.

— Mais, le diable m'emporte si je comprends...

— Mon intention? Écoutez-moi. Ce soir M. Bertillot viendra certainement au théâtre, tout seul, pour revoir les jambes de Mlle Chaput, et, cette nuit, dans ses rêves, il leur parlera encore, à ces jambes. Alors je l'éveillerai, e lui dirai : « Ce n'était pas elle, c'était moi ! » Et il faudra bien qu'il reconnaisse la bêtise des hommes qui se montent la tête à cause des étoffes de toutes les couleurs, du fard, de la lumière électrique, et qui ne font attention aux jambes qu'à cause du maillot.

— Une bonne farce! dit le directeur en riant d'un gros rire, et, ma foi...

— Vous consentez ?

— Pour vous être agréable, madame.

Tel fut le concours de circonstances, grâce auquel Mme Bertillot, — la plus irréprochable des bourgeoises ! — but du champagne, debout sur une table, un pied en l'air, et, dans un enveloppement d'oripeaux, au milieu des ohé ! ohé ! d'une foule carnavalesque, montra à quinze cents personnes des jambes que son miroir lui-même n'avait jamais vues, car, tous les soirs, en retirant ses bas, elle avait l'honnête coutume de tenir sa chemise pudiquement baissée.

Le rideau tombé, elle se rhabilla à la hâte, se jeta dans une voiture, fut de retour, avant son mari, au domicile conjugal. Oh ! comme elle allait triompher, tout à l'heure ! comme elle se moquerait de lui ! Sûrement, ce serait une excellente leçon ; il ne s'aviserait plus de lui dire quand ils iraient au théâtre ensemble : « Passe-moi donc la lorgnette, ma bonne ! »

M. Bertillot rentra enfin ; avant qu'elle eût dit une parole, il vint se mettre à genoux devant sa femme.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

— Il y a, dit-il, la tête basse, d'un ton de repentir, que je suis bien coupable et que j'implore mon pardon. J'ai eu de mauvaises pensées, ma bonne, à cause d'une figurante, tu sais, dans la féerie. Mais je te jure bien que cela ne m'arrivera plus.

— Ah ! bah ? dit-elle, étonnée.

— Jamais plus ! il faut croire que j'étais fou. Le chambertin, peut-être, que nous avions bu à dîner. Mais, ajouta-t-il, d'un air piteux, je l'ai revue, ce soir, et si tu savais les jambes qu'elle a !...

LA RELIQUE

— Madame, c'est l'huissier !

— Eh ! qu'il entre ! dit Colette Hoguet.

Et sautant du lit, elle s'enveloppa d'un peignoir de soie écrue.

— Faites, faites, messieurs.

Puis, tandis que l'huissier, en marchant par la chambre, dictait à l'un des praticiens les phrases accoutumées, elle se laissa tomber dans un fauteuil, croisa les jambes,

roula une cigarette, l'alluma, et, la tête renversée sur le dossier dans tous ses cheveux roux, défaits, elle riait d'un petit rire silencieux, en lançant de temps à autre de fines bouffées de fumée, en rond, très drôles, qui avaient l'air de se moquer, elles aussi.

Non, cela ne lui faisait rien du tout, vraiment, cette saisie. Les bibelots de la cheminée et de l'étagère en bois des îles, chimères japonaises, bergères en biscuit, éventails, brûle-parfums, on pouvait tout lui prendre, elle s'en « fichait » pas mal. Tiens, parbleu, on lui en achèterait d'autres. Et les tableaux aussi, les tentures, les tapis, — qui avaient coûté si cher pourtant, plus de vingt mille francs dans une seule chambre, — elle en faisait l'abandon sans chagrin. Écrivez, verbalisez, saisissez, vendez ! A votre aise ! Une occasion de renouveler son mobilier. Et les bouffées de fumée avaient toujours l'air de se moquer, en l'air.

Mais elle devint sérieuse, et un peu pâle, tout à coup, au moment où l'huissier dictait :

— *Item*, une chaise longue, en assez mauvais état.

— Oh ! monsieur, dit-elle en se levant, est-ce que vous êtes forcé de saisir cela aussi ? Il y a tant de choses dans l'appartement.

Elle avait avancé le bras, elle mettait la main sur le meuble, comme pour le défendre ; dans ses yeux si fous tout à l'heure, il y avait une tristesse mouillée qui allait peut-être devenir une larme.

— Comment ? dit l'huissier, vous tenez à cette chaise longue ? C'est curieux, elle n'est pas belle pourtant, et ne vaut pas grand'chose. Tenez, même, elle est cassée.

— Justement, dit Colette Hoguet.

Et, dans ses yeux à présent il y avait une petite larme, tout à fait.

LE LONG TUNNEL

— Il faut avouer, s'écria Zo, que les hommes sont étrangement rusés et qu'ils n'ont pas de plus grand plaisir que de tendre des pièges à notre ingénuité.

— C'en est au point, dit Lo, qu'il faut une vertu considérable pour se tirer saine et sauve de leurs embûches.

— Et que, malgré cette vertu, dit Jo, il nous arrive trop souvent de laisser dans

leurs lacs quelques-unes de nos plumes d'anges.

Zo reprit :

— Toute l'aile parfois !

Et elle continua :

— Mais jamais la malice des hommes ne s'était révélée à moi d'une aussi exécrable façon que dans l'aventure d'hier. Ah ! mes mignonnes, ce que c'est que de nous, et comme, avec les meilleures intentions du monde, on peut tomber dans le péché. Figurez-vous que j'avais pris l'express du matin pour aller voir mon mari, à Rouen. L'express du matin, vous entendez ? de peur des dangers nocturnes : vous n'ignorez pas que certains voyageurs, la nuit, quand le lumignon du compartiment, derrière la soie tirée, a des complicités de veilleuse mourante, se permettent de vous tenir, à voix basse, des propos fort répréhensibles ? Enfin, l'express du matin ; et j'étais tout à fait rassurée ; car le jeune homme assis en face de moi portait

des lunettes d'un bleu sombre, presque noir. Quoiqu'il fût bien fait de sa personne et qu'il y eût, dans le retroussis de sa moustache, un joli air de fatuité, il était évident que je n'avais rien à craindre ; les gens qui portent des lunettes sont des gens sérieux. A vrai dire il avait, en me regardant, une expression de plaisir qui ne laissait pas d'être inquiétante, et j'eus un instant le soupçon que, s'il avait mis des lunettes, c'était uniquement pour épargner à ses yeux la poussière de la voie ou les braises envolées de la locomotive. Mais je chassai vite cette pensée ! un jeune homme très grave, à coup sûr ; et ce n'était pas lui qui s'aviserait d'étendre le pied sous la banquette vers la rencontre possible d'une bottine. Je m'installai dans mon coin, pleine de confiance, fouillant dans le petit sac, déboutonnant et reboutonnant mes gants avec cet air affairé et mignon que vous me connaissez. Mais pas la moindre coquetterie, oh ! pas la moin-

dre. D'abord, j'étais toute au plaisir de revoir mon mari. Vous savez, on a beau être un peu folle, on ne perd pas pour cela le sentiment de ses devoirs. C'est si bon de se retremper dans la vie de foyer, quelquefois, une ou deux fois par an ! Voulez-vous bien ne pas rire ? Je vous jure que j'étais une très honnête petite femme. Malheureusement mon compagnon de voyage ne fut pas du tout l'homme que j'avais espéré. Ah ! bien, oui, comme les autres, malgré les lunettes noires. Ses yeux, sous le verre, — je les voyais, tant ils brillaient ! — me regardaient partout, et je m'aperçus qu'il considérait particulièrement, avec une insistance fort déplacée, les gonflements de mon corsage et de ma jupe. Dame, on a beau être vertueuse, on n'est pas maigre. Le pied, près de la bottine, il n'y manqua pas ! C'était en vain que je prenais un air très austère, en faisant la moue, — vous connaissez ma moue, quand je ne veux pas ? — l'imperti-

nent ne cessait point ses petits manéges, et je commençais à être tout à fait inquiète. Je le fus bien plus encore quand nous entrâmes dans un tunnel, qui était très long, je m'en souvenais. Qu'allait-il se passer hélas ? Pour être prête à tout événement, je cherchai de l'œil la sonnette d'alarme : il n'y en avait pas. Et déjà nous étions dans l'ombre. Mes chéries, il se comporta aussi mal que possible ! tenant mes deux mains dans l'une des siennes, cherchant de l'autre, dans les ténèbres, tout ce qu'il avait vu en pleine lumière, et le trouvant ! Qu'auriez-vous fait à ma place ? Crier ? Qui m'eût entendue ? Me défendre ? Il devait être singulièrement robuste. Je pris le seul parti possible : me laisser faire, avec une dignité froide. Aucun péril sérieux, en somme, puisque nous serions bientôt hors de la voûte, si longue qu'elle fût ; et, après la clarté revenue, il verrait bien à la sévérité de mon attitude, à l'indignation de mes regards, — oh ! quels

yeux indignés j'aurais! — que j'étais une personne absolument vertueuse avec qui de pareilles insolences ne sont pas de mise. Vous approuvez ma conduite, n'est-ce pas? Encore quelques secondes, et j'allais être hors d'affaire; je me réjouissais d'avance en songeant à la mine attrapée qu'il aurait devant la solennité de mes muets reproches. Mais, mon Dieu, que ce tunnel était long! Les ténèbres encore, les ténèbres toujours. Et le voyageur, prenant sans doute mon immobilité pour un consentement, — il verrait tout à l'heure! — me serrait les mains plus ardemment, me prenait par la taille, me mettait au front, au cou, aux oreilles, la brûlure de ses lèvres. Ah! ça, ce tunnel ne finirait donc jamais! Il était temps, je vous assure. Non, il ne finissait point, — le voyageur non plus. Pas une lueur, pas même une promesse de jour prochain! Il devait y avoir un quart d'heure que nous étions dans le souterrain, une demi-heure, davantage

peut-être. J'entendais maintenant des froissements d'étoffes, qui n'étaient plus des froissements de soie... Je poussai un cri ! Trop tard. Et, en même temps, je sentis, dans un éclaboussement de jour, quelque chose me tomber du visage. Ah ! mes chéries, il y avait beau temps que nous étions sortis de la voute ; mais, par une exécrable ruse, il m'avait mis sur le nez ses lunettes noires, pour me faire croire que c'était toujours le tunnel !

L'AVENIR

Sous les rideaux où sommeille la clarté de la veilleuse, elle vient d'ouvrir les yeux dans un sursaut de rêve. A côté d'elle son amant dort. Elle se penche, elle le regarde. Qu'il est beau, et combien elle l'aime ! Comme ils étaient heureux tout à l'heure et comme ils se sont épanouis dans les délices de l'enlacement ! Il est très jeune, vingt ans à peine. Il s'est donné à elle, entièrement, avec les il-

lusions du premier rêve, avec les ardeurs du premier amour. Elle sait, elle sent qu'elle est la maîtresse souveraine d'une âme nouvelle et bonne, et, dans la conscience de cette possession parfaite, de cette maîtrise absolue, elle se réjouit et s'attendrit. Elle a déjà eu des tendresses, jadis, car elle a trente ans ; elle a appris les trahisons, les oublis, les solitudes, et que toutes les étreintes se dénouent ; lui, qui dort là, ignore tout, sinon qu'il l'adore et qu'il l'adorera sans fin. A cause de cette innocence et de cette pureté, elle s'extasie, et il y a de la fierté dans son bonheur. Oh ! oui, elle l'aime. Pour qu'il fût plus heureux encore, elle mourrait tout de suite, s'il le fallait. Son cœur s'ouvre délicieusement, comme une fleur au grand soleil. Elle se penche toujours, le contemple de plus près, l'admire. Quelle joie est comparable à celle dont elle est pénétrée ! Mais peu à peu ses yeux se troublent, comme attristés de l'ombre d'un mauvais rêve. Sa lèvre se crispe, en un amer sou-

rire, et, lentement, lentement, de chacun de ses yeux, une larme tombe sur l'amant endormi. C'est qu'elle songe qu'un jour viendra, — hélas ! oui, il viendra, puisque telle est la vie, — un jour où, cet enfant qu'elle adore, elle ne l'aimera plus !

JANE ET JEANNE

Après le Grand-Prix, elles se plaisaient, Jane et Jeanne, à ces escapades printanières. Mondaines enfin lasses des plaisirs sans abandon et des cotillons officiels, elles s'évadaient, heureuses, par quelque beau matin, dans la bohême fleurie et chantante de la prairie et des bois. Tandis que la voiture attend de l'autre côté du fossé que l'on a sauté en relevant ses jupes, c'est une jolie folie que

de courir à travers les herbes, les bottines dans la rosée, les fleurs du chapeau s'accrochant aux fleurs des branches, et d'emporter par touffes les églantines sauvages, et de rire, étant de grandes dames, comme de petites filles. Il se fait des échanges entre la nature ingénue et les artificieuses Parisiennes : au lieu de l'ylang-ylang ou de l'opoponax, l'arome sain des verdures parfume les cous, les joues, les fronts, et un peu de veloutine, envolé dans les souffles, va farder, plus loin, les petites roses blanches. Ce qui était charmant surtout, c'était après ces courses le déjeûner dans l'auberge accoutumée, gaie au détour du chemin avec sa façade de briques roses et son espalier de clématites, avec son enseigne grinçante peinte d'un cheval blanc dont la crinière s'ébouriffe. Elles traversaient, voilettes baissées, le cabaret braillard où boivent les gens du pays, s'installaient dans la chambre du premier étage, jetant très vite les manteaux, les cha-

peaux, sur le lit, sur les chaises ; et la grasse omelette au lard, couleur d'or entre les couverts d'étain, mettait l'appétit en gaieté. Seules, bons garçons, dans une belle humeur d'écoliers en vacance, elles mangeaient et buvaient, bavardaient et pouffaient de rire, avec un contentement de tout, des assiettes fêlées, de la grosse nappe dure, des verres sans pied, du petit vin aigre. Puis, si la chaude journée défendait le retour sous le soleil trop vif, ou si elles se sentaient lasses de la promenade matinale, il leur arrivait, les lèvres encore roses des fraises mordues, le pétillement du clairet dans l'œil, de se coucher pour dormir un peu sur le grand lit dur dont le bois qui craque les amusait, et de ne point dormir, et de se dire des choses, mille histoires, tout bas, à l'oreille, avec des sursauts de jolis rires, dans un tendre abandon de confidence. Mais l'autre matin, Jane et Jeanne se querellèrent au moment d'entrer dans l'auberge. A quel propos ? Je ne sais. Ce

qui est certain, c'est que Jane, rancunière, déclara sa résolution de ne point déjeûner et de s'en retourner tout de suite. Vainement Jeanne reconnut ses torts, la supplia de n'être point si méchante. « Non ! non ! Je veux m'en aller ! laissez-moi. » Et, quelques minutes après, la voiture les emportait vers Paris. Ah ! combien Jeanne était triste. Ç'en était fait de la belle journée, et du bon repas garçonnier, et des chères confidences et des histoires gaies sur le grand lit qui craque de rire. Mais Jane, un pli de colère au front, ne semblait point prendre garde au chagrin de son amie. Sans parole, elle tournait le dos avec l'air fâché d'une petite épouse qui boude. Elle avait à son corsage une rose cueillie le matin, une rose moussue, très ouverte. Elle la prit, la respira, d'un peu loin d'abord, de plus près, de tout près, longtemps. L'odeur devait être exquise et doucement grisante, car Jane, maintenant, — sans regarder Jeanne, hélas ! — n'avait plus de ride au front, avait un sou-

rire aux lèvres, un sourire qui s'ouvrait, comme la rose. Et elle ne s'occupait que de la fleur, se donnait tout entière au charme d'en humer l'âme aromale. Même, elle appuyait sa bouche, un peu fort, baisant et mordant les pétales, cherchant, des lèvres, le cœur. A un moment, vous eussiez dit d'une chatte qui lape du lait rose : le bout d'une petite langue, dans un va-et-vient léger, caressait les feuilles heureuses qui s'épanouirent mieux ; et Jane, une langueur sous les cils, était si bien perdue dans le délice de cet hymen de deux fleurs, qu'elle ne voyait pas ou feignait de ne point voir, là, tout près d'elle, Jeanne, les poings crispés, très pâle et pleurant des larmes jalouses.

LE MARI MÉDIUM

Ce n'est pas au plaisir frivole des danses ni aux émotions malsaines de la bouillotte ou de l'écarté que se livrent les invités de M. Duruflet. Non, ce bon M. Duruflet, quoique fabricant de bronzes, est un « spiritualiste », un médium même ; il a lu les livres de Hume et les livres d'Allan Kardec, il a eu l'honneur de connaître M. Jobard, de Bruxelles, et la mort de ce dernier n'a pas

interrompu leurs relations amicales ; on peut même dire qu'elle les a resserrées. Donc, depuis tout une heure, les amis de M. Duruflet, graves bourgeois et dignes bourgeoises, sont assis autour d'une lourde table à manger, immobiles, les tempes ridées par la projection de la volonté, et la main bien écarquillée sur le chêne, — une seule main, car M. Duruflet a dû reconnaître, après une longue suite d'expériences, que les manifestations des Évoqués sont beaucoup plus promptes et beaucoup plus saisissantes si chaque Évocateur n'applique sur la table que les cinq doigts de la main gauche. C'est Mme Duruflet et M. Achille Bernard, un jeune spirite très fervent, qui, les premiers, ont fait cette observation d'où le médium a déduit une loi. Cependant, ce soir, les Esprits tardent à révéler leur présence. Vainement M. Achille Bernard, assis à côté de Mme Duruflet, se penche vers la table et parle bas, d'un air sévère, comme donnant des ordres

à d'invisibles esclaves : le bois n'a pas encore craqué ni seulement tressailli. Quelques personnes, déjà, dissimulent mal leur lassitude ; les unes bâillent, d'autres s'abandonnent peu à peu à un ensommeillement qui va ronfler, lorsque enfin M. Duruflet s'écrie :

— J'ai senti quelque chose !

— Moi aussi, dit M. Achille Bernard.

— Moi aussi, dit Mme Duruflet.

Alors, le médium, debout, en secouant sa chevelure :

— Mes amis, vous allez assister à des manifestations tout à fait surprenantes, et qui, permettez-moi de m'en glorifier, n'avaient jamais été obtenues avant mes expériences. Les Esprits qui m'obéissent ne se bornent pas à se signaler par des coups frappés ou par le soulèvement des pieds d'une table; non, ils se matérialisent, — sans cesser, il est vrai, d'être invisibles, — et ils se prouvent en touchant non seulement des objets inanimés mais des êtres intelligents.

Au surplus, les paroles sont vaines : les faits vous convaincront.

Cela dit, M. Duruflet se tourne vers sa femme, une petite créature, fraîche, bien en point, très rose, qui a tout à coup dans les yeux je ne sais quel trouble de prophétesse visitée par le dieu.

— Qu'éprouves-tu ? demande-t-il.

L'œil plus hagard encore et s'allumant, elle répond :

— Une main se pose sur mon pied.

M. Duruflet considère l'assistance, circulairement, avec un air de triomphe.

Puis, à sa femme :

— Et maintenant ?

— La main monte le long de ma jambe.

— Bien.

— Elle s'arrête, elle me serre le mollet.

— Bien.

— Elle me prend le genou. Il me semble que des doigs dégrafent ma jarretière,

— Très bien.

Mme Duruflet, des fusées dans les yeux et rouge jusqu'aux oreilles, ne dit plus rien.

Le médium, un instant, respecte ce silence ; mais il ne tarde pas à demander :

— Et maintenant ?

— Je ne sens plus rien.

— C'est étrange, dit le bon M. Duruflet, un peu décontenancé par l'interruption du prodige. Mais, ajoute-t-il en promenant son regard sur ses invités, je vous assure que, la dernière fois, — demandez plutôt à Mme Duruflet, — l'Esprit ne s'en est pas tenu là !

LE SERMENT D'ALAETTE

La baronne Alaette a fait un grand serment. Aujourd'hui même, à partir de minuit, elle cessera d'être la mondaine affolée qu'elle a été pendant trois ans. Ni bals, ni promenades à cheval dans l'allée des Poteaux. Elle ne saura plus l'adresse des couturiers fameux. Les coquetteries, les flirtations, « qu'est-ce que cela ! » demandera-t-elle ; et si elle voit passer une de ses anciennes amies avec la

figure trop blanche et les frisons trop roux, « c'est donc vrai, dira-t-elle, qu'on se met de la poudre de riz et qu'on se teint les cheveux ? » Même elle fermera sa porte à ce pauvre Aurélien, — oh ! la mine attrapée qu'il aura, — et, cette porte, elle ne la lui rouvrira jamais. Car elle prétend être, désormais, la plus irréprochable des épouses. Des robes noires, très montantes, et le cœur paisible sous la robe modeste. Une femme de foyer. Elle s'occupera de son ménage, vérifiera les comptes de la cuisinière. Elle ne sait pas faire les confitures, eh bien ! elle apprendra ! Quant à la cause de ces honnêtes résolutions, ne la cherchez pas dans quelque mélancolie après un cotillon mal conduit, ni dans quelque dépit d'avoir été, au dernier bal rose de la comtesse Amédine, moins jolie que Mme de Soïnoff ou que la marquise de Portalègre. D'abord, la plus jolie, c'est toujours elle. Non, si elle se résigne noblement à une vie de sacrifices, c'est qu'elle a été trou-

blée jusqu'au fond de la conscience par les reproches de son confesseur. Il n'y a pas à dire, elle était sur le chemin de la perdition. Encore quelques extravagances, c'en était fait de son salut. Le bon prêtre lui a dit : « Votre ange gardien, pour vous quitter à jamais, ouvre déjà l'une de ses ailes blanches ! » Refermez-la, doux ange ; vous n'aurez plus à rougir des robes décolletées où la fraîcheur des seins, comme des sorbets à la neige, s'offre dans la double demi-coupe du corsage ; et vous n'entendrez plus Aurélien dire des paroles coupables, à genoux, avec des gestes. Mais pourquoi ce moment fixé : minuit? Pourquoi un délai, si court qu'il soit? parce que la mondaine repentie a besoin de quelques instants, — il est onze heures du soir, — pour éloigner d'elle les chers et dangereux souvenirs de sa vie de naguère. Elle se met à l'œuvre, courageusement. Dans le tiroir de ce cabinet japonais, des lettres sont éparses. Il écrivait si tendrement, Aurélien.

Elle ne relit pas les lettres, les déchire, les allume à la bougie, les jette toutes flambantes dans la cheminée. Cela fait peu de fumée, les anciennes amours. Elle tire d'un coffret de santal un tout chétif bouquet de violettes fanées, elle se souvient du jour d'été, à la campagne, de la petite fille en haillons qui vendait des fleurs dans la rue du village, et qui a dit, en s'en allant : « C'est ceux-là qui s'embrassaient sous les arbres, tout à l'heure. » Il lui vient aux cils une larme, qui tombe sur le bouquet... Eh bien ! qu'est-ce donc ? Elle essuie la larme, très vite, et, sur les lettres qui brûlent encore, d'autres reliques suivent dans les flammes les violettes fanées. Elle se hâte. Il faut qu'à minuit tout soit fini ! Dès minuit, — selon son serment, — elle se cloîtrera dans l'austérité, dans le calme, dans le devoir. Mais voici que la porte s'ouvre, quelqu'un entre, quelqu'un que Louisette a laissé passer, par habitude. « Aurélien ! vous ! en ce moment ! Oh ! partez, allez vous-en, je le

veux ! » Hélas ! il n'entend pas, ou feint de ne pas entendre. Il s'agenouille, il dit, avec des gestes, les paroles coupables qui font s'ouvrir l'aile de l'ange gardien. Elle ne veut pas écouter, elle le repousse, avec fermeté d'abord, avec un peu de langueur bientôt. Comme on est faible, pourtant. Déjà ses bras pendent, alanguis, et sa tête se renverse, dans les cheveux déroulés, sur le dossier du fauteuil bas. « Allons ! soit, murmure-t-elle, puisque tu l'exiges, cruel ! » Puis, après un coup d'œil à la pendule : « C'est égal, vous avez eu de la chance de venir si tôt, car, je vous assure, un quart d'heure plus tard, il n'était plus temps ! »

LA SONNETTE

— Que voulez-vous ? dit Zo ; on n'est pas parfaite.

— Hélas ! non, dit Lo.

— Mais qu'y faire ? dit Jo.

Zo reprit :

— Moi, j'ai un défaut singulièrement désagréable, pour moi-même, et pour beaucoup d'autres. Je n'ai jamais pu me défaire d'une timidité qui dépasse tout ce que l'on pourrait imaginer. Parce que j'ai l'air impertinent

d'une toque de page, et que je regarde les gens en face avec un défi garçonnier, vous vous imaginez peut-être que je suis tout à fait hardie et prompte à me résoudre ? Ah ! mes chéries, c'est une grande erreur. Au commencement des aventures, je ne dis pas, j'ai quelque effronterie, et je ne m'effarouche pas pour un pied qui cherche ma bottine, ou, en dansant, pour un regard qui se glisse trop bas entre les bouillons de mon corsage ; même, en ce dernier cas, il m'est quelquefois arrive de me pencher, pas par hasard, beaucoup plus qu'il n'était besoin ! Il faut bien engager les choses, n'est-ce pas ? puisque, enfin, aujourd'hui, les hommes n'enfoncent plus que les portes entr'ouvertes. Mais c'est au moment suprême que je montre des appréhensions absolument extraordinaires, et je vous avoue, en rougissant, que je suis à certaines heures d'une pudeur inconcevable.

— Eh ! eh ! dit Lo, il n'y a pas grand mal à cela.

— Au contraire ! dit Jo ; je suis portée à croire que de telles réticences doivent paraître fort piquantes aux gens qui ont quelque délicatesse.

— Sans doute ! sans doute ! et tout serait pour le mieux si mon effroi se maintenait dans de justes limites. Par malheur il n'en est rien. Même quand je ne demande pas mieux que d'être vaincue, l'approche de la défaite m'inspire une horrible épouvante. J'ai beau me raisonner, j'ai beau me dire : « Enfin, voyons, ma petite Zo, ce n'est pas la première fois ! » rien n'y fait. Je me dérobe, je fuis, j'appelle, je voudrais disparaître dans le plancher entr'ouvert ; vous croiriez d'une petite nonne dans le sac d'un couvent ; et si l'attaque continue, — quelquefois elle cesse, les hommes sont si bêtes ! — ma fois, tant pis, au risque de ne jamais retrouver l'occasion perdue, je saute vers la cheminée, et j'agite à tour de bras le cordon de la sonnette!

— Tu m'étonnes, dit Lo.

— Oh ! pourquoi la sonnette ? dit Jo. La femme de chambre accourt, c'est un désarroi, un scandale.....

— Que voulez-vous, c'est plus fort que moi. Et je me connais si bien, je suis si sûre de ce qui arrivera, que j'ai été obligée de faire mettre dans tout l'appartement des sonnettes sans sonnerie !

—

LE
RÉGIMENT DE ROSALINDE

Elle était dans la loge princière, à Covent-Garden, se penchant, relevant la tête avec l'air de secouer la plume d'un feutre, toujours remuante, et riant toujours, rose, un peu grasse, des cheveux courts, qui frisent, des façons de jeune garçon hautain, du commandement et de la folie dans l'œil, impérieuse et gamine. « C'est la princesse Josepha de Ringsfeld, en visite à la Cour de

Londres, me dit le poète anglais assis dans une stalle à côté de moi, mais on l'appelle Son Altesse Rosalinde parce qu'elle s'habille volontiers en cavalier comme les aventureuses demoiselles de Shakespeare ou de Fletcher, et parce qu'elle serait fort capable de suivre, dans la forêt des Ardennes, le plus jeune fils de sire Roland des Bois. Enfant gâtée d'un vieux duc d'Allemagne qui règne sur un pays plein d'oiseaux et de roses, elle a mis, là-bas, dans son duché, pareil à un bois féerique, la toute-puissance au service de la toute-folie. Elle a des inventions de fêtes et de jeux, qui pouffent de rire au nez de la vieille étiquette; comme votre d'Assouci était l'empereur du burlesque, elle est la fée heureuse du fantasque et du joli. Elle a imaginé, l'an passé, de se faire servir une toute petite souris rôtie et truffée de pistaches sur un immense plat de vermeil que portaient, en marchant sur leurs genoux, les douze chambellans de son père habillés

en cuisiniers ; et toutes les fauvettes du parc ducal, qu'elle a fait prendre un jour pour qu'on leur mît des grelots d'or au cou, chantent maintenant dans les arbres avec un accompagnement de grêles sonneries. Mais le chef-d'œuvre de son caprice, c'est le régiment qu'elle a créé. Un régiment, non pas de reîtres bourrus et moustachus, mais de blonds jeunes hommes, blancs, roses, les mieux faits qu'on a pu trouver, et vêtus de satins fous de toutes les couleurs. L'idée vient, à les voir d'un peu loin manœuvrer sur la pelouse dans une palpitation de rubans, d'un vol immense d'oiseaux des Iles, qui battraient de l'aile sur le gazon. Et la manœuvre n'a rien de guerrier, car, tous à la fois, au commandement d'un colonel qui est le plus joli d'entre eux, ils disent des vers d'amour, ou pincent de la guitare, ou cueillent dans l'herbe des marguerites qu'ils effeuillent en souriant, avec un ensemble tout à fait admirable. Chaque matin, Son

Altesse Rosalinde passe la revue du régiment, se fâche si la soie des costumes n'a pas le pli gracieux qui convient, inflige des punitions pour une boucle de cheveux qui s'abandonne, et, un tampon de ouate dans une main, une patte de lièvre dans l'autre, met un peu de rouge à la joue de ceux qui sont trop pâles, un peu de blanc de perle au front de ceux qui sont trop roses. Chaque jeune garçon, cependant, quand elle passe devant lui, soupire, d'une voix mourante : « je vous aime », en lui envoyant, du bout des doigts, le désir de ses lèvres ; et la revue passée, si Son Altesse Rosalinde a été contente, elle baise le colonel sur la bouche, pour témoigner sa satisfaction au régiment extasié ! »

L'OCCASION

Ce soir-là, lui, sortant de sa chambre, elle de son boudoir, le comte et la comtesse de Marciac se rencontrèrent en traversant le salon. Il y avait en vérité huit jours entiers, peut-être davantage, qu'ils ne s'étaient vus. Est-ce qu'on a le temps de se voir, mari et femme? on a tant de plaisirs et d'affaires, chacun de son côté; tant de devoirs dont on ne saurait se dispenser. Le moyen de n'être

pas séparés, la nuit, puisqu'il faut que madame aille au bal et que monsieur aille au cercle ? le moyen d'être ensemble, le jour, puisque monsieur est chez son agent de change tandis que madame est chez son couturier ? Il se regardèrent en souriant ; lui, en habit noir, à cause d'une fête chez Anatoline Meyer, avec des tableaux vivants après souper ; elle, en toilette de bal, la peau si blanche, à peine fardée, — un peu de veloutine sur de la neige, — à cause d'un pique-nique de nuit dansant, chez Mme Morison, de la colonie américaine. Elle le trouvait fort bien, il la trouvait fort belle. « Bonsoir, André ! — Bonsoir, Lucienne ! » Ils se regardaient encore, avec plaisir ; ils étaient contents de se trouver face à face ; ils se tendirent la main. Ils ne parlaient pas, mais on eût dit qu'ils avaient quelque chose à se dire. A quoi donc pensaient-ils, tous deux ? Ils se souvenaient peut-être. Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient mariés. Comme ils avaient été heureux, au

commencement. Oh! alors, ils savaient bien trouver le moyen d'être ensemble; elle n'allait pas au bal, il n'allait pas au cercle. Les douces soirées, ici, dans ce salon, devant le feu, sous la lumière attendrie de la lampe, tandis que le thé fume dans les tasses de Chine. Était-il passé à jamais, ce temps heureux, qui souriait dans leur mémoire? Passé? Pourquoi? Est-ce qu'on ne pouvait pas rallumer la bonne lampe intime? Est-ce que, ce soir même, tout à coup, on ne pouvait pas s'asseoir dans ces fauteuils, devant la cheminée, et se prendre les mains en se parlant tout bas, et sonner pour demander le thé? Au fond, ce ne serait pas bien amusant, — toujours la même chose, — la fête chez Anatoline, avec les tableaux vivants; et ces filles sont si bêtes! Quant au pique-nique chez Mme Morison, ma foi, rien de bien tentant; toujours la même valse et la même flirtation. Comme ce serait charmant de rester chez soi, tous les deux, et de s'aimer, ainsi que

naguère. Ils se regardaient toujours, avec tendresse; leurs mains ne s'étaient pas désunies; pour un peu, ils se seraient sauté au cou... Mais, voyons, qu'est-ce donc qui leur prenait? Est-ce qu'ils étaient fous? Conçoit-on qu'il vous vienne des idées pareilles? Ils eurent un petit sursaut, en riant, comme des gens qui s'éveillent d'un rêve absurde, sortirent du salon, descendirent l'escalier, côte à côte, dans un papotage banal, et, s'étant séparés à la porte, « Bonsoir, comte, — bonsoir comtesse, » ils montèrent dans leurs voitures pour s'en aller chacun vers son ennui, sans même emporter le regret de l'occasion perdue!

PAUVRETE DE LA LANGUE

Zo revient d'Italie. Elle a l'humeur voyageuse, et l'on va loin, de tunnel en tunnel! « Petite Zo, dit Lo, est-il vrai que les Italiens sont des Roméos fort remarquables, et la douceur des baisers est-elle plus vive en effet sous les citronniers en fleurs? » Mais Lo n'insiste pas pour obtenir des renseignements de cette espèce. Dans certains cas, rien ne saurait suppléer à l'expérience personnelle; de-

puis longtemps, elle a formé le projet d'aller quelque jour, à Naples ou à Venise, s'assurer si plus de soleil allume plus d'amour. Ce qui l'intéresse surtout, en attendant, c'est d'apprendre les mots italiens indispensables aux tendres dialogues, et Zo, qui n'a pas manqué d'acquérir, sur ce point, une érudition considérable, ne demande pas mieux que de partager sa science. Ce sont, tous les matins, après le déjeuner au champagne, de charmantes leçons. Comment on dit : je t'aime, en italien, Lo le demande, et Zo l'enseigne. Au bout de quelques jours, l'élève sait prononcer les mystérieuses et chères paroles ; elle s'est appliquée, elle est devenue très savante ; elle n'a plus à craindre d'être prise au dépourvu, si un beau jour elle va en Italie. « Je te serai fidèle jusqu'à la mort ! Tu m'es plus cher que ma propre existence ! Dis-moi que tu ne m'oublieras jamais ! » elle connaît à merveille ces diverses locutions, et c'est avec une rare mémoire qu'elle a retenu toutes

les exclamations qui avouent, avec des rougeurs, la tendresse qu'on a, tous les balbutiements qui permettent les suprêmes audaces, — toutes les formes du consentement. Que de fois Zo a dû consentir elle-même pour connaître aussi bien, en ce qui concerne ces cas spéciaux, les finesses de la langue toscane ! Mais, tout à coup, elle prend un air fort penaud. C'est que Lo vient de la troubler par une question vraiment inattendue. « Mignonne, en italien, comment dit-on : je ne veux pas ? » Zo demeure songeuse, se gratte l'oreille, ne répond pas d'abord, finit par avouer : « Ma foi, je ne sais pas. » Elle ajoute que ce doit être, d'ailleurs, une locution peu connue, tout à fait inusitée ! et Lo s'écrie, en pouffant de rire : « Tiens, alors, comme en français ? »

LA BONNE SERVANTE

Ils en étaient au premier baiser, — le premier, de ce soir-là, — quand la femme de chambre poussa la porte en criant :

— Tout est perdu ! Voici monsieur qui rentre du cercle. Il monte l'escalier. Tenez, entendez-vous ?

Effarement, épouvante, les vêtements repris à la hâte sur le lit, sur la table, sur les chaises.

Le seul moyen de salut était la fuite de l'amant par l'escalier de service. Mais serait-il

rhabillé, en état de partir, avant l'arrivée de l'importun, dont le pas, toujours plus proche, sonnait sur les marches ?

— Louisette ?

— Madame ?

— Tiens-toi dans l'antichambre, et, à tout prix, arrête mon mari.

— A tout prix ?

— Il le faut.

— Bien, madame, dit la dévouée servante.

Et, très rapidement, elle retira son corsage, sa jupe, son corset. Elle était blanche et rose, avec des épaules grasses ; la pointe des seins soulevait la toile écrue.

— Es-tu folle ? que fais-tu ?

Louisette dénoua le cordon de sa chemise ; on voyait se bomber la neige dure de la gorge ; puis, en sortant très vite :

— Maintenant, ne vous pressez pas, je réponds de tout ! dit-elle.

LE BOURDON

— Non ! me dit-il, non ; ce n'est pas la fatalité qui me poursuit. J'ai vu s'évanouir, dans la faillite de ce banquier espagnol, la plus grosse partie de ma fortune ; on m'a refusé la main d'une jeune fille que j'adorais ; des amitiés chères et puissantes se sont détournées de moi ; j'ai perdu ma place au ministère des affaires étrangères, et, dernier coup, je viens de recevoir un ordre de départ

pour une île presque inconnue des géographes, où je serai consul de France dans une tribu d'anthropophages : mais ce n'est pas à l'acharnement du guignon que je dois ces désastres. J'ai pour ennemie, non pas la chance, mais une femme ! Et vous la connaissez. Mme de Lurçy-Sévi. C'est elle, très mêlée aux aventures de finances, qui a précipité la ruine du banquier espagnol, parce que j'avais des fonds chez lui ; elle qui m'a calomnié dans la maison de l'excellent homme qui allait être mon beau-père ; elle qui m'a desservi auprès de mes protecteurs et du ministre lui-même, elle enfin qui m'envoie chez les sauvages de la plus affreuse des îles Fidji.

— Voilà, dis-je, une fort cruelle personne.

— Cruelle pour moi seul. Très douce pour tous les autres. N'avez-vous pas entendu parler de son infatigable charité ? Aucune ne monte plus souvent qu'elle l'escalier des mansardes où l'on pleure : elle prie, au chevet des

malades, avec des assiduités de dévouement qui font venir aux yeux des larmes attendries. Et, à la charité chrétienne, elle ajoute l'indulgence mondaine, plus difficile. Contre celles qui médisent d'elle à cause de sa beauté parfaite, elle n'a jamais ce demi-sourire qui promet des morsures, ni le mot soudain, qui mord ; et même elle ne souhaiterait pas le plus cruel des trépas à sa meilleure amie, si celle-ci lui avait dérobé l'idée d'une toilette nouvelle ou l'invention d'un chapeau.

— Vous avez donc mérité sa haine par quelque injure très grave ?

— Plût au ciel que je lui eusse fait injure ! Elle m'aurait pardonné. Ce qui s'est passé entre nous est plus irrémissible que le plus épouvantable outrage. Une femme peut ne pas tirer vengeance de la trahison, d'une parole brutale, du mépris même, mais il y a des choses qui sont placées au delà de sa miséricorde. Vous dirai-je la vérité? Oserai-je vous la dire? Oh ! si je parle, vous frémirez, et

vous vous étonnerez que la haine de mon ennemie ne se soit pas satisfaite par des persécutions plus impitoyables encore. Écoutez. Il y a trois ans, j'aimais Mme de Lurcy-Sévi, et j'avais la joie d'être aimé d'elle. Oui, si exquise, si pareille à un rêve, elle avait bien voulu se donner à moi. Vous devinez les adorables heures, quand elle daignait, les soirs, venir dans mon logis de garçon, avec toutes ses grâces et tous ses parfums de jeune femme, — une touffe de fleurs jetée dans un fumoir! Une seule chose m'attristait: bien que son mari, en ce temps-là, fût absent, je n'avais jamais pu obtenir qu'elle restât chez moi jusqu'au jour, qu'elle s'endormît, doucement lasse, entre mes bras. Toujours, vers minuit, la robe remise à la hâte, le chapeau dont on ne prend pas la peine de renouer les brides, et le valet de chambre qui va chercher un fiacre avec cet ordre: « Très vite. » Une fois, cependant, un peu ensommeillée de caresses plus longues, elle s'attarda, la tête sur

l'oreiller, dans ses cheveux bouffants, et j'eus ce délice de voir lentement s'éteindre, sous les cils longs qui battent, les chers yeux que j'avais tant baissés. Qu'elle était délicieuse ainsi, et comme il venait d'elle, de sa jeunesse, de sa fraîcheur rose et blanche, cette odeur des fleurs qui se ferment à demi, à l'ombre. Mais, tout à coup, un son rauque, râlant, prolongé, — affreux. Et c'était de ses lèvres, de ses lèvres ! qu'il sortait, ce bruit. Oh ! pas le moindre doute possible : Mme de Lurcy-Sévi ronflait ! Avais-je eu un mouvement de surprise ? Avait-elle été éveillée par le grondement de son haleine ? Ce qui est certain, c'est qu'elle rouvrit les yeux dans un sursaut, en s'écriant : « J'ai dormi ! » et qu'elle me regarda en face, et qu'elle comprit ! Oui, elle comprit que je l'avais entendue ronfler. Il est inutile d'ajouter qu'elle se leva, s'habilla, sortit, après quelques paroles à peine. C'était fini ! Je ne la revis plus. Et il est bien naturel, n'est-ce pas, que j'aille servir de pâture

à des noirs pleins de faim, puisque je sais que la bouche endormie de Mme de Lurcy-Sévi est une rose sans doute, mais une rose avec un bourdon dedans.

ZO VICTORIEUSE

Elle a gagné le pari, elle triomphe ! Et c'est avec un joli air de fierté, la lèvre un peu retroussée, qu'elle regarde la petite Jo et la petite Lo. Que pourraient-elles objecter ? Les choses ne se sont-elles pas passées comme il avait été convenu ? La lutte n'a-t-elle pas été loyale ? Ludovic lui-même, — après la triple épreuve, — n'a-t-il pas déclaré, avec

une rude franchise, que Jo est charmante, que Lo est adorable, mais que ni l'une ni l'autre ne sauraient être égalées, au plus doux des points de vue, à l'incomparable Zo? Une pareille défaite, on en conviendra, a de quoi humilier des personnes un peu soucieuses de leur honneur. Jo montre la mine déconfite d'un prévot touché en pleine poitrine cinq fois de suite, et Lo a l'air attrapé d'une chatte à qui l'on aurait mis du vinaigre dans sa jatte de crème.

Enfin, l'une frappe du pied et l'autre se met à marcher par la chambre avec une colère qui a envie de battre les murs.

— Comment as-tu fait? dit Jo. Par quelles ruses, par quels sortilèges as-tu conquis la préférence ? Car, en vérité, nous sommes jolies, toutes trois, pareillement, et tu n'oserais pas prétendre, j'imagine, que tes yeux savent trouver des regards plus troublants que les nôtres, ou qu'il y a sur tes lèvres un piment parfumé qui n'est point sur nos

lèvres? Ah! ce Ludovic est un bien grand ingrat! Pour gagner le pari, j'ai eu toutes les grâces tendres et les émotions les mieux jouées. Feignant des langueurs et des ingénuités aussi, je lui ai dit : « Je vous aime », comme si je l'avais aimé en effet, avec un air plus convaincu peut-être ; mon abandon a eu la pudeur aimable de ne point paraître prémédité, et le vainqueur a pu ajouter aux délices de sa victoire la joie de ne la devoir qu'à la sincérité de mon entraînement.

— Oui ! comment as-tu fait ? dit Lo à son tour, plus furieuse encore. Moi, pour que Ludovic me jugeât plus attrayante et plus précieuse qu'aucune autre, je n'ai rien négligé. J'ai été sournoise, coupable, délicieusement diabolique. Les photographies des amoureux de naguère, sur la cheminée, prenaient un air de renfrognement jaloux, les miroirs ne savaient plus que penser. Couper un cheveu en quatre, c'est un jeu facile, mais,

d'une seule caresse, faire mille caresses toutes différentes les unes des autres et toujours plus exquises, c'est un art qui n'appartient qu'à un petit nombre de personnes et l'on n'ignore pas que j'y excelle. Cette fois, je me suis surpassée moi-même ! C'était avec la conscience d'avoir été étonnante que j'attendais, sûre d'avoir mérité le prix, le jugement de Ludovic.

Cependant Zo les laisse dire, dans l'orgueil des victoires bien acquises ; elle attend avec patience qu'elles aient fini de parler pour demander, en souriant :

— Vous tenez beaucoup à apprendre ce qui m'a fait gagner le pari ?

— Oui ! dit Jo.

— Oui ! dit Lo.

— Eh bien ! sachez-le.

Et, les prenant par la taille, se penchant vers leurs oreilles rapprochées, Zo leur parle à voix basse. Quelles paroles prononce-t-elle ? Ce qui est certain, c'est que Jo fait une moue

étrangement effarouchée et que Lo s'écrie, d'un ton grave de reproche :

— Ah ! fi, petite Zo, fi donc ! cela n'est pas de jeu !

—

LA POÊLE A FRIRE

Au dire des personnes bien informées, — et, sur ce point spécial, il n'en manque pas qui le sont, — le lit de Madame de Soïnoff diffère essentiellement d'une froide couche austère ! Il aurait plutôt quelque ressemblance, à cause des baisers vifs, des chatouillements grésillants et des brusques sursauts, à un gril de saint Laurent sur lequel il ne serait pas pénible d'être couché. C'est du moins

ce que donnent à entendre les amis de la princesse, maigre et toujours flambante elle-même comme un sarment allumé, c'est ce que racontent ses amies aussi, des amies pas de son monde, des petites d'un magasin de nouveautés, ou du Conservatoire, qui, venues pour prendre le thé le soir, quelquefois ne s'en vont pas, parce qu'elles seraient grondées à la maison si elles rentraient après minuit. Et madame de Soïnoff ne pénètre qu'après une étrange cérémonie dans ce lit pareil à un agréable enfer. Quand elle a mouillé de parfums son grêle corps nu où les gouttes d'essence sèchent vite, elle se fourre tout entière dans un coffre long, en bois des îles, qui est presque plein de poudre de riz et de poudre d'iris ; elle s'y tourne, s'y retourne, s'y roule, comme un oiseau sans plumes dans la poussière douce ; y demeure longtemps ; s'y roule encore, avec acharnement ; tant qu'enfin, sortie du coffre, elle est aussi blanchie, de l'orteil à la racine des che-

veux, que la face de Pierrot ; et alors, si quelqu'un lui demande pourquoi elle s'est accommodée de la sorte, « c'est par la raison, dit-elle en sautant dans le lit, qu'il faut saupoudrer les poissons de farine avant de les mettre dans la poêle à frire ! »

LA FLÈCHE

A cause du soir orageux, les fenêtres restaient ouvertes, mais les stores de soie japonaise transparents à peine, avaient été baissés par une pudeur jalouse dans la chambre où Louisette apprêtait pour la nuit la comtesse d'Orizolles. La camériste n'avait rien que de très avenant : petite, bien replète, des rondeurs gonflant partout la robe, pour pommettes deux moitiés de pommes, un petit

nez gras qui rit et se retrousse comme pour aller jouer sous les rubans du bonnet avec les frisons fous. « Je me contenterais fort bien de la suivante ! » Mais la comtesse, grande et blanche sous l'avalanche noire de ses cheveux défaits, était en vérité la plus belle femme qui eût jamais changé de chemise devant une armoire à glace ; quand même on aurait moulé sur la fermeté bombée de son sein une coupe d'un métal mille fois plus précieux que l'or, le contenant, sachez-le, n'eût pas valu le contenu ! Comme la chemise, levée en rond par Louisette, allait glisser le long de la peau grasse et lisse, il y eut un bruit grinçant de soie qui se déchire, et une flèche, après avoir soulevé le store, tomba sur le tapis. Une flèche ! d'où venait-elle ? qui l'avait lancée ? Une flèche, à Paris, rue Castiglione, au troisième étage, comme dans les solitudes forestières autour d'un wigwam de Peaux-Rouges ! Louisette remarqua qu'un papier tenait par

un fil au projectile. « Une lettre, madame ! » Et la lettre était bien faite pour faire succéder la colère à la surprise. « Voisine d'en face ! J'ai vingt-cinq ans, le contraire de l'anémie est la maladie dont je suis destiné à mourir, et par cette soirée brûlante, ô la plus belle personne du monde, je suis seul ! tandis que vous laissez tomber un à un tous les voiles devant le miroir charmé. Vous reconnaîtrez, je pense, que, dans cet état de choses, la charité la plus vulgaire vous ordonne un choix immédiat entre ces deux lignes de conduite : fermer les fenêtres, ou bien ouvrir la porte. » Croyez qu'en un clin d'œil, volets, fenêtres, tentures, tout fut clos hermétiquement ! Et la comtesse ne se remit qu'avec peine de son alarme. Il lui semblait toujours que le regard de l'insolent voisin était sur elle à travers le bois et les étoffes. Enfin, calmée peu à peu, elle se glissait dans le lit, furtive, avec la peur encore d'être vue, lorsque Louisette s'écria : « Mais elle est très

belle, cette flèche ! toute en or, dirait-on, des diamants, des rubis, des perles. » En effet, un précieux et rare bibelot, qui avait dû sonner dans le carquois de quelque chasseresse hindoue, favorite d'un maharadja. Ceci compliquait la situation. Il était impossible de garder un instant de plus un objet d'une valeur aussi considérable. « Louisette ! mon enfant ! il faut que tu ailles tout de suite chez ce monsieur d'en face. — Oui madame. — Tu lui rendras sa flèche, en lui disant que si jamais il s'avisait de mettre les pieds chez moi, je le ferais jeter à la porte par mes domestiques. — Je ne manquerai pas de le lui dire ! et au retour je raconterai à madame la mine qu'il aura faite. — Comme tu voudras, va vite ! » Si Louisette alla vite, il faut croire qu'elle revint beaucoup plus lentement, car tout une heure s'était écoulée lorsqu'elle reparut dans la chambre, « M'expliquerez-vous votre conduite, mademoiselle ? dit la comtesse toute rose de colère. D'où venez-

vous ? où avez-vous passé le temps ? Eh ! bon Dieu, ajouta-t-elle, que signifient ce bonnet sur l'oreille, ces cheveux défaits, et ce col, mademoiselle, qui ne tient plus à rien ? — Hi ! hi ! hi ! sanglota Louisette en cherchant du doigt au coin de son œil une larme qu'elle n'eût pas manqué d'essuyer en rougissant. On aurait bien tort de me gronder. Ce n'est pas de ma faute ! je ne voulais pas. Mais ce monsieur était si sûr de son fait, il paraissait si bien au courant des intentions de madame... Du reste, voici un billet qu'il a écrit pour madame la comtesse. » La nouvelle lettre disait : « Je vous rends grâce, ô miséricordieuse voisine ! car Louisette est plus jolie que tout ce qui n'est pas vous ; et même je ne vous en voudrais pas, — puisque je n'étais plus seul, — si vous aviez rouvert les fenêtres ! »

LE DÉJEUNER DE ZO

Eh bien, oui, pourquoi pas? où est le mal ! Zo a invité à déjeuner la petite Lila Biscuit. Quelques mots sur une carte de visite, avec un gros bouquet, et Lila Biscuit, qui était en train de faire son changement pour le deux, a répondu au concierge du théâtre, en pouffant de rire : « C'est bien, dites que j'irai. » Zo se fait une fête de ce déjeuner-là. Oh ! elle ne se dissimule point

qu'elle a osé une folie assez compromettante. Car, enfin, il convient de garder une certaine mesure, et il y a des personnes que l'on ne saurait voir dans l'intimité. On a beau ne pas être irréprochable, et avoir commis, çà et là, quelques imprudences qui ne sont pas toujours restées secrètes, il est mal séant, quand on est une femme mariée, — un vrai mari, qui habite Rouen, — de se lier avec une cabotine qui n'a jamais entendu parler du mariage qu'au troisième acte des opérettes. Bah ! une fois n'est pas coutume. On n'est pas sur la terre pour s'ennuyer tout le temps. Elle est si jolie et si drôle, cette Lila Biscuit, avec ses frisons fous qui lui mangent les yeux, et son rire de grenade crevée, qui montre toutes les dents. Il faut l'entendre chanter les couplets de la *Balançoire*, aux Nouveautés. C'est très chaste, cette chanson, mais quand elle la chante... Ah ! la sournoise ! Les mots ne disent rien, la bouche dit tout. Comme se sera amusant de causer avec cette bouche-là.

Zo est bien décidée : après le champagne elle se fera raconter toutes les folles histoires de coulisses ; si c'est amusant de montrer, tous les soirs, à tout le public, ses jambes et sa gorge ; et les amants, ceux qu'on aime, ceux qu'on n'aime pas ; et le reste, et tout, d'autres choses encore. Rien de plus gai que de s'encanailler un peu, très peu ! Dès le matin, Zo a congédié sa femme de chambre, — il ne faut jamais se compromettre devant les domestiques, — et c'est elle-même qui a disposé, sur le guéridon de Chine, les huîtres, le chaufroix de bécassines de Corse, les écrevisses qui sentent le poivre, et les deux bouteilles de moët, dont les bouchons sauteront avec un bruit qui dit : « Je m'en moque ! » Et elle n'a pas oublié de faire la plus jolie toilette du monde; pas compliquée : un peignoir sur une jupe rosée et sur un corset rose ; comme une chemise sur la peau. Avec certaines personnes, il est de bon goût d'être sans façon. Le débraillé de la conduite s'accommode d'un peu de

débraillé dans le costume. On ne doit pas s'habiller pour recevoir une divette de petit théâtre comme on s'habillerait pour recevoir une ambassadrice. Zo a toujours eu le sentiment des convenances. Enfin, tout est prêt. Elle jette un dernier coup d'œil sur la table où s'allument les verres de Venise, sur le bon feu qui flambe et rit dans le cuivre des chenets, sur les rideaux à demi baissés comme des paupières d'yeux discrets, et sur les deux nymphes en terre cuite, si mignonnes, qu'elle a placées — un caprice, elle ne sait pas pourquoi — sur un socle d'ébène incrusté d'étain. Un coup de sonnette ! C'est Lila Biscuit. Zo court à la porte et l'ouvre très vite. Mais vous auriez joliment ri si vous aviez vu la mine attrapée qu'elle eut ! C'était bien Lila Biscuit, mais Lila Biscuit habillée en gentleman, un chapeau noir sur la perruque frisée, le faux col montant jusqu'aux joues, et le stick à la main. « Ah ! bien non, alors ! » Et Zo, après avoir fermé la porte au nez du visiteur, re-

vint dans le boudoir, où elle déjeuna toute seule, en tapant du pied, pendant que les deux nymphes de terre cuite, si mignonnes, avaient l'air de se moquer sur leur socle d'ébène incrusté d'étain.

LA POUPÉE

Toute rose de colère, — ah! le joli fard sur ses joues, — la marquise Raymonde déchirait des dents et des ongles le mouchoir qui s'envola en petites ailes de dentelles.

— Oui, chérie, il me trompe, je n'en puis pas douter, c'est indigne. Toutes les tendresses, je les ai eues ; tous les sacrifices, je les ai faits ; il lui déplaisait que je fusse trop décolletée au bal ou à l'Opéra : on a cousu à

mes corsages des guimpes de deux doigts, comme à ceux des pensionnaires. J'ai poussé l'oubli de ce qu'on se doit à soi-même jusqu'à ne pas aller aux courses de Longchamps, pour le recevoir chez moi, lui seul ! Son esclave, enfin. Et il me trompe. Tu connais cette Russe, Wanda Pétrowna, une extravagante, pas même jolie, longue et maigre comme une latte, et plate, — une perche de la Néva, — qui s'habille bien, ça c'est vrai, et qui a aux oreilles, au cou, aux doigts, partout, tous les diamants de la terre ? C'est pour elle. Tiens, j'enrage. Que vient-elle faire ici ? Est-ce que nous allons à Pétersbourg, nous, flirter avec les amis de leurs maris ?

— Pauvre Raymonde ! dit la baronne Gilberte, condoléante.

— Oh ! ne me plains pas ! car je me venge.

— Sur lui ?

— Hélas ! l'ingrat ! je l'aime encore.

— Sur elle, alors ?

— Terriblement. Tu te souviens de ce qu'a-

vaient imaginé, pour faire souffrir leurs rivales, les princesses amoureuses, autrefois, sous Charles VIII ou sous Louis XIII, je ne sais pas au juste. A cette époque-là, enfin. C'est dans Dumas. Elles prenaient des figures de cire, à qui elles donnaient des noms détestés, et chaque jour, comme l'explique Éliphas Levi, — je suis très savante dans cette question-là ! — « elles leur infligeaient des tortures imaginaires pour atteindre et tourmenter par sympathie celles que les figures représentaient. »

— Eh bien ?

— Eh bien, ce qu'elles faisaient, je le fais ! J'ai acheté une poupée, presque une petite femme, habillée par Worth, coiffée par Anaïs Martin ; je lui ai donné, avec des malédictions, le nom de Wanda Petrowna ; et je me venge.

— Tu es sûre que ta rivale éprouve en effet ce que tu fais subir à son image, qu'il arrive à l'une tout ce qui arrive à l'autre ?

— Très sûre. Ma somnambule l'affirme catégoriquement. L'image de Wanda, c'est Wanda elle-même.

— Tu m'effrayes. Car je te connais jalouse. Tu dois mordre la poupée au visage, après l'avoir souffletée, lui disloquer les bras, les jambes, jusqu'à les rompre, lui serrer le cou jusqu'à l'étranglement, lui enfoncer des épingles dans le sein, empoisonnées peut-être?

— Non, dit la marquise Raymonde, ce seraient des vengeances trop douces.

Et elle ajouta, avec le rire haineux de toutes ses petites dents, — un peu de l'air d'un sauvage qui danse sur le cadavre de son ennemi:

— Je lui mets, tous les matins, des robes d'indienne à fleurs, taillées par une couturière à la journée, des chapeaux achetés passage du Saumon, et des boucles d'oreille en faux corail qui plaisent à ma femme de chambre!

L'AMANT BRUTAL

Elle résistait très consciencieusement, la vertueuse fillette, à ce brutal amoureux. Une main sur la bouche, par crainte du baiser trop proche, — la crainte n'est pas l'horreur, — l'autre main aux boutons du corsage, elle demandait grâce avec de jolis soupirs effrayés, avec de petites prières peu perceptibles à cause des doigts qui interceptaient le son ; dame, il fallait choisir : être baisée ou

n'être pas entendue. Le rude séducteur, digne de tous les blâmes, ne se laissait pas déconcerter par ces sauvageries d'enfant. Une fois, elle réussit à s'échapper de la menaçante étreinte. Hélas ! ce fut précisément dans la direction d'une chaise longue où il la rejoignit très vite. L'issue de la bataille, désormais, n'avait plus rien de douteux. Vainement elle voulait défendre, d'agrafe en agrafe, de nœud en nœud, tout le mystérieux trésor de son grêle corps ingénu ; elle avait dans le cou, dans les cheveux, dans les oreilles des souffles qui la grisaient, l'affolaient, faisaient se fermer, avec des battements, ses paupières, et s'abandonner ses bras, avec des langueurs lasses. De sorte que, pareille à ces nymphes des Oarystis qui appelaient Diane à leur aide dans les hautes herbes foulées, elle en fut réduite à la ressource suprême, fort usitée en pareil cas, de s'écrier : « Maman ! » Mais ce cri, où se réfugient les derniers espoirs des innocences, ne parut pro-

duire qu'une impression assez médiocre sur l'implacable amant. Et, après un assez long silence, avec le cynisme, tout à fait condamnable, d'un homme sûr de soi : « Maman ! dit-il ; en effet, c'est probable. »

LES DEUX VICTIMES

— Et si je vous trompais ? dit-elle.

— Je vous tuerais tous deux, toi et ton amant ! dit-il.

— Oh ! le féroce cœur ! Pour ce qui est de l'amant que j'aurais, je conçois qu'il vous serait pénible de l'épargner ; et, en le frappant, vous n'auriez point tout à fait tort. Mais vous sentiriez-vous, vraiment, l'affreux courage d'assassiner celle que vous aimez tant, de me

faire du mal, à moi, si petite et si douce, et qui toujours vous souris de la bouche et des yeux ?

— Ce ne serait pas trop d'un double meurtre pour tirer vengeance d'un aussi abominable outrage.

— Quoi ? deux victimes ! deux victimes sanglantes, horribles, la tête fracassée par les balles ou la poitrine ouverte par le poignard, voilà ce qu'il vous faudrait absolument ?

— Oui, dit-il, deux cadavres !

— Ah ! dit-elle, avec un frisson qui fit trembler les petits cheveux de sa nuque.

Puis, ayant réfléchi :

— Il sera donc prudent, si jamais je vous trompe, qu'au lieu d'un amant, j'en prenne deux.

Il la regardait, épouvanté.

— Eh ! oui, dit-elle en pouffant de rire, de cette façon-là, vous aurez votre compte, sans qu'il m'en coûte rien !

L'APPARTEMENT INHABITABLE

— Comment ? dit Lo, tu déménages !

Jo répondit :

— Je déménage.

— C'est une grande folie ! Où retrouveras-tu cet appartement étroit, joli, intime, disposé à souhait pour les visites furtives qui se glissent dans le boudoir sans passer par le salon, et si adroitement précautionné de portes qu'en cas de surprise, la retraite est

toujours possible par le corridor qui mène à l'escalier de service ? Puis, quitter un logement, c'est quitter aussi tous les chers souvenirs de la vie que l'on y a vécue. Est-ce que tu ne tiens pas à la fenêtre d'où tu as si souvent regardé venir Gontran, Gaston, ou Ludovic ? Eh ! mignonne, s'ils allaient ne pas venir quand tu les guetteras par une autre croisée ! Des bonheurs ont niché dans chaque coin ; tu n'emporteras pas les bonheurs si tu laisses le nid. Pourras-tu songer sans chagrin qu'un canapé banal, — acajou et moquette à médaillon, — usurpera la place de ta chaise longue, toute soie et dentelles frippées, dans le fond du demi-jour où tu laissas faire mille folies ? On dit que les murs ont des oreilles ; ils ont peut-être des bouches ; si ceux de ta chambre s'avisaient de répéter aux nouveaux locataires les choses qu'ils ont tant de fois entendues ? Petite Jo, il faut avoir soin de sa réputation. Pour ce qui est de moi, je n'abandonnerais pas sans inquié-

tude l'appartement où j'ai tant de fois retiré mon corset devant l'armoire à glace en bois des îles, — ni sans quelque jalousie ! car enfin, les amours de naguère sont des espèces de revenants ; et ils pourraient bien, quelque nuit, ramenés par l'habitude et trompés par les êtres accoutumés, prendre pour mon lit celui de quelque antique bourgeoise endormie sous ses papillottes !

Jo, pendant ce discours, était devenue très sérieuse. Pas un mouvement, elle si lutine d'ordinaire et qui ne saurait tenir en place. Extraordinairement grave ! Vous eussiez dit d'un petit lapin batteur de tambour, qui cesserait tout à coup de battre du tambour.

— Hélas ! soupira-t-elle, j'ai songé à cela, à beaucoup d'autre choses. Mais que veux-tu, chérie, il faut se faire une raison ; il est certain que je ne puis plus loger ici.

— Pourquoi donc ?

— Écoute. Je dois t'avouer d'abord que j'ai une habitude, oh ! tout à fait innocente, mais

à laquelle il me serait impossible de renoncer.

— A cause de son innocence ? dit Lo.

— Évidemment, dit Jo. On m'a raconté, — je ne sais qui, je ne sais quand, — qu'une illustre impératrice romaine avait coutume, le lendemain de ses premières complaisances pour un beau chevalier de la cour ou pour quelque jeune esclave de Gaule, de conserver précieusement sous les étoffes et les fourrures de son lit la robe dans laquelle elle avait mal résisté. Un exemple d'impératrice ne saurait être mauvais à suivre : je ne manque jamais, le matin, quand je m'éveille, de fourrer entre le sommier et le matelas la chemise de chaque première nuitée d'amour.

— Voilà qui n'est point mal imaginé ! dit Lo. De la sorte, on dort sur les délices passées, sur les plus douces, puisqu'elles furent celles des premiers abandons ; on a une couche rembourrée de souvenirs ; et, quand le hasard de nos faiblesses nous incline à de nouvelles défaillances, ce doit être une chose

assez piquante de superposer, au passé, le présent, d'aimer sur les amours anciennes. Mais, en vérité, petite Jo, je ne vois point du tout quel rapport ceci peut avoir avec ton déménagement ?

— Eh ! dit Jo, un rapport très intime. Tu vas comprendre. Il y a un an que je loge ici, et ma chambre à coucher est si basse de plafond que bientôt je ne pourrais plus mettre la tête sur l'oreiller sans m'accrocher les cheveux ou m'égratigner le nez au plâtre de la corniche !

RÉPÉTITION GÉNÉRALE

Ceux qui ont lu le livre de Charles Darwin, intitulé : « L'expression des émotions chez l'homme et les animaux », jugeront parfaitement conforme aux lois naturelles que M. de Cléguerec, à peine entré dans le boudoir de sa femme, ait tressailli de la tête aux pieds, ouvert la bouche, les yeux, démesurément, et porté ses deux bras au-dessus de sa tête ! Car, en vérité, le spectacle offert à ses yeux

était bien combiné pour provoquer la surprise chez un mari sans défiance qui revient au logis, honnêtement, à l'heure du dîner : couchée sur une peau de lion, et tous ses cheveux fauves défaits, semblant la crinière de la bête farouche, Anne de Çléguerec, dans une pose de délicieux abandon, souriait, languissante, et mettait au cou de M. de Puyroche agenouillé des bras tendres qui ne veulent pas qu'on s'en aille.

— Tonnerre du diable! sacra le mari.

Mais Anne de Cléguerec, comme n'ayant pas entendu cette brutale parole, et point troublée du tout, sans un mouvement :

— Vraiment, monsieur, dit-elle, on ne saurait arriver plus à propos.

— A propos !

Le mari fit un pas, de la bile aux yeux, tendant les poings.

— Bien! bien! tout à fait cela! dit-elle. Seulement, approchez encore. La jambe droite en avant. Mes compliments, monsieur ;

vous avez un air très menaçant et farouche.

Confondu par tant d'impudence, il restait immobile.

— Pourtant, reprit-elle, il n'y pas assez de désordre dans vos cheveux, dans votre barbe. Il faudrait que vous eussiez l'aspect d'une broussaille en fureur. N'importe, je vous félicite.

— Madame !

— Je n'aime pas beaucoup les poings tendus ; cela est vulgaire, cela manque de grandeur épique. Ah ! cette chaise qui est à votre portée, empoignez-la et dressez-la dans l'air comme une redoutable massue.

— Madame !

Il avait, en effet, saisi la chaise et la tenait levée, terriblement, sur la tête des coupables.

— Cette fois, il n'y a rien à reprendre. Attitude, expression, tout est admirable. Vous avez positivement l'air de Vulcain, comme nous avons l'air, M. de Puyroche et moi, de

Mars et de Vénus ; et vous verrez qu'avec les costumes, dans la lumière électrique, ce tableau vivant nous fera le plus grand honneur, la semaine prochaine, chez Mme de Soïnoff. Ah ! vous avez joliment bien fait de venir répéter avec nous.

— Suis-je bête! pensa le mari, charmé, en s'asseyant sur la chaise qui avait été une massue, j'avais oublié les tableaux vivants !

Puis, à voix haute :

— Oui, ce ne sera point mal. Cependant, — vous ne m'en voudrez pas de cette franchise ? — il me semble que M. de Puyroche n'a pas l'air assez extasié pour un dieu qui tient dans ses bras une déesse aussi belle que vous, madame !

SOUS LE LIT

Oui ! sous le lit ! comme une chatte poursuivie, elle s'était fourrée sous le lit ! et elle y était restée jusqu'au matin, la tête contre la plinthe, craignant de laisser voir ses talons roses, tout entière, entre le tapis qui gratte et le bois qui égratigne,et parce qu'elle était en chemise, elle se trouvait plus mal à l'aise encore que le chevalier de Faublas sursautant sous le sopha à chaque bruit de baiser.

— Eh ! bon Dieu, ma petite Zo, lui dis-je, qu'est-ce donc qui vous avait réduite à choisir une telle cachette, et que faisiez-vous, dessous, vous qui êtes si charmante, dessus ?

— C'est tout une histoire ! dit Zo. Figurez-vous qu'en sortant du théâtre, nous avions eu la fantaisie, Jo et moi, d'aller souper chez Lo. Une personne de précaution, la petite Lo ! Elle a toujours sur un guéridon de Chine, dans des assiettes de Saxe, un perdreau froid et un buisson d'écrevisses, à cause des réveils possibles. Ah ! le joli souper ; un vin qui met la folie aux yeux ; et mille bavardages. En peignoir qui ne tient pas. On se verse à boire avec des bras nus. C'est comme une dînette après le bain, avant le corset. Jo a une façon de sucer les écrevisses qui fait pouffer de rire. Tiens, est-ce qu'on ne peut plus s'amuser, maintenant, entre amies ? Quand il y a des hommes ce n'est pas si drôle, parce qu'on prend garde à ce qu'on dit,

et à ce qu'on fait. Moi, d'abord, vous savez, j'ai de la tenue! Mais, entre soi, dame, c'est différent, il n'y a pas de mal à se laisser aller un peu, n'est-ce pas? A trois heures du matin, nous n'avions pas fini de rire et de raconter des histoires, — cette Jo, quelle folle! — et il était trop tard pour rentrer chez soi; puis, le vin, qui grise la tête, grise les jambes aussi. Bah! le lit était assez grand. Vous connaissez le lit de Lo? Non? C'est extraordinaire. Très grand, avec de la peluche changeante qui remue et des dentelles partout. Ce ne fut pas long de se déshabiller, je vous assure, et vous pensez si on était de belle humeur, en sautant sur les draps comme de petites filles; Jo faisait encore un tas de farces! Je crois qu'on n'aurait jamais dormi si on n'avait pas eu les paupières un peu lourdes, à cause du joli vin. Mais voilà bien une autre histoire! Nous avions à peine fermé les yeux qu'il y eut un bruit de pas, dans l'antichambre, dans le salon. « Aïe! dit Lo, c'est Ludo-

vic ! il faut que l'une de vous se cache ! — Oui, oui, dit Jo, cache-toi, Zo ! » Fort bien ! mais où ? Je sautai du lit. Aucune issue, sinon la porte du salon par laquelle Ludovic allait entrer. Les placards ? pleins de robes. Le cabinet de toilette ? il y viendrait peut-être. Alors, ma foi, je me mis à quatre pattes, je m'allongeai, je glissai, et Ludovic pénétrait dans la chambre au moment même où je disparaissais sous le lit.

— Pauvre Zo ! dis-je. Mais pourquoi diantre aviez-vous une si belle peur ?

Zo devint très sérieuse.

— Monsieur, dit-elle, j'ai l'air un peu fou, c'est possible. Mais, en réalité, je suis très soucieuse de ma bonne renommée, et de celle des personnes que j'estime.

— Eh bien ?

— Eh bien, dit Zo, les gens, depuis un temps, font voir de telles pruderies et Ludovic, pour sa part, a des principes si austères

que s'il m'avait trouvée auprès de mes deux amies il aurait été capable de s'en montrer fort scandalisé !

—

LE PRINTEMPS CHEZ SOI

— Juin allume la vitre de son sourire d'or, et, tout à l'heure, sur le balcon, une guêpe tintait dans la clochette des volubilis. Mets, sans corset, la robe qui se dégrafe si vite et le joli chapeau de blonde et de muguets qui a l'air fripé et fou d'un bonnet ramassé de l'autre côté des moulins ! Car c'est le temps et c'est l'heure, mignonne, de s'en aller aux bois.

— Notre chambre, dit-elle, où des souvenirs de baisers rôdent entre les tentures de soie pompadour, est aussi parfumée et fleurie que le bois de Meudon ou de Ville-d'Avray.

— Oui. Mais il est, bien loin, au delà des clairières, sous le buisson qui s'évase, des retraites mystérieuses où le sommeil, après l'étreinte, est si doux sur la mousse.

— Le mystère de l'alcôve, avec son ensommeillement câlin, n'est pas moins propice au repos bien gagné.

— Oui. Mais la fauvette à tête noire mêle son bredouillis léger au froissement des feuilles ensoleillées.

— Ma voix, dans l'ombre d'or de mes cheveux, gazouille aussi délicieusement que les folles fauvettes.

— Oui. Mais les églantines à peine épanouies sont comme des bouquets de jeunes sourires au détour des venelles.

— Ma bouche, qui, même ouverte, a l'air

mi-close, car elle est plus petite que la rose des bois, aime à sourire sous ton baiser.

— Oui. Mais, ici, je ne verrai pas la branche des aubépines s'enfler en touffes de neige aromale, au penchant des ravines.

— La neige de mes seins est plus ronde et plus embaumée que les touffes d'aubépines.

— Oui. Mais, ici, je ne puis pas cueillir la jolie fraise mûre, toute mignonne, furtive, et mouillée de rosée, qui montre à peine sa fine pointe rose sous l'emmêlement du fraisier jaloux.

— Ah ! dit-elle en rougissant un peu, c'est que tu ne sais pas chercher.

DU TEMPS QUE J'ÉTAIS PETIT

Du temps que j'étais petit, je me promenais une fois dans un jardin et je vis sortir de derrière un rosier une fée qui était habillée en dragon. Ha ! le joli dragon, si mignon, si bien fait, de tout point pareil à Mlle Déjazet au troisième acte de Gentil Bernard. Ayant vu jouer cette pièce au théâtre de Toulouse quelques jours auparavant, je reconnus bien vite le costume flambant et galant, et la rondeur

des cuisses sous le maillot bien tendu, hors des hautes bottes qui marchent dans un bruit d'éperons et de sabre. Le dragon avait au bras une Fanchon très grasse, le nez retroussé, fort bien ébourriffée; il avait une bourse d'écus à la ceinture, — le prix sans doute de son enrôlement, — et au coin de la bouche une pipe qui fumait. « Je suis une fée qui te veux du bien, dit-il; et, puisque te voilà déjà grandelet, je viens t'offrir le choix entre les seules choses qui vaillent la peine d'être désirées sur la terre. Veux-tu l'amour? prends la Fanchon, elle a la gorge belle et n'a pas le cœur faux. Veux-tu la richesse? prends ma bourse, elle est pleine de beaux écus d'or. Quant à ma pipe, sans doute elle ne te plaît guère. — C'est ce qui vous trompe, madame la fée, ou monsieur le dragon, répondis-je, après avoir regardé non sans quelque concupiscence la belle fille au corsage qui bâille et non sans quelque cupidité le luisant métal à travers les mailles de la bourse. — Quoi! c'est la pipe que tu choisis? — Non pas même la pipe, dis-je en levant les yeux, mais la fumée qui en sort, et qui monte!» C'est depuis ce temps-là que je préfère, à tout ce qui existe, tout ce qui n'est pas, et que, tout en feignant d'écouter

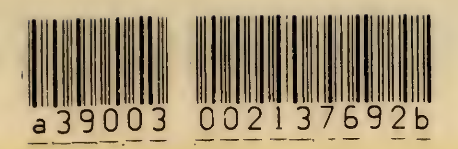
ce que Jo et Lo disent à leur amie Zo, je poursuis d'un si grand amour les chères beautés vaines de la pensée et de l'idéal, et les vagues nuées, à l'horizon, qui sont du rêve et de la fumée, très loin !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typ. G. Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.


a39003 002137692b